

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Le passage des ombres

Moitet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DAVID MOITET

auteur de "L'homme aux papillons"



● Thriller

LE PASSAGE DES OMBRES

« Il y a du Franck Thilliez chez David Moitet.
Une nouvelle valeur dont on parlera beaucoup. »
GÉRARD COLLARD

City

Le Passage des Ombres

David Moitet

City
Thriller

© City Editions 2013

Couverture : © Elisabeth Ansley / Arcangel Images

ISBN : 9782824649566

Code Hachette : 51 9963 3

Rayon : Thriller

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogue et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : septembre 2013

Imprimé en France

Sommaire

PROLOGUE

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

Épilogue

Notes de l’auteur

Remerciements

PROLOGUE

14 juillet 1979 – Tréhorenteuc, Bretagne

Deux minuscules antennes frétilantes firent leur apparition à l'entrée du tunnel. Après quelques rapides mouvements, le grillon avança prudemment vers la lumière. Il frotta ses pattes antérieures l'une contre l'autre, provoquant un léger crissement, puis entama l'ascension du brin d'herbe plate qui encombra la sortie de sa tanière souterraine.

Soudainement, l'insecte fut propulsé à une trentaine de centimètres. Après qu'une main sale se fut abattue sur lui, un bref cri de joie retentit dans la clairière. Le son strident se répercuta contre les murs de la petite chapelle située à quelques mètres.

Sur les vieilles pierres du monument se détachait l'ombre d'un adolescent, dont le bras levé semblait annoncer une grande victoire. En retirant vivement le brin d'herbe qu'il avait déposé à l'entrée de la galerie creusée par le grillon, Vincent Lartigue avait cueilli sa proie !

Enfin, un bon moment dans cette journée pourrie, se dit Vincent, tentant vainement d'oublier que ses camarades étaient tous en train de faire la fête dans la forêt !

À cette pensée, son visage s'assombrit. Il jeta un regard vers l'abbé Gillard. Ou plutôt vers « le vieux débris », comme tout le monde l'appelait quand m'sieur le curé n'entendait pas.

Soi-disant, c'était un grand homme qui n'avait plus toute sa tête, et il fallait quelqu'un pour le surveiller en permanence.

Le vieillard passait ses journées assis dans son fauteuil roulant, les yeux dans le vague, fixant quelque point mystérieux à l'horizon. Et les enfants de chœur de la paroisse se relayaient pour s'occuper de lui. « Une bonne action », disait le curé, fermement décidé à ce que l'on prenne soin de son prédécesseur...

Bonne action, mon cul ! pensa le jeune homme. En plus, il avait fallu qu'il soit de corvée le jour de la fête nationale.

La chapelle était au cœur du village, à environ cinq cents mètres de la forêt où se déroulaient les festivités, mais Vincent percevait malgré tout les airs saccadés joués par la fanfare de Tréhorenteuc.

Les sons affaiblis se faufilaient insidieusement entre les branches des chênes centenaires, puis glissaient jusqu'à lui sur les crêtes des vagues formées par le vent dans les champs de blé. Il maudit encore une fois le curé, à voix basse – il était quand même à côté d'une chapelle, alors, on ne sait jamais –, et observa sa petite proie.

Elle se débattait au creux de sa main. Un sourire mauvais éclaira le visage du garçon. Son faciès anguleux et mangé par l'acné lui donnait un air

inquiétant.

Il lança un dernier coup d'œil à l'abbé Gillard. Toujours vautré dans son fauteuil, les yeux mi-clos. *Il pionce sûrement. Comme d'habitude.* Vincent entama alors la séance de torture. Il transperça le grillon de part en part avec une longue aiguille, qu'il planta dans une souche de chêne, quelques mètres plus loin. Puis il se mit à arracher méthodiquement les pattes et les antennes de l'insecte, qui se tortillait, cherchant en vain à se soustraire au monstre qui le dominait.

— Jeune Lartigue ! tonna une voix de stentor. Ignoble gredin ! Comment oses-tu torturer ainsi cette créature de Dieu ?

Vincent sursauta et tomba à la renverse. Il était rouge de honte et frissonnait encore. Le vieux con lui avait fichu une frousse de tous les diables ! Lui qui pensait que « le débris » était muet ! Il le regarda avec attention : il était toujours dans son fauteuil roulant, le regard inexpressif. Ses yeux bleus étincelants n'avaient apparemment pas amorcé le moindre mouvement en sa direction. Le jeune tortionnaire était perplexe. Avait-il bien entendu ? Le vieux semblait aussi inerte que d'habitude. Mais cette voix terrifiante... Il ne pouvait l'avoir inventée.

Vexé de s'être fait surprendre et toujours intrigué par l'attitude de l'abbé Gillard, il relâcha le grillon, ou plutôt ce qu'il en restait, et revint prendre place sur le banc à côté de l'infirme. De multiples pensées s'entrechoquaient sous son crâne rasé.

Merde ! Lui, un Lartigue, allait se laisser impressionner par le vieux machin à qui il devait cette fête ratée ? Il se demandait pourquoi il avait eu si peur. Après tout, que pouvait-il lui faire, cet infirme ? Le jeune garçon s'en voulait terriblement de ne pas l'avoir envoyé paître, mais d'un autre côté, quelque chose l'en empêchait.

Et la conscience de cette lâcheté ne faisait qu'ajouter à sa colère.

Un autre coup d'œil sur la droite : toujours aucun signe de vie ! *Quel salaud, ce vieux, de se comporter ainsi !* Vincent avait besoin d'une clope. Ouais, ça le calmerait sûrement. Il glissa la main dans sa poche et trouva le contact rassurant du briquet qu'il avait volé chez l'épicier.

— Hé ! l'ancêtre. Il faut que j'aille pisser un coup. ça te dérange pas trop de m'attendre ici ? lança-t-il en ricanant.

Il se leva, fier de sa mauvaise plaisanterie. Ça, c'était du Lartigue, du vrai de vrai. Il se dirigea vers l'arrière de la chapelle, où personne ne pourrait l'apercevoir depuis la forêt. Puis il alluma sa gitane et tira quelques longues taffes. Un vrai bonheur. *Et qu'il aille se faire foutre, le débris, avec sa morale à deux sous.* Il en choperait des centaines d'autres, des grillons, s'il en avait envie.

Vincent jeta son mégot, puis scruta le ciel rougeoyant. La journée touchait à sa fin. Le curé allait bientôt venir récupérer l'abbé. *C'est pas trop tôt !* se dit le jeune homme en traînant les pieds vers le banc près duquel Gillard était assis. Au coin de la chapelle, il s'immobilisa. Sa mâchoire s'affaissa, et ses

yeux s'agrandirent.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce bordel ? lâcha-t-il à haute voix.

Il avait disparu.

Il ne manquait plus que ça !

S'arrachant à sa léthargie, Vincent se mit à courir. Il fallait qu'il le retrouve. Et vite ! Il imaginait déjà la tannée qu'allait lui mettre son père...

Il se précipita vers l'entrée de la chapelle et faillit percuter Gillard. Fou de rage, Vincent ouvrit la bouche pour crier après le vieil homme.

Mais pour la deuxième fois de l'après-midi, les mots restèrent coincés dans sa gorge.

L'abbé était agenouillé, les bras tendus vers le ciel.

Vincent le contourna lentement, constatant avec stupeur que l'homme avait les yeux exorbités. Il fixait avec insistance la phrase gravée dans la pierre au-dessus de l'entrée du lieu de prière. Le jeune homme relut ces quelques mots auxquels il ne prêtait plus attention depuis longtemps :

La porte est en dedans

Il est vraiment taré, songea-t-il. Mais il l'avait retrouvé, et c'était bien ça le plus important. Des larmes coulaient maintenant sur les joues de l'abbé Gillard.

— ça y est, maître ! J'ai enfin trouvé la clé ! cria le vieil homme.

Il partit ensuite dans un magistral éclat de rire, qui résonna dans toute la chapelle.

Vincent n'avait pu retenir un sursaut. Mais qu'est-ce qui lui prenait, à ce débile ? Déjà qu'il lui avait gâché sa journée, voilà maintenant qu'il choisissait ce jour pour perdre complètement la boule ! Que fallait-il faire ? Le laisser brailler à s'en faire péter les cordes vocales, ou le remettre dans son foutu fauteuil ?

À cette idée, Vincent fut à nouveau pris d'une vague de frissons. Il n'avait vraiment pas envie de toucher l'abbé. Mais il n'eut pas l'occasion de se poser plus de questions.

En un dixième de seconde, le rire cessa, et le corps aux bras raidis s'affaissa comme une poupée de chiffon. La tête du vieillard glissa lentement sur le côté, ses yeux vides rencontrant ceux de Vincent. Le jeune Lartigue se concentra sur la poitrine de l'abbé, qui continuait à se soulever imperceptiblement.

— Il n'est pas mort, murmura-t-il.

C'est alors qu'il remarqua l'expression de l'abbé : Gillard souriait de toutes les dents qui lui restaient !

Le sourire du diable, pensa le garçon avant de prendre ses jambes à son cou.

— Au secours ! Au secours ! Monsieur le curé, l'abbé a fait une attaque ! hurla-t-il en dévalant le sentier qui menait à la forêt.

Jamais il n'oublierait ce 14 juillet.

Août 2010 – quelque part sur le Nil

Les doigts de pied en éventail, Galion se laissait porter par la torpeur ambiante. Il était confortablement installé sur l'un des transats du pont supérieur. Le seul effort qu'il s'autorisait était d'ouvrir les yeux de temps en temps pour admirer le paysage qui défilait paisiblement devant lui.

Ils croisèrent une felouque, embarcation traditionnelle égyptienne, dont la voile claquait doucement au vent. Le pêcheur leur adressa un signe de la main, auquel Galion répondit avec un sourire.

La felouque disparut lentement, laissant à nouveau aux touristes le loisir de détailler les forêts de palmiers et de cannes à sucre qui bordaient le Nil.

Tel un guerrier farouche refusant de lâcher prise face à un ennemi nettement plus puissant, le fleuve mythique résistait depuis des millénaires à l'avidité destructrice du désert.

Il dardait sa langue de végétation luxuriante sur des centaines de kilomètres, faisant naître la vie dans un lieu qui aurait pu être un enfer.

Le contraste entre le vert éclatant de la végétation et l'éclat doré du désert était saisissant. Galion se surprenait à éprouver une sensation de liberté absolue, que la chaleur écrasante et la douce progression du bateau de croisière ne faisaient que renforcer. Il était comme déconnecté du monde réel.

Il se tourna vers Maria, qui dormait sur le transat voisin.

Décidément, ce voyage en Égypte était une bonne idée. Après les épreuves qu'avait traversées la jeune femme, ce dépaysement total était vraiment bienvenu. Bien sûr, Maria était forte et elle faisait de son mieux pour masquer les séquelles psychologiques de son enlèvement. Mais Galion n'était pas dupe. Chaque nuit, il l'entendait s'éveiller en sursaut, trempée de sueur.

Il essayait de ne pas montrer à la jeune femme qu'il l'avait remarqué, la confortant ainsi dans son impression d'avoir vaincu ses mauvais souvenirs.

Depuis près de deux jours, ils n'avaient pas reparlé de l'affaire, et ce simple constat suffisait à rendre heureux l'ex-capitaine de la Crim. À ses côtés, Maria se tourna et grimaça. Sa récente fracture de la clavicule la faisait encore un peu souffrir, mais elle ne se réveilla pas. Galion admira la magnifique chevelure brune de sa compagne et déposa un baiser sur sa joue hâlée.

Il se leva ensuite pour aller se rafraîchir dans la piscine située sur le pont inférieur. En passant devant un miroir, il ne put s'empêcher d'apprécier son reflet. *Pas mal*, se dit-il, *pour un mec de trente-cinq ans*. Oh ! bien sûr, ce n'était pas un apollon bodybuildé, mais avec un corps encore svelte, un visage harmonieux et un regard bleu aux reflets d'acier, il lui restait encore quelques années avant de laisser la gent féminine indifférente.

En accédant à l'avant du bateau, il discerna les contours de la ville de Louxor à travers le voile de chaleur.

Leur croisière sur le Nil touchait à sa fin, mais il leur restait une semaine à passer au bord de la mer Rouge. La responsable de l'agence de voyages leur avait promis qu'ils ne seraient pas déçus, les fonds marins étant splendides... Galion n'en attendait pas moins, car la magnificence des temples qu'il avait visités au fil de la croisière lui avait laissé un souvenir impérissable.

Il n'appréciait que moyennement les séances de cuisson sur plage, et il avait un peu peur de s'ennuyer lors de la deuxième semaine du séjour.

Il ne se doutait pas à quel point il se trompait.

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

Érasme, mon cher ami, voilà bien longtemps que notre correspondance s'est tarie. Je suis conscient de porter une lourde responsabilité dans notre querelle.

Je ne partage toujours pas votre point de vue sur la religion, mais aujourd'hui, un fait d'une importance bien plus grande guide ma plume.

Il est temps. Voilà quelques semaines que je me suis remis de mon attaque, et je sais qu'il me reste peu de temps pour vous relater ce triste récit. J'ai longuement hésité avant de vous écrire, mais je ne peux taire à jamais ce qui s'est produit. Ce serait aussi criminel que de le livrer sur la place publique.

Mon élève, le bon Francesco Melzi, est un homme digne de confiance, mais je crains qu'il ne soit pas assez fort pour supporter un tel fardeau. Il se contentera de vous transmettre ce courrier.

J'aurais voulu ne jamais savoir ce que je sais, mais le mal est fait. Vous êtes le seul, de par votre intégrité et votre indépendance, à qui je puisse faire confiance. Puisse votre Dieu vous guider pour utiliser avec sagesse ce qui va suivre.

Tout commença il y a quelques mois. Alors que je réalisais une toile pour le compte de mon protecteur, je fus interrompu par l'arrivée fracassante d'un cavalier dans la cour du château.

Il était tellement pressé de descendre de sa monture qu'il en oublia de retirer son pied de l'étrier et chuta lourdement. Cela fit beaucoup rire les gens qui m'entouraient. Quelques instants plus tard, l'homme fit irruption dans mon atelier.

— Maître, il faut que vous me receviez ! déclara-t-il d'un ton péremptoire.

Un lourd silence se fit dans la salle. Ce n'était pas tous les jours que quelqu'un se permettait d'interrompre sans ménagement le travail du « premier peintre, ingénieur et architecte du roi » !

Je me retournai lentement, détaillant l'importun. Il était jeune. Environ vingt-cinq ans. Des vêtements sales, de bonne facture. Il ne m'était pas inconnu, mais je n'arrivais pas à mettre un nom sur son visage. Avant qu'il ne puisse poursuivre, je décidai, bien que passablement amusé par cette situation, de le remettre à sa place.

— Pour qui vous prenez-vous, jeune impudent ? Ne savez-vous pas qui je suis ?

— Euh..., si, bien sûr, maître. Je m'excuse. Mais...

— Mais quoi ? Par quel phénomène extraordinaire pouvez-vous justifier l'interruption d'un travail commandé par le roi de France ?

— Je suis impardonnable, en effet. Veuillez excuser ma légèreté. J'arrive

tout juste d'Italie, où j'ai appris votre départ à mon retour d'Afrique. Mon désir de vous apporter le fruit de mes recherches a troublé mon jugement. Je patienterai jusqu'à ce que le maître accepte de me recevoir.

— Voilà qui est plus raisonnable, déclarai-je.

Je repris mon travail, feignant de l'avoir oublié, mais il avait fait naître en moi une grande curiosité. Je décidai cependant de le faire attendre encore un peu, par principe.

16 août 2010 – Paris

Antoine Zawachowski déplaçait lentement sa grande carcasse raidie par les ans au fil des allées. Les rayonnages remplis d'ouvrages divers diffusaient leur parfum caractéristique. Comme il appréciait cette vieille odeur de savoir ! Mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était ce silence, denrée si rare de nos jours, que les pas feutrés des visiteurs brisaient à peine. Cette bibliothèque était depuis toujours son refuge, fragile îlot de calme et de connaissance perdu dans la jungle parisienne. La folie des hommes ne pénétrait pas encore en ces lieux, et cela l'aidait à réfléchir.

Que faire ? Avait-il suffisamment d'éléments pour prévenir Thomas ou s'affolait-il pour rien ? Il grimaça, portant une main à son abdomen. Depuis la veille, il avait comme une boule au creux de l'estomac.

Son confrère, le docteur Vicas, était décédé. Le verdict était sans équivoque : mort instantanée suite à une sortie de route. Le légiste avait, semble-t-il, trop arrosé la soirée... Mais cela soulevait un problème.

Un problème de taille.

La victime ne buvait jamais d'alcool. C'était du moins ce que Vicas lui avait affirmé quelques semaines auparavant, alors qu'ils bouclaient conjointement les derniers détails concernant l'affaire de Las Penas del Hombre. Ils avaient collaboré pendant près d'un mois, et pas une fois Vicas n'avait dérogé à ses sacro-saintes règles alimentaires : il mangeait bio, buvait bio, pensait bio. Il ne s'autorisait aucun écart, et Zawachowski avait même songé qu'à ce degré, une telle rigueur devenait malade. Vicas avait même refusé une coupe de champagne lorsque l'équipe avait fêté le retour de Maria après son enlèvement !

Et voilà qu'on voulait lui faire avaler que le légiste avait bu plus que de raison avant de prendre le volant ? Ça ne collait pas. Pas du tout. Et Zawachowski aurait parié une vie d'économies que le décès de son confrère ne s'expliquait pas si facilement...

Et cet « accident », survenant si peu de temps après la fin de leur enquête, soulevait bon nombre de questions. Comment ne pas faire le lien avec l'affaire de Las Penas del Hombre ? Affaire très inhabituelle, même pour lui, qui en voyait pourtant de toutes les couleurs...

Pour autant, Antoine Zawachowski devait bien reconnaître que le sentiment diffus qui l'avait envahi ne reposait sur aucune preuve... Il avait donc décidé de se mettre en quête d'éléments plus concrets. Grâce à Internet, il retrouva rapidement les coupures de presse relatant l'incident. Du bla-bla sans intérêt, comme il s'y attendait, mais mieux valait ne rien laisser au hasard.

Bien sûr, il lui aurait été facile d'en savoir plus. Il n'avait qu'à utiliser son statut de légiste et faire jouer ses relations pour obtenir le dossier. Mais dans l'hypothèse où l'accident de Vicas n'en fût pas un, il ne voulait surtout pas que l'on puisse établir de lien avec lui. Étant intervenu de manière tout à fait officieuse dans l'enquête menée par son ami Thomas Galion, il avait le pressentiment qu'il était préférable de rester dans l'ombre.

Meurtre maquillé en accident ou paranoïa ? Là était toute la question.

Tout à coup, une image très nette explosa dans son esprit, et il s'arrêta. Si brusquement que la bibliothécaire qui marchait derrière lui ne put l'éviter. Quelques feuilles s'éparpillèrent au sol.

— Excusez-moi, bredouilla la jeune femme qui l'avait salué quelques dizaines de minutes auparavant. Vous vous êtes arrêté si...

— Non, mademoiselle. C'est moi qui suis désolé. J'étais perdu dans mes pensées et je ne vous avais pas entendue. Permettez que je vous aide à ramasser ces feuilles.

— Ce sera avec plaisir, merci. Puis-je vous être utile ? ajouta-t-elle alors que Zawachowski lui rendait ses documents.

— Non, je crois que j'ai trouvé ce que j'étais venu chercher.

Sous le regard perplexe de la jeune femme, le légiste se dirigea promptement vers un ordinateur. Les mots s'étaient affichés subitement dans son crâne, provoquant son brusque arrêt et la collision avec la bibliothécaire.

Mort d'un jeune policier dans une randonnée en montagne. Lire en page 6.

Zawachowski ouvrit à nouveau le site sur lequel il avait consulté l'article concernant l'« accident » de Vicas. Il se devait de vérifier, mais sa mémoire photographique ne l'avait jamais trompé. Sur la première page du journal, l'entrefilet relatif au décès du flic était bien là, mot pour mot. Il cliqua sur le lien, retrouvant ce qu'il cherchait.

Ce fut comme si son cœur s'arrêtait subitement avant de repartir frénétiquement : Berthelot, l'adjoint de Thomas, mort dans une randonnée ? Il connaissait les dangers de la montagne mieux que personne et se remettait à peine d'une grave blessure à l'épaule...

Et il aurait pris le risque de partir en randonnée dans son état ? Cela ne tenait pas debout. Cette fois, le doute n'était plus permis.

Antoine Zawachowski sortit le carnet dans lequel il avait noté l'adresse e-mail de Thomas : il fallait le prévenir au plus vite.

16 août 2010 – Hurghada, Égypte

Galion et Maria quittèrent le cadre luxueux de leur hôtel. Immédiatement, ils furent happés par la chaleur étouffante et le bruit. Toutes les dix secondes, des taxis les klaxonnaient vivement. Les deux Français mirent quelques minutes à comprendre que c'était un mode de communication à part entière pour les autochtones. Le touriste, manne substantielle, se devait d'être averti du passage d'un minibus crasseux et bondé, même si le précédent était passé quelques instants auparavant.

Après plusieurs centaines de mètres sous le soleil, ils décidèrent de retrouver un peu de fraîcheur en pénétrant dans une boutique climatisée et y dégottèrent quelques vêtements. Fort d'une semaine d'âpres et amusantes négociations dans les souks des villes bordant le Nil, Galion entama les tractations avec le vendeur. Le type dévisagea le Français, fronçant les sourcils comme s'il avait un Martien en face de lui. Surpris, Galion échangea un regard avec Maria, qui haussa les épaules.

Ici, on ne négociait pas. Galion déboursa la somme demandée et sortit, un peu déçu. Ces interminables discussions pour grappiller quelques livres allaient lui manquer. Cela lui avait paru désagréable au tout début, surtout le jour où il avait acheté une djellaba cinquante livres, croyant faire une affaire, et qu'il avait aperçu la même deux fois moins chère dans le magasin du bateau.

Puis il avait compris que, pour les habitants qui vivaient le long du Nil, la négociation avait un côté traditionnel et convivial. En payant le prix fort, on insultait presque le vendeur, lui jetant notre supériorité financière de riche Européen au visage.

Il fallait descendre, pour trouver le juste prix, celui qui permettrait aux deux parties de faire une affaire.

Mais Hurghada n'avait rien à voir avec les cités pleines de charme de la vallée du Nil. La ville était composée d'une suite d'hôtels luxueux, sortis du désert comme des champignons. Elle tissait sa toile vers les immensités brûlantes à mesure que les touristes, toujours plus nombreux, affluaient.

Sous les klaxons, le jeune couple regagna l'hôtel. La journée passa tranquillement, alternant baignades dans la sublime piscine, siestes dans la chambre climatisée, et recherche d'un bateau pour aller faire de la plongée le lendemain. Ils dénichèrent deux places auprès d'un énorme Égyptien.

— Vous voir, leur promit-il dans un français approximatif. Plus beau bateau de toute la côte.

Son sourire énigmatique avait un côté inquiétant...

— Et ça nous coûtera combien de naviguer sur le plus beau bateau de la

ville ? demanda Galion.

— ça dépend...

— Comment ça, ça dépend ?

— ça dépend combien de Russes...

— Euh... Je ne vous suis pas, fit Galion.

— J'aime bien Français, mais il faut quand même gagner argent. Moi, huit enfants et trois femmes, ajouta-t-il en lançant un regard salace à Maria.

— Nous ne comprenons toujours pas, intervint la jeune femme.

— Oh ! très simple. Moi pas aimer Russes. Leur argent est... sale. Ne sont pas de bons personnes. Alors, moi faire payer quatre fois le prix... Et eux payer, ajouta-t-il en posant un doigt en travers de sa grosse bouille crasseuse.

Tel un enfant espiègle intimant le silence, il leur avait confié son secret...

— Donc, si j'ai bien compris, plus il y aura de Russes payant le prix fort et plus le coût de notre excursion va baisser ? résuma Galion.

— Vous bien compris.

Maria dévisagea leur étrange interlocuteur et lui tendit la main en déclarant :

— Alors, espérons qu'il y en aura beaucoup...

Le marin sourit de toutes ses dents, révélant une fresque de couleurs allant du blanc sale au noir, en passant par le marron, qui aurait fait frémir bien des chirurgiens-dentistes.

Plutôt satisfaits de cette étrange négociation, les deux touristes reprirent la direction de l'hôtel. N'allaient-ils pas voyager sur le plus beau bateau de la ville pour une somme modique ? À cette pensée, Galion imagina le pire. Il se demandait vraiment quelle serait la tête du rafiot qui les conduirait vers les récifs coralliens.

Dans le hall, il saisit la main de Maria et l'entraîna vers le cybercafé.

— J'ai envie de consulter mes messages, expliqua-t-il. On ne sait jamais... Peut-être quelque chose d'intéressant...

— Dommage..., susurra la jeune femme en lui mordillant l'oreille.

— Comment ça, dommage ?

— J'avais d'autres idées en tête... Et je ne sais pas si ça va durer très longtemps.

Galion sentit une agréable excitation le gagner. La promesse d'un bonheur si facilement accessible ne pouvait se refuser.

— Je crois que, finalement, il n'y a pas d'urgence pour les mails, plaisantait-il.

Maria lui mit la main aux fesses, et ils partirent en ricanant vers leur chambre, tels deux adolescents pressés de se retrouver seuls.

Le mail d'Antoine Zawachowski resta donc bien tranquillement stocké au milieu des millions de mégaoctets en attente sur le serveur du fournisseur d'accès Internet de Galion. Mais combien de mails avaient le pouvoir de sauver des vies ?

Très peu, sans doute.

Peut-être même un seul.

Et il ne faisait que neuf minuscules kilo-octets.

Un grain de sable dans le désert, en somme...

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

Après trois heures à patienter sur un tabouret inconfortable, le jeune noble commençait à perdre patience, mais j'étais surpris par sa ténacité. Il ne m'interrompit pas. Il n'aurait d'ailleurs pas interrompu grand-chose, dans la mesure où j'étais totalement incapable de me concentrer. Je peinais à réaliser ce tableau : le roi m'avait demandé de peindre sa cousine en la montrant à son avantage. Mais j'avais beau retourner le problème en tous sens, je ne voyais pas comment présenter un laidéron de manière agréable. À moins de peindre le visage de sa suivante, fort bien tournée, ma foi...

Et puis, il faut le reconnaître, j'étais intrigué par ce garçon.

Que voulait-il me montrer, qui soit suffisamment important à ses yeux pour qu'à peine rentré d'Afrique, il fasse ce long voyage jusqu'à ma paisible retraite ? N'y tenant plus, je décidai de lui accorder l'entrevue qu'il avait sollicitée.

Je demandai alors à tous de quitter la pièce.

— Maître, je me nomme Alessandro Di Pietri. Trois années ont passé depuis notre rencontre à Rome. J'ai eu l'honneur de vous être présenté par votre protecteur de l'époque, Julien de Médicis.

— Je comprends maintenant pourquoi votre visage m'est familier. Vous êtes ce jeune homme qui avait souhaité devenir mon élève, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, maître. Et il n'est rien que je ne désire plus au monde.

— Mais je vous répondrai, comme je l'avais fait alors, que j'ai déjà un élève. Et que je ne souhaite pas en prendre un second.

— Si vous le permettez, maître, vos paroles, en ce jour de mai 1514, furent sensiblement différentes. Vous m'aviez promis que, si je vous rapportais un présent exceptionnel, défiant les lois du monde et remettant en question vos convictions les plus profondes, vous réexamineriez la question.

Je fis alors quelques pas dans la pièce. Les mots du jeune homme avaient atteint leur but : me prouver qu'il était capable de me citer mot pour mot et attiser encore un peu plus ma curiosité.

S'il avait su que cette phrase avait été prononcée pour le moquer, sachant que je ne pouvais lui faire subir l'humiliation de lui avouer mon aversion pour les jeunes nobles prétentieux de son espèce... Il était évident qu'un tel comportement m'aurait valu les foudres de mon protecteur. J'avais donc inventé cette quête chimérique dans le simple but de me débarrasser de lui tout en lui permettant de sauver la face.

Et voilà que ce jeune écervelé m'avait pris au mot et avait tenté de répondre à ma requête dénuée de sens. C'était pure folie ! Mais fort singulier, tout de même...

— Eh bien, soit, répondis-je. Je suis un homme de parole, comme vous le savez. Mais je ne pense pas que vous ayez bien saisi le sens de ma demande. J'ai vu et étudié des milliers de textes anciens, des croquis datant d'un âge si reculé que l'on peut à peine le nommer... Et vous prétendez avoir découvert, si jeune, quelque chose dont je n'aurais eu vent ? Vous connaissez certainement mon goût modéré pour les ravissements de la religion. J'ose espérer que vous ne m'apportez pas une quelconque relique ou, pire encore, un objet de grande valeur pour acheter mon enseignement...

— N'ayez crainte. Je ne me permettrais pas un tel affront. Puis-je vous présenter ma trouvaille ?

Cachant mon trouble, j'acquiesçai lentement. Autant mes gestes et mes paroles se voulaient détachés, autant mon esprit bouillonnait. J'étais impatient de découvrir cette chose, mais je craignais une terrible déception. Sur quoi ce jeune fanfaron avait-il bien pu mettre la main ?

Il claqua des doigts, et deux serviteurs qui attendaient dans le couloir firent leur apparition. Ils déposèrent un coffre de bonne contenance sur la table et se retirèrent.

Di Pietri détacha la clé qu'il portait au bout d'une chaîne pendue à son cou. Les yeux brillants, il introduisit la clé dans la serrure.

17 août 2010 – Hurghada, Égypte

La journée avait débuté sous les meilleurs auspices. Un long et fougueux câlin avec Maria, un petit-déjeuner copieux au lit et une journée de *snorkelling* en perspective.

Galion n'avait jamais essayé, mais Maria lui certifiait que c'était exceptionnel.

Qu'y avait-il d'extraordinaire à barboter dans l'eau avec des palmes et un tuba ? Galion n'était pas fan de la mer, et ce, depuis qu'il était tout petit. Il avait regardé un jour en cachette le film de Spielberg, *Les Dents de la mer*, et ça l'avait traumatisé à jamais.

Il faut dire qu'à sept ans, les mâchoires de requin en plastique vous paraissaient très vraies... Il en avait fait des cauchemars pendant des années.

Le jeune couple gagna l'embarcadère, où les attendait, comme convenu, le gros Égyptien. Maria lui fit un clin d'œil.

— Alors, les affaires sont bonnes ?

— Oh oui ! Beaucoup clients. Beaucoup Russes..., ajouta-t-il avec un sourire entendu.

Au moins, la balade ne nous coûtera pas trop cher, se dit Galion. C'était déjà ça de gagné.

Le trajet fut bref, et le bateau s'arrêta près d'un groupe de petites îles, autour desquelles plusieurs embarcations de touristes avaient déjà jeté l'ancre. Tout le monde s'équipa de son attirail.

Tout à coup, Maria éclata de rire.

— C'est quoi, ce truc ? demanda-t-elle à Galion.

— Bah, un couteau de plongée. Ça se voit...

— Nom de Zeus ! Tu comptes aller chasser le mérrou ou quoi ?

— Non. C'est juste au cas où.

— Au cas où quoi ?

— J'ai lu que c'était gavé de requins, la mer Rouge.

Le rire de la jeune femme reprit de plus belle. Attiré par cette joyeuse agitation, le propriétaire du bateau s'approcha et comprit la situation.

Un grand sourire aux lèvres, il désigna le poignard de Galion.

— Vous pas besoin. Ici pas requins. Eux, trop peur méchants touristes...

On se payait littéralement sa tête. Galion sentait la moutarde lui monter au nez.

— On ne va pas en faire une maladie, merde ! Ce n'est qu'un couteau !

Le ton du Français fit détalier l'Égyptien, qui fit comme si rien ne s'était produit. Maria lui donna un léger coup d'épaule.

— Allez, Thomas, fais pas la tête. Je te charriais, c'est tout.

L'ex-flic de la Crim se dérida légèrement.

— C'est bon. Ça va. C'est juste que je n'aime pas les requins.

— OK, monsieur le pêcheur en apnée. Garde-le, ton sabre..., dit-elle en se laissant tomber dans l'eau chaude.

À près de trente degrés, on pouvait se permettre une telle fantaisie. Galion suivit sa compagne et se laissa guider. Il s'équipa de son masque de plongée et rejoignit Maria.

En moins de trente secondes, il avait révisé son jugement sur le *snorkelling*.

C'était incroyable !

Une myriade de poissons de toutes formes et couleurs se déplaçaient au milieu des touristes. Impossible de les toucher, bien sûr, mais ils étaient si proches. Se laissant balloter au gré des faibles clapotis, Galion contempla le spectacle comme un enfant découvrant pour la première fois Disneyland. Il y en avait des gros, des longs, des bleus, des jaunes... Des terrifiants aussi, comme le poisson-pierre, qui se confondait avec les fonds marins, et dont la piqure pouvait se révéler fort dangereuse.

Maria lui tapa sur l'épaule et lui fit signe de la suivre. Elle avait déniché un poulpe. L'étrange animal se mouvait de façon étonnante.

Après avoir profité de ce ballet durant un long moment, les deux amants sortirent la tête de l'eau.

— Tu as vu comme il bouge ! lança Galion. Il semble faire corps avec l'eau.

— Ouais. Fluide et gracieux. Le contraire de Thomas Galion, en somme.

— Espèce de sale petite teigne. Tu vas me le payer cher. Attends que je t'attrape...

— Essaie toujours...

Elle plongea vers les profondeurs qui, heureusement, se limitaient à quelques mètres. Galion essaya de la suivre, mais, comme sa compagne l'avait déclaré, il n'était pas dans son élément. Il remonta, prit sa respiration et continua la poursuite en surface. Il croisa deux plongeurs avec bouteilles, qui le saluèrent. Abandonnant la poursuite, Galion salua à son tour. De toute façon, même convalescente, Maria était bien trop rapide pour lui. Il la vit revenir lentement.

Elle jaillit hors de l'eau, arborant un sourire narquois...

— Alors, superflic, on n'arrive pas à rattraper une petite gendarme ?

— Bien, je dois dire que...

Galion n'eut pas le temps de finir sa phrase. Maria avait subitement disparu de son champ de vision. Immédiatement, Galion pensa à un requin, mais avant qu'il ait pu entreprendre quoi que ce soit, il sentit que quelque chose se refermait sur sa jambe.

Il eut à peine le temps de prendre une goulée d'air avant d'être entraîné à son tour vers le fond.

Malgré l'absence de son masque de plongée, Galion distingua rapidement

son agresseur. Il ne s'agissait pas le moins du monde d'un requin.

C'était l'un des deux plongeurs qu'il venait de croiser. Le policier se débattit violemment, mais l'homme avait une poigne de fer. Ils descendaient de plus en plus bas. Une violente douleur aux tympanes réveilla Galion.

Il allait mourir ici...

Il fallait faire quelque chose. Et vite !

Il pensa alors au poignard. D'une vive torsion, il parvint à s'en saisir, et la lame acérée décrivit un cercle dans l'eau. Le plongeur l'évita, mais son tube d'air fut sectionné. Pendant un instant, Galion discerna à travers le masque de plongée de son agresseur une lueur d'incompréhension avant de le voir déguerpir à grands coups de palmes. Le policier se propulsa alors à la surface pour reprendre de l'air, puis replongea immédiatement en direction de Maria. Elle se débattait avec le second plongeur. Son aisance dans l'eau posait visiblement quelques problèmes à son assaillant, qui semblait avoir du mal à la maintenir au fond.

Arrivant par derrière, Galion parvint presque à le surprendre. Mais l'homme dut sentir quelque chose, car il para le coup mortel.

La deuxième tentative fut plus fructueuse. Une longue estafilade zébra la joue droite du tueur. Le sang souilla les eaux translucides de la mer Rouge, qui n'avait jamais aussi bien porté son nom. Le plongeur profita de la confusion pour se soustraire aux attaques de Galion.

À bout de souffle, Maria émergea péniblement. Elle toussa longuement, recrachant l'eau qu'elle avait avalée. Galion la maintenait comme il pouvait, quand deux hommes d'équipage du bateau vinrent leur porter secours.

D'abord méfiant, Galion reconnut les aides du gros capitaine et leur confia Maria. Il aperçut à une cinquantaine de mètres un Zodiac partir en trombe... Leurs mystérieux agresseurs s'enfuyaient...

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

La clé tourna dans la serrure, puis Alessandro Di Pietri redressa la tête.

— *Pardonnez mon étourderie, j'ai omis de vous expliquer dans quelles circonstances j'ai découvert cet objet. Voulez-vous l'entendre ?*

Je lui lançai un regard furibond. Se jouait-il de moi ? Il ôta sa main du coffre et me raconta qu'une famille de Bédouins lui avait fait ce présent. D'après le jeune Italien, ces gens le gardaient de génération en génération depuis des temps immémoriaux.

Il me prenait pour un sot ! Croyait-il réellement que j'allais gober pareilles divagations ? Pendant un instant, je perçus dans ses yeux une lueur de méchanceté qui confirma mes craintes. Cet objet avait été pris dans le sang.

Ce sang que les chrétiens font couler depuis des siècles dans les pays qualifiés de barbares ! D'après l'Église, le sort des mécréants ne mérite pas que l'on s'y attarde... Pour avoir eu accès à nombre d'écrits de ces soi-disant barbares, je sais qu'ils sont bien plus civilisés que ce que l'on veut nous faire croire. Comment les hommes ont-ils pu tomber si bas après avoir touché du doigt des choses essentielles ? Les philosophes grecs doivent se retourner dans leurs tombeaux ! Mais vous connaissez mon opinion sur le sujet, et je m'écarte de mon récit.

Passablement irrité, je coupai court à cette mascarade.

— *Me considérez-vous comme votre égal, jeune homme ?*

— *Oh ! mais vous êtes bien plus, maître...*

— *Alors, cessez de me mentir ! Je ne tolérerai pas ce genre de comportement en ces lieux. Si cet objet est si précieux, et conservé depuis si longtemps, je ne crois guère à l'éventualité d'un cadeau, comme vous le dites.*

— *Il faut reconnaître que quelques-uns de mes soldats ont payé la découverte de leur vie, mais elle en vaut la peine...*

— *Qui êtes-vous donc pour décider ce que vaut la vie d'un homme ? Vous me parlez de soldats. Parlez-moi des indigènes à qui appartenait l'objet.*

— *Des barbares, maître. Tout juste bons à s'entretuer, voire à se dévorer entre eux... La quête du savoir ne peut s'embarrasser de sensiblerie quant à quelques décès d'infidèles. Je tiens ces mots de la bouche même du premier conseiller du pape. Vous en conviendrez, maître ? Ou dois-je comprendre que vous remettez en question l'autorité du Saint-Père ?*

Ce fourbe m'avait pris au piège. Et s'il n'était pas ce qu'il prétendait être ? Se pouvait-il qu'on m'ait envoyé un espion ? Comme vous le savez, mes travaux dérangent une grande partie des ecclésiastiques de haut rang. Tous ces incultes, fanatisés et aveuglés par une religion toujours plus prompte à

dérober l'argent des plus faibles ! Mais dangereux également. Terriblement dangereux... Les centaines d'innocents brûlés pour hérésie en sont une preuve plus que tangible.

— Maître ?

— Euh... Non, bien sûr. Je me plie à la volonté du pape, répondis-je. Mais je vous invite vivement à ne plus me cacher la vérité.

— Soit. Ces gens se sont défendus jusqu'à la mort pour protéger la sphère.

— La sphère ?

— Oui. C'est ainsi que je l'ai nommée.

Di Pietri ouvrit le coffre. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur, mais ne distinguai rien. Je crus un instant à une plaisanterie de mauvais goût... Puis il sortit la sphère...

— Pour être plus précis, je l'ai nommée la sphère d'ombre, déclara-t-il.

Sous le choc, je ne parvins à extraire aucun son de ma gorge. Qu'aurais-je pu dire d'ailleurs ?...

Ce que je voyais était tout simplement impossible.

17 août 2010 – Hurghada, Égypte

Le capitaine du bateau fut littéralement horrifié d'apprendre ce qui était arrivé.

— Pas possible..., souffla-t-il.

Il fronçait les sourcils et gonflait les joues d'une manière curieuse. La face joviale qu'il affichait constamment n'était plus qu'un souvenir.

Son envie de croire le jeune Français se heurtait à une peur qui grandissait au fil des minutes. Qu'advierait-il s'il était confirmé que des touristes avaient été agressés alors qu'ils étaient sous sa responsabilité ?

— Comment ça, pas possible ? Je vous dis que ces hommes ont essayé de nous tuer ! Je ne sais pas pourquoi. Mais le peu que j'ai pu distinguer me permet d'affirmer que ce n'étaient pas des Européens, répondit Galion.

— Pas possible, répéta le gros capitaine.

— Ils ressemblaient à des Égyptiens. Je suis catégorique.

À ce moment, Maria fut prise d'une nouvelle quinte de toux et cracha sur le pont. Les Russes attroupés autour du couple reculèrent vivement.

Ils ne comprenaient visiblement rien à ce dialogue en français et n'avaient pas l'air de se douter que Maria n'avait pas bu la tasse toute seule.

— Égyptiens, pas faire ça. Sans touristes, nous plus de travail...

Il marqua une pause, puis reprit :

— Nous rentrer tout de suite. Jeune femme doit reposer.

Le moteur fut remis en marche, et le bateau s'ébranla lentement. Il prit la direction de l'embarcadère de l'hôtel. Arpentant le pont en large et en travers, Galion ne décollerait pas.

Oubliés, poissons multicolores, chaleur étouffante et jolis sourires des touristes ! Ils voulaient échapper à un monde de violence et profiter simplement d'un voyage loin de leurs soucis, et voilà que la brutalité faisait à nouveau irruption dans leur vie !

Et sur le millier de péquins qui plongeaient ce jour-là, il avait fallu que ça tombe sur eux !

Une agression à caractère terroriste, visant des touristes occidentaux ? Galion n'y croyait pas un instant. Ces deux hommes en avaient après eux, et...

— STOP !

Galion s'immobilisa.

— Arrête de bouger dans tous les sens ! Tu me donnes le tournis ! explosa Maria.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Tu as une explication à ce qui vient de se passer ?

— Une explication ? Évidemment que non. Mais une chose est sûre : ces deux types ne sont pas tombés sur nous par hasard.

— Là-dessus, nous sommes d'accord. Mais que veulent-ils ? Nous ne sommes que de vulgaires touristes ici.

— Je ne crois pas qu'il faille chercher en Égypte, Thomas.

— Oui, moi aussi j'y ai pensé. Mais cette affaire est bouclée, et, de toute façon, nous ne savons rien qui puisse avoir une quelconque importance... Tu..., tu ne m'as rien caché ?

— Qu'est-ce que j'aurais pu cacher ? aboya-t-elle. J'étais enfermée dans une pièce de deux mètres sur trois, bourrée de calmants et de drogues diverses, et je souffrais le martyre à cause de mon épaule cassée !

— OK. Excuse-moi. Mais je cherche...

— Il faut plutôt chercher du côté de Hans Miller et de ce qu'il t'a dit en mourant...

— Mais je t'ai tout raconté. Il a avalé une capsule de poison et m'a dit qu'il ne voulait pas être pris vivant. Et un truc du genre : « Faites attention à vous ; ils sont dangereux... » Les élucubrations d'un vieux fou mégalo au seuil de la mort... Pas de quoi fouetter un chat !

— Encore moins de quoi noyer deux personnes...

— Quelque chose nous échappe, forcément. Nous devons avoir vu ou entendu une chose qui nous met en danger.

— À moins que...

— Quoi ?

— Non, rien.

Galion insista :

— Comment ça, rien ? Dis-moi à quoi tu penses.

— Je me faisais juste la réflexion que nos assaillants ignorent peut-être que nous ne savons rien.

— Et alors ?

— Alors, ils nous éliminent et n'ont plus à se poser de questions.

— Une sorte de principe de précaution, tu veux dire ?

— Un mort ne parle pas.

— Hyper rassurant, en somme, conclut Galion en se tournant vers les vaguelettes que le bateau laissait dans son sillage.

Tout à coup, la beauté du paysage lui paraissait moins flagrante. Il scruta l'horizon, sondant l'immensité de la mer Rouge en quête du Zodiaque. En vain. Qui pouvait se permettre de supprimer deux représentants de l'ordre français sur de simples suppositions ? Maria vint le rejoindre et posa la tête sur son épaule.

— Nous arrivons, déclara-t-elle.

Galion se retourna, constatant qu'ils approchaient du ponton d'embarcation. D'un rapide coup d'œil, il s'assura qu'il n'y avait pas de comité d'accueil.

Personne.

Simuler un accident de plongée était une chose, s'attaquer à des touristes sur la plage d'un hôtel bondé en était une autre. Leurs mystérieux agresseurs n'étaient certainement pas prêts à prendre tous les risques. Du moins, c'est ce qu'il espérait.

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

— Incroyable !

Je fis plusieurs fois le tour de l'objet, mais il n'y avait pas de trucage. J'interrogeai mon jeune visiteur du regard.

— Je vous avais bien dit que c'était quelque chose d'exceptionnel, maître.

— Mais comment est-ce possible ?

J'aurais juré que la pièce était beaucoup plus claire quelques minutes auparavant. Tout à coup, le crépuscule était entré dans mon atelier, au beau milieu d'un après-midi ensoleillé ! C'était comme si la sphère absorbait la lumière. Je frissonnai.

Prenant mon courage à deux mains, j'approchai alors ma main de l'objet mystérieux, puis je la retirai vivement. L'ombre avait englobé ma main. J'examinai mes doigts : aucune douleur, aucune marque.

— Ne vous inquiétez pas. C'est absolument inoffensif.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Sauf votre respect, c'est vous le savant. Je ne peux expliquer ce phénomène, mais je sais que c'est tout à fait hors du commun.

Je me tournai à nouveau vers la table, plissant les yeux, comme si cela pouvait m'aider à percer le secret de cette étonnante découverte. On la voyait sans la voir. En fait, on la devinait.

L'ombre surnaturelle qui occultait une partie de la table était sphérique, régulière. Seuls ses contours incertains permettaient d'affirmer que quelque chose se tenait là, devant nous. Plus on s'approchait, plus elle semblait dense, presque palpable. Sur près d'un mètre de diamètre, tout ce qui se trouvait là auparavant semblait s'être évanoui, ou plus précisément avoir été plongé dans la nuit la plus noire.

Mon cher Érasme, imaginez-moi, les yeux exorbités et les bras ballants devant ma table de travail ! J'avoue qu'avec le recul, ce devait être assez amusant. Mais je dois reconnaître avec une certaine fierté que mon intérêt scientifique reprit rapidement le dessus...

Je me penchai donc sous la table. L'ombre ne traversait pas. Elle se comportait comme une source de lumière, ou plus précisément comme son opposé...

Risquant à nouveau ma main dans l'obscurité, je fus surpris de rencontrer une surface froide. Mon appréhension diminuant, je fis courir mes doigts le long de cette chose qui semblait faite de métal.

Elle avait elle aussi la forme d'une sphère, d'une quinzaine de pouces de diamètre, et on pouvait sentir de nombreuses irrégularités à sa surface.

— Vous avez senti ces sortes d'aspérités ? demandai-je.

— Oui. À vrai dire, j'ai manipulé cette sphère un bon millier de fois. J'ai essayé de l'ouvrir en utilisant les lames les plus dures, les marteaux les plus lourds, mais j'avoue mon échec.

— Quoi ? Vous voulez dire que vous l'avez malmenée ? Il se peut donc que vous soyez l'auteur de toutes ces imperfections !

— En aucun cas. Ces drôles de rayures étaient présentes dès le début. J'ai cassé plusieurs outils, mais à aucun moment je n'ai eu l'impression d'écorner cette étrange matière. Je n'ai jamais rien vu d'aussi dur. C'est incompréhensible... Soulevez-la...

Suivant les conseils du jeune homme, je soupesai l'objet, supportant avec difficulté l'idée de voir disparaître mes bras jusqu'aux épaules. Je fus surpris par sa légèreté, et cela dut se lire sur mon visage.

— Étonnant, n'est-ce pas ? Comment une chose si légère peut-elle être aussi inaltérable ?

— Avez-vous par hasard une idée de sa fonction ?

— Pas la moindre.

— Et ces gens à qui vous l'avez arrachée, vous ne leur avez rien demandé ?

— C'est-à-dire, maître, qu'ils n'étaient plus vraiment en état de parler.

Il avait débité cette phrase avec une terrible froideur. Une petite voix au fond de moi me criait de me méfier de ce garçon, mais j'étais bien trop excité, je le concède, pour y prêter attention.

17 août 2010 – Hurghada, Égypte

Au pied de l'hôtel, Maria et Galion n'en menaient pas large.

— Et maintenant, on fait quoi ? demanda la jeune femme.

— On récupère nos passeports et on se tire d'ici au plus vite. Je suis perdu dans ce pays. Trop de choses incontrôlables, auxquelles nous ne sommes pas habitués. Et puis, on ne connaît personne. On est vulnérables. En France, ce sera une autre affaire...

— Tu n'as pas peur qu'ils nous attendent dans la chambre ?

— Je ne crois pas. Ils ont été surpris de rencontrer autant de résistance, et il est peu probable qu'ils aient eu le temps de s'organiser...

Galion regarda Maria. Les larmes perlaient autour de ses grands yeux noirs. Il la serra dans ses bras.

— J'en ai marre, Thomas. Ça fait beaucoup en peu de temps. D'abord l'enlèvement, puis cette étrange agression. Mais qu'avons-nous fait pour mériter ça ?

— Juste notre boulot, je crois. Mais ne t'inquiète pas. On va retrouver ces fumeurs.

D'un geste de la main, la jeune femme balaya ses larmes et se détacha du policier.

— Tu as raison. Ne perdons pas de temps.

La vraie Maria était de retour. Depuis sa séquestration, elle était indéniablement plus fragile, mais Galion sentait qu'en cas de coup dur, il pourrait toujours compter sur elle.

Passeports, argent, quelques vêtements glissés dans un sac léger, et ils étaient ressortis de leur chambre d'hôtel en moins de cinq minutes.

— ça me fait mal au cœur de laisser toutes mes affaires ici..., lâcha Maria.

— On les fera réexpédier une fois que nous serons en sécurité.

— Alors, ambassade du Caire ou aéroport ?

— C'est ce que j'étais en train de me demander. Je pense que l'ambassade est le moyen le plus sûr. Reste à trouver comment rejoindre Le Caire sans se faire repérer, ce qui n'est pas forcément aisé puisque tous les déplacements de touristes semblent encadrés par l'armée...

— Peut-être que notre gros capitaine pourrait nous aider ? Il avait l'air bien embêté tout à l'heure, suggéra la jeune femme.

— Ouais. Bonne idée.

Sur le ponton, un des hommes d'équipage leur indiqua l'adresse d'un bar dans lequel le capitaine avait ses habitudes. Il n'avait pas traîné aux abords du port ! Les deux Français s'engagèrent dans l'avenue principale de la ville, tentant tant bien que mal de se fondre parmi les touristes, une casquette

enfoncée sur le crâne. Au bout de cinq cents mètres environ, ils reconnurent le nom du bar : *Peace Café*. Quelle ironie !... Galion s'engagea le premier, mais Maria le retint par la manche.

— Tu crois qu'on peut vraiment lui faire confiance ? s'enquit-elle. Je ne suis plus très sûre que ce soit une bonne idée. Et s'il était dans le coup ?

Avant que Galion n'ait pu formuler une réponse, une petite Égyptienne au sourire angélique vint le solliciter pour lui vendre des marque-pages en faux papyrus.

— *Cheap. Cheap. Mister...*

— Non, merci. *Choukran...*

— Si, monsieur. Les plus beaux. Pas cher. Cinq livres les cinq.

Galion détailla avec plus d'attention la fillette. Elle devait avoir cinq ou six ans. Les ravages de la pauvreté se lisaient sur sa frêle silhouette. Ses vêtements étaient en lambeaux, et son visage creusé par la faim était maculé de poussière. Mais elle était d'une beauté saisissante. Le Français avait d'ailleurs remarqué que beaucoup d'Égyptiens étaient magnifiques, associant des traits européens, certainement hérités de leurs lointains ancêtres grecs et romains, à un teint hâlé qui mettait en valeur leur visage. La petite le regarda à nouveau.

De jolis yeux verts en amande s'étiraient au-dessus d'un sourire franc, et il ne put résister. Il acheta les marque-pages et lui donna un bonbon.

— Ce n'est pas grand-chose, mais au moins, elle aura un petit plaisir dans sa journée, dit-il à Maria, alors que la jeune vendeuse s'engouffrait dans le bar avec un grand sourire de gratitude.

— Tu crois ? répondit la jeune femme en indiquant d'un signe de tête la direction que la petite avait prise.

Galion leva les yeux, surprenant à son tour la scène qui se déroulait à l'entrée du café. La petite vendeuse redonnait tous ses gains, y compris le bonbon, à un garçon d'une dizaine d'années. Son frère, sûrement. Il s'empessa d'enfourner le bonbon et partit en courant en direction des ruelles perpendiculaires à la grande avenue. Dur pays, où une fillette de cinq ans ne pouvait se permettre de garder un bonbon et devait faire la manche pour nourrir sa famille...

C'est alors que le capitaine obèse aperçut les deux Européens et se leva pour venir à leur rencontre.

— On n'a plus le choix, maintenant, murmura Galion.

— Espérons qu'on ne le regrettera pas, soupira Maria.

Ils pénétrèrent à l'intérieur du café, où ils étaient manifestement les seuls Blancs.

Tous les regards se tournèrent vers eux, mais sur un geste du capitaine, les conversations reprirent de plus belle. Les trois s'installèrent autour d'une table.

Au passage, Galion en profita pour glisser discrètement une autre sucrerie dans la main de la petite Égyptienne en lui faisant signe de ne rien dire et de le

garder pour elle.

Elle tourna la tête rapidement et, constatant que personne n'avait rien vu, glissa le bonbon dans une de ses poches, puis se courba vivement pour remercier le Français.

— Vous boire ? demanda leur hôte en faisant signe à un serveur.

— Oui, merci. Un jus de mangue, s'il vous plaît, répondit Maria.

Galion commanda la même chose.

— Vous appeler police ? s'inquiéta le capitaine.

— Non. Mais nous aurions besoin de votre aide, déclara Galion.

— Pas problème...

— Nous voulons aller au Caire. Discrètement. Est-ce que vous connaissez quelqu'un qui pourrait nous emmener ?

— Oui. Cousin Abdul. Mais dangereux pour touristes...

— Nous sommes de toute façon en danger. Nous devons quitter la ville au plus vite, insista Maria. Pouvez-vous nous conduire à votre cousin dès maintenant ?

Le gros Égyptien tourna la tête vers l'entrée. Maria et Galion en firent de même. La petite vendeuse de marque-pages avait fait irruption dans la salle à une vitesse folle. On pouvait lire de la panique dans ses yeux. Elle se dirigea vers les Français.

— Attention, ils arrivent..., leur dit-elle sans ralentir sa course.

Elle disparut par une porte donnant sur l'arrière du bâtiment.

Maria fronça les sourcils, interrogeant Galion du regard, puis elle comprit. Un grand type au visage barré par un pansement impressionnant venait d'entrer dans le bar, un automatique à la main. Son acolyte le suivait de très près.

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

Deux jours entiers passés à étudier la sphère, et pas le moindre indice sur sa fonction ou la manière de l'ouvrir ! J'avais réussi à négocier avec Di Pietri pour qu'il me laisse trois jours d'étude avant de le prendre comme élève.

Mais le temps passait, et je ne progressais pas. Il devait bien y avoir une solution à cette énigme ! Et moi, le spécialiste des casse-têtes, l'inventeur des codex, j'allais nécessairement en venir à bout.

Je plongeai mon regard dans la noirceur de la sphère. J'avais bien sûr essayé d'éclairer la partie métallique de l'objet avec des bougies et des lampes à huile, mais c'était sans le moindre effet.

La bougie restait allumée, mais son éclat disparaissait totalement à l'approche de la sphère.

Je fis ensuite rouler l'objet sur une pâte molle, dans l'espoir de déchiffrer les dessins qui paraissaient gravés à la surface, mais je fus surpris de découvrir une sorte d'étrange spirale. Elle était très peu profonde et, d'un seul trait ininterrompu, semblait courir tout autour de l'objet. En toute logique, cela ne pouvait correspondre à aucune forme d'ouverture.

À contrecœur, et après plusieurs heures de réflexion stérile, je me résolus à utiliser la force. Muni d'une masse et du burin avec lequel j'avais sculpté les pierres les plus dures, je frappai violemment. La sphère roula et tomba de la table dans un fracas retentissant.

— Bon sang ! Mais quelle saleté de...

— Maître ? Tout va bien ?

— Dehors ! J'ai exigé de ne pas être dérangé. Personne ne doit passer le seuil de cette porte ! criai-je.

Un de mes serviteurs s'était inquiété du bruit et avait bien failli découvrir ce que je cachais. Dans ma fougue, je n'avais pas mesuré l'importance de mes recherches. Je me levai et fermai mon atelier à double tour, puis reportai mon attention sur l'ombre qui s'était logée près de la cheminée, étouffant la clarté du foyer.

— À nous deux, murmurai-je.

Pour éviter de répéter la mésaventure survenue quelques instants auparavant, j'enserrai la sphère dans un étau, puis je levai la masse. Tel un forgeron, je frappai sans relâche pendant près d'une minute. Je fis courir mon doigt à l'endroit où s'était déchaînée ma frustration. Pas la moindre trace d'impact ! J'étais sidéré. Cette boule de métal semblait indestructible. D'un autre côté, une telle résistance ne pouvait avoir d'autre fonction que de protéger une chose d'une importance inestimable. Enfin, je le supposais, car,

vu sa légèreté, l'objet était nécessairement creux.

Quel paradoxe ! J'étais devant ce dont j'avais toujours rêvé : un objet dont les propriétés échappaient totalement à ma compréhension, et je bouillais d'impatience de percer son secret, de comprendre l'incompréhensible. De colère, et bien que conscient de l'inefficacité de mon geste, je frappai à nouveau, de toutes mes forces. Je ne saurais dire combien de temps dura cette perte de contrôle.

La sueur perlait sur mon visage, les muscles de mon bras et de mon épaule se tétanisaient, et je sentais le sang affluer avec force et régularité dans mes tempes.

Dans un ultime effort, mon bras monta un peu plus haut, ma main enserra un peu plus violemment le manche en bois, et la masse vint s'abattre sur la boule d'ébène avec l'énergie du désespoir.

Dans un grand claquement, le métal céda.

17 août 2010 – Hurghada, Égypte

Galion comprit que tout allait se jouer en un instant. Durant une fraction de seconde, le balafré parcourut la salle du regard en quête de ses proies. Repérer deux Européens parmi des Égyptiens ne prendrait pas longtemps, et Galion réagit instantanément. Fidèle à ses réflexes acquis en banlieue parisienne, il savait qu'il ne fallait jamais laisser l'adversaire frapper le premier. En particulier lorsque celui-ci était armé d'un 45 et animé de mauvaises intentions.

La petite bouteille de jus de fruits s'envola à une vitesse folle et vint frapper le tueur au menton. Sous l'impact, le verre éclata, et l'homme recula légèrement.

Suffisamment toutefois pour gêner le tir de son comparse, qui venait de repérer le couple. Une première balle se ficha dans le mur, à une vingtaine de centimètres de la tête de Maria.

Galion la tira rapidement vers la sortie qu'avait empruntée la petite fille. À peine le seuil franchi, il entendit les impacts de projectiles sur le chambranle de la porte.

Il ne fallait pas traîner. Par chance, la partie non touristique d'Hurghada était composée de multiples ruelles, et, avant que les tueurs ne soient sortis à leur poursuite, les deux fuyards avaient déjà changé deux fois de direction.

Une seule option : faire le bon choix. Et vite. Ces hommes ne reculaient devant rien ! Continuer à pied par cette température et au milieu des autochtones était une pure folie. Ils étaient visibles comme le nez au milieu de la figure. Ils allaient devoir trouver rapidement un véhicule ! Une carriole passa devant le couple. Galion capta le regard de Maria, qui acquiesça.

C'était mieux que rien. Tendant cinquante livres au cocher, le policier lui demanda de filer le plus vite possible loin de cet endroit.

D'abord incrédule, le jeune Égyptien regarda les billets dans sa main, puis les empocha en cravachant vivement le pauvre cheval fatigué qui tirait la carriole.

Au bout de quelques centaines de mètres, le cheval ralentit et se mit à tousser de façon inquiétante. Il haletait, l'écume moussait autour de ses naseaux. Le cocher se retourna :

— Pardon, mais cheval très fatigué. Je dois arrêter. Vous prendre autre calèche, ou taxi. Moi appeler taxi pour vous...

— Non, merci, ça ira, répondit Galion en s'extirpant en souplesse de son siège.

Il avait une autre idée en tête. Un 4 X 4 rutilant était garé de l'autre côté de la rue, et son conducteur était sorti pour invectiver un pauvre vieillard qui

avait dû traverser au mauvais moment.

Galion sourit intérieurement. C'était peut-être leur chance. Il se tourna vers la jeune femme.

— Quitte à voler quelqu'un, autant que ce soit un riche désagréable.

— Je suis d'accord.

Ils coururent vers la voiture, et Galion poussa légèrement le conducteur, qui tomba sur les fesses, ébahi. Le couple sauta à bord, constatant que le moteur tournait. Dans un rugissement, le monstre noir démarra sur les chapeaux de roue.

— On va où maintenant ? demanda Maria.

— Aucune idée, mais on se tire d'ici au plus vite.

Après quelques kilomètres le long de la côte, ils prirent la direction du désert. Il fallait rejoindre une autre grande ville dans l'espoir de trouver un moyen plus discret de rallier Le Caire.

Le tout, bien sûr, sans se faire arrêter par la police. Galion ne savait pas ce que l'on réservait aux voleurs de voiture en Égypte, mais il pressentait que la justice ne devait pas être très clémente.

— Quelle merde ! jura-t-il, commençant à peine à se détendre.

— Ouais, c'est même un euphémisme. Je crois qu'ils nous en veulent vraiment.

— Ce doit être à cause de ton eau de toilette. Ils n'ont pas supporté cette désagréable odeur de vanille...

— Ce que tu peux être con parfois.

Il avait tout de même réussi à lui arracher un sourire.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Un véhicule au loin. Qui se rapprochait... Il consulta le compteur de vitesse de la voiture : cent quarante kilomètres-heure. Qui roulerait à une telle vitesse sur une route en si mauvais état ? Le doute n'était pas permis : les tueurs les avaient retrouvés.

— Nous avons de la compagnie. Accroche-toi, déclara-t-il en enfonçant le pied sur la pédale d'accélérateur.

— Thomas ?

— Oui ?

— Je sais que ce n'est pas le moment, mais je voulais juste que tu saches que... je t'aime.

— Moi aussi, murmura-t-il sans quitter la route des yeux. Moi aussi...

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

Mon burin ! Mon précieux burin. Lui qui m'avait tant rendu service ! Il s'était tout simplement brisé, cassé net en son milieu. Et, comme si cela ne suffisait pas, un éclat de métal m'avait profondément entaillé la paume. La douleur commença à poindre, d'abord lentement, puis de plus en plus vigoureusement. J'appliquai mon mouchoir sur la plaie.

Chaque pulsation de souffrance sonnait comme un châtiment, soulignant ma bêtise. Une sorte de pénitence à mon arrogance, en somme.

Utiliser la violence pour partir en quête d'un savoir nouveau : voilà qui ne me ressemblait pas. J'avais eu tort. J'avais été trop impatient. Et je le payais au prix fort. Avec le recul, je concède que la situation était plutôt comique, mais sur le moment, son ironie m'échappa totalement. Vous connaissez ma patience légendaire...

Je lançai violemment ce qui restait de mes outils dans un coin de l'atelier, puis j'accordai un nouveau regard à mon adversaire silencieux et victorieux. C'est alors qu'une chose étrange se produisit. Au cœur de l'ombre la plus noire, dans les tréfonds de l'obscurité, germa un filament de lumière. Très ténu. Presque imperceptible. La douleur me donnait-elle des hallucinations ? Je plissai les yeux pour mieux voir. Non. Je ne me trompais pas. Une infime lumière était née de l'ombre !

Mon cerveau se mit à tourner à plein régime. Se pouvait-il que mon dernier coup ait ébréché la sphère ? De ma main valide, je touchai la surface de la boule : rien. Pas la moindre égratignure.

La situation était déjà suffisamment incompréhensible ! Je suis un homme de logique, comme vous le savez, et je ne pouvais me résoudre à cette réaction hasardeuse de la sphère. Qu'avais-je donc fait pour provoquer un tel phénomène ?

Je tentai de reprendre exactement la position dans laquelle je me trouvais quelques instants auparavant.

— Réfléchis, vieil imbécile. Sois organisé. Reproduis exactement les mêmes gestes..., m'encourageai-je à haute voix. Un son, une parole auraient-ils provoqué cette réaction ? Réponds-moi, sphère mystérieuse ! Quel est ton secret ?

Une goutte de sang perla à travers mon mouchoir taché de rouge et se perdit dans l'ombre. Intrigué, je fis quelques pas en arrière. J'aurais juré que la lumière venait de gagner en vigueur...

Retirant le mouchoir, je plaçai ma main blessée au-dessus de la sphère. Je serrai le poing, grimaçant de douleur. Le liquide rouge gouttait doucement.

Et la sphère s'illumina ! Vous auriez dû voir cela ! C'était incroyable. Elle

ne s'était pas éclairée d'un coup, notez bien.

Non, c'était plus étrange : graduellement, le sang s'était introduit dans la fine rainure en spirale. Au fur et à mesure de sa lente progression, un sillon lumineux apparaissait au sein de l'obscurité.

Son intensité croissait chaque seconde, et je pus bientôt distinguer les contours de la sphère, que j'admirais pour la première fois. Elle était d'un noir profond, brillante comme du marbre, et d'une perfection presque chimérique. Je crois qu'à ce moment, j'étais le plus heureux des hommes...

Mais je ne savais pas encore ce qu'elle contenait.

17 août 2010 – désert égyptien

Le 4 X 4 filait à toute allure, secouant les deux Français en tous sens. Le compte-tours était dans le rouge depuis plusieurs minutes, mais la voiture tenait bon malgré le traitement qu'on lui infligeait. Pourtant, Galion était inquiet. Non seulement leurs poursuivants n'étaient pas distancés, mais ils grignotaient progressivement leur retard sur le couple. Seule une centaine de mètres séparaient maintenant les deux véhicules.

Maria se retourna. Son visage était rongé par l'inquiétude. On distinguait les muscles de ses mâchoires crispées, et ses yeux noirs reflétaient un mélange de consternation et de peur.

— Ils se rapprochent, dit-elle.

— Je sais. Ils vont plus vite que nous, et je suis à fond.

— On fait quoi ?

— Je crois que nos options ont changé. Autant je craignais que la police nous arrête il y a encore quelques minutes, autant j'espère maintenant tomber sur un barrage au plus vite. C'est notre seule chance.

— Mais nous sommes au beau milieu du désert ! cria-t-elle. Pourquoi voudrais-tu qu'il y ait un barrage ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Tu as mieux à proposer ? rétorqua-t-il sèchement.

Pendant quelques instants, la jeune femme resta muette.

— Non, ajouta-t-elle d'un ton résigné.

Un croisement se profila à l'horizon. Un coup d'œil derrière. Plus que cinquante mètres.

— Droite ou gauche ? demanda Galion.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? On n'a pas la moindre idée de l'endroit où on est !

— Alors, ce sera à gauche, trancha le policier en braquant vivement à l'approche du carrefour.

Au bout de quelques centaines de mètres, il regretta son choix. La route goudronnée avait cédé la place à une piste en piteux état, et il dut considérablement réduire sa vitesse.

La conduite se révélait particulièrement périlleuse, d'autant qu'il n'était pas habitué à ce type de chemin chaotique. Il sentit plus qu'il ne vit l'ombre de l'énorme véhicule emplir son rétroviseur.

Puis ce fut le choc. Violent. Leurs poursuivants les avaient percutés par l'arrière. Le 4 X 4 fit une embardée, mais Galion parvint à reprendre le contrôle, juste à temps pour encaisser un second assaut.

Les moteurs rugissaient. La tôle se froissait. On aurait dit deux énormes

prédateurs noirs s'affrontant dans un combat à mort. La poussière s'élevait sur le passage des monstres d'acier, soulevant un nuage dense.

— Fais-les sortir de la route, Thomas ! Sinon, nous allons y rester !
implora-t-elle alors que les tueurs se plaçaient à leur hauteur.

— J'essaie. Mais leur véhicule est plus lourd que le nôtre. Et plus puissant !

À la suite d'un autre coup de pare-chocs, ils firent à nouveau un écart.

— Merde. Et pourquoi ne nous tirent-ils pas dessus ? C'est insensé !

— Ouais, c'est...

Mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le coup de boutoir suivant fut le bon. La longue traînée de poussière qui s'élevait le long de la piste comme le sillage d'un avion dans le ciel avait pris fin. Dans un fracas de métal et de sang.

Dans le 4 X 4, tout se passa au ralenti. Galion sentit qu'il perdait le contrôle. La roue avant gauche quitta le sol, alors que celle de droite s'enfonçait dans le sable. La voiture partit en vrille.

À ce moment, il croisa le regard terrifié et incrédule de Maria, qui semblait lui dire : « Ce n'est pas grave, tu as fait ce que tu pouvais. »

Puis ils se retournèrent. Une fois. Deux fois. Galion sentit sa tête cogner violemment contre le toit du véhicule. Était-ce normal qu'il soit à cette hauteur ? se demanda-t-il. Le 4 X 4 entama son troisième tonneau...

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

Le sang atteignit finalement la base de la sphère, qui brillait maintenant comme un astre. La lumière était telle que j'avais du mal à garder les yeux ouverts. Tout à coup, je fus pris d'une grande frayeur... Et si j'avais libéré une force que je sois incapable de maîtriser ? Dans mon optimisme aveugle, je m'étais persuadé que la sphère renfermait un grand secret... Mais j'avais oublié de prendre en compte un second paramètre : quand on scellait un objet avec tant de précautions, cela ne pouvait signifier que deux choses : soit que l'on voulait mettre en lieu sûr un bien précieux, soit que l'on voulait protéger des ignorants d'un grand danger. Les hommes ne rangeaient-ils pas leurs épées hors de portée des enfants ? J'avais suffisamment étudié les armes de guerre pour savoir que certaines recelaient d'immenses périls...

Je reculai de deux pas. Une forte chaleur se dégageait maintenant de la sphère. Un peu plus et je me serais presque mis à prier. Puis, brusquement, la lumière s'éteignit. Je clignai des yeux, essayant de m'habituer à nouveau à la pénombre relative de mon atelier. Quand je réussis enfin à distinguer quelque chose, je compris avec une grande joie que l'ombre avait disparu.

Je m'approchai avant de faire un nouveau pas en arrière : un cliquetis venait de résonner au cœur de la boule d'ébène.

Elle se mit à rouler sur quelques pouces, puis s'immobilisa. Trois minuscules pieds métalliques s'étaient fichés dans le bois de la table. De fines lignes apparurent perpendiculairement au sommet de la sphère, représentant six quartiers parfaits. Puis la boule de métal sombre s'ouvrit, libérant une bouffée d'air vicié.

J'étais pétrifié. La peur se mêlait à l'excitation, me privant de toute faculté de réflexion. Je ne pouvais plus bouger. Évanoui, le savant !

Je n'étais plus qu'un simple témoin devant un spectacle qui le dépasse et l'émerveille.

Dans un concert de bruissements mécaniques, les six quartiers commencèrent à descendre. Le métal parut s'animer, et chaque pétale de cette fleur improbable perdit sa concavité pour venir former une corolle parfaitement plate !

Comment un métal si dur, qui quelques instants auparavant épousait parfaitement les contours d'une sphère, avait-il pu s'aplatir de la sorte ? Je n'en savais rien. J'essayai bien sûr de découvrir les mécanismes permettant un tel prodige, mais je n'en distinguai aucun.

Toujours abasourdi par le phénomène inexplicable qui venait de se produire, je mis quelques instants à recouvrer mes esprits et repris mes observations. Au centre des pétales qui s'épalaient à l'horizontale, en une

farandole d'ailes de libellules fraîchement libérées de leur cocon, trônait un cylindre métallique.

Je me permets de suspendre un instant mon récit, car je me mets à votre place. Vous devez éprouver quelques doutes... C'est bien votre ami qui vous écrit, Érasme ! Il ne s'agit pas d'une fable. Et je ne suis pas subitement gagné par la folie ! Je le jure sur ce que j'ai de plus cher : cela peut vous sembler incroyable, mais c'est la vérité.

Ainsi, je venais ni plus ni moins d'assister à la naissance d'une fleur métallique, dont seule la rigidité égalait la finesse. Chaque pétale faisait environ treize pouces de long sur six de large. Je décidai alors d'effleurer le cylindre qui s'élevait au centre de la corolle comme un pistil sombre. À ma grande surprise, il se rétracta, laissant progressivement apparaître une petite fiole remplie d'un liquide doré.

Je mis à nouveau quelques instants à réaliser ce dont je venais d'être le témoin. Sans me vanter, je suis le concepteur de machineries d'une complexité extrême, et peu d'inventions humaines rivalisent avec mes créations. Mais j'étais devant un objet dont je ne comprenais rien. Je n'avais pas l'ombre du début d'une infime explication ! Tout était extraordinaire : l'obscurité inexplicable, puis la lumière, et maintenant ces mécanismes incroyables ! Comment le cylindre avait-il pu se rétracter sans laisser de traces ? Où étaient les engrenages, les roues, les poulies qui donnaient vie au métal ? Et que contenait cette fiole ? J'aurais alors donné tout mon or pour savoir quel était le génial inventeur de cette étrange machine, et à quoi elle servait...

Je vous imagine lisant ces lignes, un petit sourire au coin de l'œil... Je suis sûr que vous pensez à Dieu, n'est-ce pas ? Eh bien, détrompez-vous, il n'en est rien... Mais je vais continuer mon récit, car des révélations trop précoces ne vous permettraient pas de comprendre pleinement ce à quoi nous sommes confrontés... Car nous sommes maintenant unis face au même tourment, mon ami... En dévorant ces mots, vos yeux vous conduisent inexorablement vers le partage de la responsabilité qui pèse sur mes épaules...

Au nom de notre amitié, je vous supplie de ne pas poursuivre si vous ne désirez pas vous charger du fardeau que je m'appête à vous confier.

Mais si vous choisissez de tourner cette page et de continuer à me lire, alors, je vous en prie, aidez-moi à prendre la bonne décision...

17 août 2010 – désert égyptien

Galion ouvrit les yeux. Ou plutôt un œil. Il ne parvenait pas à faire fonctionner sa seconde paupière. Pendant quelques instants, il fut désorienté.

Puis il se rappela. La poursuite. L'accident.

Maria ?

Il la chercha du regard.

— Elle va bien. Ne vous inquiétez pas.

La voix était celle de l'homme balafré, le plongeur que Galion avait fait fuir le matin même. Le policier tourna la tête vers la jeune femme. Elle était inanimée, adossée à l'épave du 4 X 4, les bras attachés à un vestige de portière par une paire de menottes.

Elle n'avait pas l'air d'aller si bien. Galion remua légèrement. À part une vive douleur à la jambe et sa blessure à la tête, il ne s'en tirait pas trop mal.

Son regard se faisant plus perçant, bien que toujours diminué de moitié par le sang coagulé, il fixa son agresseur avec colère.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi sommes-nous attachés ? aboya-t-il.

— Non, monsieur Galion. Monsieur Thomas Galion, chef de la police rurale dans les Pyrénées. Ce n'est pas à vous de poser les questions. De plus, votre requête est mal formulée. Vous devriez plutôt demander pourquoi vous êtes toujours en vie...

Cet homme n'était manifestement pas français, mais il le parlait tout à fait convenablement. Avec un accent à peine perceptible. Galion enchaîna :

— Alors, pourquoi ?...

Un violent coup de pied dans le ventre l'arrêta.

— Vous n'avez pas compris. J'ai dit : c'est moi qui pose les questions. Mais comme je suis d'un naturel plutôt arrangeant, je vais vous éclairer. Vous auriez dû avoir un malencontreux accident de plongée, et l'affaire était close. Nette. Sans bavure... Mais voilà. Il a fallu que vous jouiez au superflic. Le héros qui sauve la jolie fille. Comme dans les films américains.

Il ponctua cette phrase d'un crachat répugnant, puis reprit :

— Alors, vous comprenez que, pour l'accident, avec tout le raffut que vous avez fait sur le port, c'était un peu compromis. Seulement, il y a un problème. Nos employeurs ne sont pas des gens – comment dites-vous déjà ? – « compréhensifs » ? Oui, c'est le terme que je cherchais. À dire vrai, je crains qu'ils ne manquent cruellement de sens de l'humour. Donc, si nous ne voulons pas de gros ennuis, le job doit être exécuté rapidement... ça, c'est plutôt comique d'ailleurs... Vous ne trouvez pas ? Exécuté... Non, ça ne vous amuse pas. Tant pis. Toujours est-il que l'accident n'étant plus d'actualité,

autant en profiter pour vous faire parler. C'est logique, non ? Qu'en pensez-vous ?

— Votre joue ne vous fait pas trop mal ?

— Vous feriez mieux de coopérer, monsieur Galion, je n'aime pas faire souffrir les gens inutilement...

— Vous m'excuserez, je ne l'ai pas fait exprès. Avec l'eau, les remous, j'ai trouvé que vous ressembliez un peu à un mérou, alors, j'ai dû trancher un peu... Vous ne m'en voulez pas ?

Le deuxième tueur, qui se tenait jusqu'alors en retrait, sortit un long poignard qu'il vint appliquer sur la gorge de Galion.

— Doucement, Saïd, intervint le balafré. Je suis sûr que monsieur Galion ne voulait pas me manquer de respect. De toute façon, il va nous parler. Je n'ai aucun doute là-dessus. Oh ! Mais regardez-moi ça ! La Belle au bois dormant s'éveille ! Bonjour, mademoiselle Fernandez. Comment allez-vous ?

— Un peu mal au crâne. Encore plus depuis que j'ai votre visage immonde aussi près du mien. Je crois que je vais vomir, répondit Maria.

— De l'esprit. J'aime ça. Quoique, chez une femme... Mais puisque vous êtes maintenant bien éveillés, venons-en au fait. Mes employeurs aimeraient savoir, monsieur Galion, ce que le vieux Hans Miller vous a dit avant de mourir... Il semblerait que vous ayez omis de mentionner ce détail dans votre rapport.

— Alors... Attendez que je me rappelle. C'est que ça remonte à loin maintenant... Ah oui ! Ça y est. Je me souviens. Il m'a dit qu'il y avait en Égypte un enfoiré, avec le visage balafré, dont la mère se faisait sauter par tout Le Caire. Enfin, ce n'était pas au mot près, mais vous saisissez le sens...

— Vous avez tort de le prendre comme ça... D'autant que je me lasse de votre humour. Saïd !

— Ah ! voilà. Dès que l'on veut rigoler un peu, il n'y a plus personne..., poursuivit Galion.

Le dénommé Saïd sortit une arme de sa poche et fit feu, sans aucune fioriture. Galion cria. La balle lui avait déchiré les muscles de la cuisse. Il contempla avec horreur la tache de sang s'élargir sur son bermuda.

Le balafré reprit la parole.

— Je crois que ce regrettable intermède est suffisant pour vous démontrer que nous ne sommes pas là pour plaisanter... N'espérez pas mourir rapidement, ou vous évanouir. Saïd est un pro, il n'a touché aucune artère... J'attends votre réponse, monsieur Galion.

L'adrénaline avait envahi tout le corps de Galion. La douleur viendrait bientôt, mais pour le moment, il était sous le choc. Son esprit tournait à cent à l'heure. Que faire ? Il se résigna à dire la vérité.

Leur seule chance de survie résidait dans la possibilité improbable d'un sursaut de clémence de ces tueurs. De toute façon, il n'avait pas grand-chose à révéler... Alors, pourquoi souffrir inutilement ?

— En mourant, le vieux n'a pas été très loquace..., grogna-t-il. Il m'a

simplement dit de me méfier, que certaines personnes étaient dangereuses, et qu'il ne voulait pas être pris vivant...

— Et ?

— Et c'est tout !

— Saïd !

Le tueur se tourna vers Maria.

— Non ! Ne faites pas ça ! hurla Galion. Attendez ! Il m'a dit aussi que le mort calciné de la cellule numéro un n'était pas un homme normal, ou pas ce que l'on pouvait croire... ça n'avait pas de sens...

— En effet, ça n'a pas de sens. Saïd.

Le coup de feu résonna dans le désert, immédiatement suivi d'un cri strident. Galion se tourna vers Maria. Sous la violence de l'impact, elle s'était évanouie. Elle avait subi le même sort que lui.

La rage se mêla à la douleur, et des larmes coulèrent sur les joues du policier.

— Salauds ! Je vous ai dit la vérité ! Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Saïd, monsieur est têtue, il ne veut toujours pas parler. Tire encore sur la fille !

— Noooooon !

Le hurlement de Galion se perdit dans l'immensité brûlante sans rencontrer le moindre obstacle. Il ferma les yeux. Il ne voulait pas voir ça. Mais le coup ne partit pas. Relevant la tête, il comprit que le balafré avait arrêté son complice d'un geste.

— Merci, monsieur Galion. Je sais ce que je voulais savoir. Je pense que vous n'avez pas menti. Désolé pour votre amie, mais c'est un moyen efficace pour mesurer la sincérité des gens. Adieu, conclut-il en s'éloignant.

Saïd posa le canon de son automatique sur la tempe de Galion, qui serra les dents. Mais la voix du balafré claqua avant l'arme à feu :

— Attends, Saïd. Je crois que j'ai une meilleure idée.

— Mais on doit les tuer rapidement, c'est le contrat..., répondit le bourreau.

— Je sais. Mais ce policier de campagne ne mérite pas une si belle mort, déclara son chef en passant une main sur sa joue. Ne m'a-t-il pas défiguré ? À combien sommes-nous du premier village ?

Saïd réfléchit quelques secondes avant d'annoncer qu'il n'y avait aucun lieu habité à près de quarante kilomètres à la ronde.

Le balafré se tourna alors vers Galion :

— Voyez, cher ami, je vais moi aussi faire preuve de fantaisie. Je n'ai pas votre sens de l'humour, mais je suis un peu vexé de notre rencontre sous-marine, et je pense que je vais laisser Allah et le désert se charger de vous. C'est moins rapide, et certainement beaucoup plus douloureux qu'une balle dans la tête, mais nettement plus poétique. Vous ne trouvez pas ? Deux Français s'égarèrent dans le désert, et le monstre de sable les avale ! Quelle tragédie !

Alors que le véhicule s'éloignait, Galion entendait encore le rire cruel des tueurs résonner dans ses oreilles. Comment allaient-ils se sortir d'une telle situation ? Il n'eut pas le loisir d'y réfléchir plus longtemps, car il sombra dans l'inconscience.

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

Vous êtes toujours là. Vous avez donc décidé de me soutenir. Merci de tout cœur.

Dans mon excitation, je n'avais tout d'abord pas remarqué que la fleur métallique me lançait un nouveau défi : ses pétales étaient constellés d'écriture. Elle était fine, régulière. Aussi parfaite qu'incompréhensible. Certains symboles me rappelaient vaguement quelque chose... Les avais-je déjà croisés au cours de l'un de mes voyages ? Possible.

L'enthousiasme qui m'avait gagné lorsque la sphère s'était ouverte s'effrita lentement. Je m'attendais à découvrir un objet, une chose exceptionnelle à l'intérieur de la boule. Le mécanisme d'ouverture était si complexe que son contenu se devait d'être à la hauteur ! Certes, il y avait la fiole. Mais je ne savais pas quoi en faire, et, face à cette écriture inconnue, je me trouvais fort démuni. À première vue, elle ne correspondait à aucune calligraphie répertoriée. Ce n'était ni du grec, ni du latin, ni aucun de leurs dérivés actuels. J'en aurais mis ma main à couper. J'avais également eu l'occasion d'étudier des textes anciens provenant d'Égypte et des pays d'Orient, mais les symboles qui s'étaient devant moi étaient différents.

Quoique...

Je scrutai les détails avec plus d'attention. Quelques signes rappelaient peut-être certains écrits égyptiens. Ces symboles étaient plus structurés, plus géométriques que l'écriture des pharaons, mais il y avait sans nul doute des convergences. J'eus à nouveau l'impression de connaître cet assemblage de courbes et de barres. Je tentai de fouiller dans ma mémoire. Où et quand avais-je pu voir quelque chose d'approchant ?

À un moment ou un autre, cela me reviendrait. Mais à quoi cela m'avancerait-il ? L'égyptien était incompréhensible. Bien des hommes avaient essayé d'en percer les secrets, en vain. Alors, que dire d'un dialecte ressemblant, qui devait être encore moins répandu ?

C'eût été orgueil démesuré de prétendre réussir là où tant d'esprits brillants avaient échoué. Que d'illusions, que d'excitation pour en arriver là, confronté à ces signes abscons. Traduire une langue perdue était impossible. Combien de fois avais-je débattu ce point avec les linguistes ? Je m'y suis employé suffisamment longuement aux côtés de mon mentor pour le comprendre !

Je ne sais si vous êtes versé dans ce genre de recherches, mais je vais tenter de vous expliquer pourquoi. Après des réflexions interminables, je suis arrivé à une conclusion plus qu'évidente : aucun lien logique ne lie les mots à leur signification. Le choix des mots est totalement arbitraire ! L'adjectif

qualifiant un homme de haute taille de « grand » pourrait très bien être remplacé par l'adjectif « petit ». Il suffirait pour cela que tous les gens pratiquant la langue soient avertis...

Un autre exemple : prenons un jeu de cartes, où l'on doit faire correspondre un mot à un dessin. Vous tirez une carte sur laquelle est représenté un cheval. Dans votre langue, vous trouverez facilement le mot correspondant. En grec, si vous ne le parlez pas, vous pouvez toujours consulter un homme qui le parle, mais dans une langue morte ? Plus aucun homme ne connaît l'égyptien ou le perse ! Autrement dit, si les mots et les lettres ont été inventés par le créateur du jeu, comment reconnaître la carte du mot « cheval » ? Ça peut être absolument n'importe laquelle.

Un millier de savants n'y changeront rien. Sans indices, il est impossible de percer le voile de l'arbitraire, car les inventeurs de l'écriture ont pu décider n'importe quoi...

Je devais cependant essayer de rechercher une logique à ces inscriptions. Le défaitisme ne me serait d'aucun secours et risquait même de me faire rater la possibilité d'un déchiffrement simple. Je retournai donc les symboles dans tous les sens.

Mais ma bonne volonté ne fut pas suffisante : aucun point commun ne permettait la moindre interprétation. Je ne sais combien de temps s'écoula ainsi. Mon courage s'étiolait au fil des heures.

Une série de sons secs me tira de mes conjectures. J'avais pourtant ordonné que l'on ne me dérange pas ! Mes serviteurs étaient prévenus.

Mais Alessandro Di Pietri montra moins de courtoisie qu'eux. Je l'entendis frapper à nouveau à la porte, puis il s'annonça.

Je fus un instant gagné par la panique. Je ne pouvais pas le laisser voir... Il était trop tôt. D'un autre côté, c'était lui qui m'avait apporté la sphère : sa curiosité était donc compréhensible.

Je décidai de le recevoir dans le salon du château. Je sortis de mon atelier, refermant soigneusement derrière moi avec la lourde clé que je porte à la ceinture, puis précédai Di Pietri dans l'escalier en spirale.

— Alors, maître, dites-moi tout... Qu'avez-vous découvert ? Je suis impatient de travailler avec vous sur cet objet.

— Mon cher Alessandro, je suis au regret de vous annoncer que mes recherches ne progressent pas aussi vite que je l'aurais souhaité... Je ne parviens pas à ouvrir votre sphère. Je suis confronté à une grande énigme..., mentis-je.

— Soit. J'en suis à la fois déçu et soulagé. En trois jours, même vous n'avez pas réussi. Mon échec s'en trouve fortement amenuisé. D'autant qu'à voir votre visage marqué par la fatigue, j'ai l'impression que vous avez travaillé sans relâche.

— En effet, jeune homme. En effet. Mais je ne désespère pas de trouver une solution.

— Qu'il en soit ainsi. Nous travaillerons donc de concert pour percer le

secret de la sphère. Par quoi commençons-nous ?

— Pardon ?

— Dites-moi ce que je dois faire, et je le ferai. Ne suis-je pas votre nouvel élève ?

— Eh bien, c'est-à-dire que...

— Vous me l'aviez bien promis, non ? Après les trois jours que vous aviez exigés, je devenais votre élève à part entière, c'est bien cela ?

— Oui. Enfin, ce n'est pas aussi simple. Je dois commencer par vous apprendre les rudiments de l'art, de la mécanique, et le problème de la sphère est bien trop épineux pour vous... Vous comprenez ?

— Je comprends surtout que vous n'avez aucune parole !

— Ne prenez pas ce ton avec moi ! explosai-je. Surtout si vous tenez à suivre mon enseignement !

Di Pietri garda le silence pendant un moment, puis déclara :

— Pardon, maître. Je me suis égaré. Je me soumetts à vos décisions clairvoyantes et j'attendrai que vous me fassiez appeler auprès de vous pour devenir votre élève. Je réside à l'auberge située à deux lieues au nord. Envoyez un serviteur, et je serai là dans l'heure qui suit. Au revoir et bonne journée.

— Oui. C'est cela. Bonne journée à vous aussi.

Di Pietri se leva et se dirigea vers la porte. J'aurais dû me méfier de ce soudain changement d'humeur.

Il s'était montré si virulent, puis, la seconde suivante, si obséquieux. Cette attitude mielleuse ne présageait rien de bon, mais j'avais du mal à cerner cette jeune personnalité transalpine.

Impétuosité mal contrôlée ou ambition démesurée masquée par la fourberie ? Je me posais encore la question lorsqu'un homme en armes fit irruption dans mon salon. Rien de tel que l'arrivée d'un rustre bruyant et malodorant pour interrompre une réflexion, si importante soit-elle.

— Par ordre du roi de France, vous êtes prié de me recevoir séant !

— Je vous reçois, monsieur. Bien que je n'aie guère le choix... Mais ne jouons pas sur les mots. Que puis-je pour satisfaire Sa Majesté ?

— Sa Majesté désire contempler au plus vite le tableau qu'elle vous a commandé. Votre retard atteint presque deux semaines, et on ne fait pas attendre le roi !

— Capitaine... Vous êtes bien capitaine, n'est-ce pas ?

L'homme acquiesça d'une manière rigide.

— Vous êtes donc fort instruit en choses de guerre ?

— Oui, maître.

— Pourrait-on dire que vous êtes également connaisseur d'arts et, en particulier, de peinture ?

— Je ne crois pas, maître. Cela ne m'est guère utile pour rosser l'ennemi.

— Alors, je vais vous confier un secret. La peinture demande du temps et de la patience. Souhaitez-vous que je bâcle mon travail et que je rende au roi

un tableau d'une piètre qualité ?

Le soldat hésita. Il semblait un peu dépassé par les événements. Sous son regard interdit, je saisis un pinceau qui traînait et me dirigeai vers mon atelier. Je poursuivis :

— Votre silence m'oblige à m'exécuter immédiatement, capitaine. Vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je dise au roi que le tableau est médiocre parce que vous m'avez obligé à le terminer en toute hâte ?

— Euh... C'est-à-dire que..., peut-être pas, maître. Il y a certainement une autre solution...

— Oui. Laissez-moi travailler et dites au roi que je consacre mes jours et mes nuits à le contenter...

— Bien, maître. Ce sera fait prestement.

Le capitaine quitta la pièce avec un claquement de talons.

Dès qu'il eut franchi le seuil de la porte, je me mordis la lèvre. En m'envoyant ce soldat, le roi me signifiait qu'il était mécontent que nous ayons raté notre rendez-vous hebdomadaire... J'étais tellement préoccupé par mes recherches sur la sphère, que j'avais complètement oublié de le rejoindre dans les catacombes de son château, rituel auquel nous n'avions jamais dérogé depuis mon arrivée ici.

Je vais vous confier un secret que peu d'hommes connaissent... Un souterrain relie le château du Clos-Lucé au château d'Amboise. Le roi est un homme ouvert qui aime s'instruire et discuter de nombreux sujets d'égal à égal, mais il ne souhaite pas que cela se sache.

Il craint en effet que cela ne lui nuise : quel roi digne de ce nom accepterait les conseils d'un vieux fou comme moi ? Nous nous voyons donc régulièrement grâce à ce passage secret... J'avoue prendre plaisir à nos conversations, mais l'énigme à laquelle j'étais confronté m'aurait fait oublier le plus beau des jeunes hommes. Mais je m'égare...

Cette anecdote peut vous sembler hors de propos, cher Érasme, mais je vous assure qu'en détournant mes pensées du jeune Alessandro Di Pietri, ce brave capitaine contribua bien involontairement à faire naître la situation périlleuse que vous allez découvrir.

17 août 2010 – désert égyptien

— Thomas. Thomas ! Réveille-toi !

Le policier émergea lentement. Ça faisait quoi ? Une heure, peut-être deux qu'il avait perdu connaissance ? Il fronça les sourcils, puis remua la jambe.

— Aïe ! cria-t-il en se tournant vers Maria.

Quoi de plus efficace qu'une balle dans la jambe pour se réveiller rapidement ?

— Ça va, pour toi ?

— Pas vraiment. Je me sens mal. Ma blessure continue de saigner, et je n'ai aucun moyen de compresser la plaie, lâcha-t-elle dans un sanglot.

Galion examina la jambe de sa compagne. Ce n'était pas beau à voir. *Professionnel, mon cul*, pensa-t-il en se remémorant les mots du balafré. *Il ne touche jamais une artère...* Maria, attachée à un 4 X 4 retourné dans un putain de désert, se vidait lentement de son sang ! Il tira de toutes ses forces sur les menottes qui l'empêchaient de bouger. C'était stupide. Il était bien placé pour savoir qu'elles ne céderaient pas. Mais il fallait bien essayer. La jeune femme avait baissé la tête. Elle pleurait maintenant à chaudes larmes. Ces épreuves successives avaient épuisé ses réserves de courage.

— Ne pleure pas, Maria. On va s'en tirer. Je ne sais pas encore comment, mais je te promets qu'on va trouver une solution.

Il aurait donné cher pour pouvoir la prendre dans ses bras. Mais peut-être n'aurait-il plus jamais l'occasion de le faire. Non, il ne fallait pas se laisser aller. Maria ajouta d'un ton désespéré :

— Mais comment va-t-on s'en sortir ? On est paumés au beau milieu de nulle part, attachés comme des cons à une stupide voiture ! La température va tellement baisser qu'on va se geler toute la nuit pour mieux cuire au lever du soleil... Sans compter que nous savons tous les deux que ma blessure est grave.

Galion ne sut que répondre. Après tout, elle avait assez bien résumé la situation.

Mais il ne pouvait se résigner. Ils n'allaient quand même pas crever dans ce désert à cause des pseudo-révélation de ce fumier de Hans Miller ! Ou plutôt à cause de ce qu'il avait omis de lui confier... On cherchait à les tuer pour une raison obscure, mais laquelle ? ça devait être bougrement important pour amener des hommes à de telles extrémités.

Il secoua la tête, vidant son esprit de ces réflexions stériles. Il aurait bien le temps d'y repenser quand ils seraient tirés d'affaire. Il scruta le paysage à la recherche d'une once de vie. Mais l'horizon était vide. Désespérément vide.

À perte de vue, de grandes dunes dorées parsemées de cailloux succédaient

à d'autres grandes dunes, donnant l'impression qu'un océan de sable s'était figé au beau milieu d'une tempête. Dans leur position délicate, le désert n'avait rien d'attrayant, et sa beauté légendaire ne sautait pas aux yeux de Galion. Il se sentait gagné par une oppression qu'il n'avait pas ressentie depuis bien longtemps. Il était piégé.

Quel paradoxe ! Voilà qu'il se sentait à l'étroit dans cette immensité desséchée. Le désert était sournois. Il offrait une telle impression de liberté ! Mais quand on perdait le pouvoir de se soustraire à sa férocité, ce monstre brûlant se refermait sur vous sans aucune pitié, faisant valoir son droit à l'inhumanité. Dans le désert, l'homme n'était qu'un mort en sursis, entouré d'un silence si pesant qu'il en devenait bruyant.

Maria sanglotait. Galion réfléchissait.

Quelle drôle de chose que l'espoir !... Même dans des situations désespérées, il restait là, tapi dans un coin de l'esprit, insufflant à l'homme la force nécessaire pour supporter l'insupportable.

Rationnellement parlant, il ne voyait aucune solution. Ils allaient forcément y rester. Et pourtant..., l'espoir était en lui, bien présent, presque palpable.

Subitement, il fut gagné par une autre émotion. Moins profonde. Plus explosive : la peur. D'où provenait cette série de hurlements ? Galion plissa les yeux, tentant de percer le voile de chaleur. La nuit tombait sur le désert, offrant un spectacle saisissant. Un subtil dégradé d'orange s'étirait à l'infini. Il ne discerna rien d'autre. Mais il n'avait pas besoin de voir. Au fond de lui, il savait : c'était l'heure des chacals.

Maria se redressa.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle.

— J'en sais rien. On aurait dit un cri d'animal. Un chacal peut-être.

— Il y a des chacals, ici ? Mais il n'y a rien à bouffer ! Comment font-ils pour survivre ? Tu crois que...

— Non. Il ne s'agit pas de lions, bordel. Il suffira de les effrayer un peu, et ils ficheront le camp, affirma Galion. Ce ne sont que des charognards.

S'il avait eu un peu plus de connaissances sur les animaux égyptiens, il aurait pu savoir que le chacal doré était un redoutable prédateur, se nourrissant à quatre-vingt-cinq pour cent de proies qu'il tuait lui-même et chassant en meute d'une bonne dizaine d'individus.

Mais il n'en savait rien, et la jeune femme parut soulagée. Lui l'était beaucoup moins. Et s'il se trompait ? Que pourraient-ils faire, les mains attachées au-dessus de la tête, face à ces saletés ?

Un nouveau hurlement lugubre se propagea de dune en dune. Deux autres lui répondirent. Ils approchaient...

Après plusieurs heures d'une attente crispante, les deux Français commençaient à se dire que la chance était avec eux. Les chacals semblaient avoir pris une autre direction.

La nuit était maintenant bien installée, et le froid devenait mordant. Ils

dormirent peu, d'un sommeil agité. Les cauchemars se succédaient, mêlant les souvenirs du balafré aux cris terrifiants du début de la nuit.

Galion grimâça et tenta de trouver une position plus confortable, quand son rêve angoissant se matérialisa. Il cligna des yeux, plusieurs fois.

Mais sa vue ne lui jouait pas de mauvais tour : au sommet d'une butte, à moins de trente mètres du 4 X 4 retourné, deux petites taches lumineuses avaient fait leur apparition. Des yeux. Dans lesquels les pâles reflets lunaires venaient se refléter. Galion sentit les poils de tout son corps se hérissier.

— Merde. Putain de merde. Maria..., chuchota-t-il.

— Je sais. Je le vois aussi.

— J'espère qu'il n'a pas trop faim...

Le chacal se dressa, jaugeant ses deux proies du regard. Il n'était pas très grand. De la taille d'un chien, ou d'un gros renard. L'animal fit quelques foulées en direction du couple. Puis les autres surgirent dans son sillage. Galion déglutit péniblement.

Son pouls s'accéléra. Il tenta de crier pour les effrayer. Des grognements lui répondirent. Les canidés se positionnaient. Il y en avait bien dix, peut-être douze.

Galion lança un regard vers Maria. Elle était méconnaissable. Ses yeux noirs n'étaient plus que deux puits sans fond, aux pupilles dilatées par une terreur sans nom.

— Nom de Dieu ! Ils vont nous bouffer ! Au secours ! AU SECOURS ! hurla-t-elle.

Effrayés par le cri, les chacals reculèrent, mais le répit ne dura que quelques secondes. La progression collective de la meute reprit. Méthodiquement, prudemment, les chacals resserraient l'étau autour du festin qui s'annonçait.

L'odeur du sang semblait les exciter au plus haut point. Les mâchoires découvraient des dents acérées, libérant des gouttes de bave qui s'écrasaient silencieusement sur le sable.

Puis l'attaque commença. Le premier chacal s'élança. Ce devait être le mâle dominant. Il se jeta sur Galion, qui le cueillit au niveau de la gueule par un violent coup de pied de sa jambe valide.

L'animal couina, puis recula vivement. Un second chacal tenta sa chance, sans plus de succès.

— Bats-toi, Maria ! Ne les laisse pas approcher !

Les dents claquaient, les coups pleuvaient. Galion pleurait de frayeur, sentant les loups du désert lui lacérer les jambes. Mais il n'abandonna pas. Il frappa, encore et encore, luttant pour sauver sa vie.

Combien de temps passa ainsi ? Il n'aurait su le dire. Il s'était réfugié dans un monde où la douleur ne comptait pas plus que le temps, où une seule chose importait : faire reculer ces saletés.

Puis, à la surface, dans le monde réel, il perçut un son étonnant. Un son qu'il connaissait. Le claquement d'une arme à feu ? Oui, cela y ressemblait.

Mais c'était impossible. Ils étaient seuls, n'est-ce pas ? Il entendit un autre bruit. Un chacal qui couinait. Peut-être avait-il frappé assez fort, finalement...

La meute détala. Galion ouvrit les yeux. Deux cadavres de chacals gisaient à ses pieds. Il lança un coup d'œil vers Maria.

— NOOOOOONNNNNN !

Son hurlement se prolongea longuement, jusqu'à ce que le souffle lui manque et qu'il s'évanouisse à nouveau.

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

Deux nouvelles journées passèrent sans que je ne puisse rien tirer des mystérieuses inscriptions. Régulièrement, je jetais un œil sur chaque symbole, espérant réveiller des souvenirs enfouis.

Car j'étais maintenant persuadé d'avoir déjà aperçu cette écriture. J'avais cette sensation diffuse, que nous avons tous connue, d'avoir la réponse sur le bout de la langue, prête à franchir le seuil de ma bouche à chaque instant. Mais elle restait là, bloquée, insensible à mes efforts. L'énervement ne me serait d'aucun secours.

Il fallait que je me change les idées. Je me tournai vers ma bibliothèque, en quête d'un livre pour m'aérer l'esprit. Je parcourus les nombreuses étagères, mais aucun ouvrage ne me tentait.

Tout à coup, mon regard s'arrêta sur une vieille reliure de cuir rongée par les ans. Je fus alors projeté près de quarante ans en arrière, alors que je n'étais qu'un jeune élève avide de connaissances. La voix de mon vieux maître résonna en moi :

— Lis, mon petit, et n'oublie jamais de garder un esprit critique face à un texte. Le nom de son auteur et ce que tu penses de lui ne doivent jamais te priver de ton sens de l'analyse...

Comment avais-je pu oublier un tel moment ? Les souvenirs affluaient, me noyant sous un flot d'images et d'émotions. Ce fut la seule et unique fois que mon mentor me fit un cadeau. Il m'avait offert un récit signé d'Hérodote, qui ressemblait fort à un original, pour me donner une leçon. Et c'était dans ce manuscrit ancien, je m'en souvenais enfin, que j'avais observé le même type d'inscriptions que celles de la sphère !

Je connaissais bien l'œuvre d'Hérodote : mon maître m'avait déjà lu de nombreux passages, en particulier ceux relatant la vie en Égypte, du temps des pharaons. Combien de fois avais-je rêvé me trouver au milieu de ces hommes étranges, aux coutumes si différentes des nôtres...

En ouvrant le livre, je m'attendais à parfaire la connaissance que j'avais de ce peuple... Mais il s'agissait d'un mythe étrange.

Hérodote affirmait qu'il lui avait été conté par des prêtres portant une tenue différente des autres. Ils étaient vêtus de noir des pieds à la tête et vivaient reclus dans un temple, loin de la civilisation. Les Égyptiens les craignaient et leur apportaient des offrandes. Hérodote ajoutait que, curieusement, ils ne semblaient pas vénérer les mêmes dieux que leurs compatriotes.

L'ouvrage parlait également d'énormes couvercles pyramidaux d'or massif, qui trônaient autrefois au sommet des grandes pyramides. Ils avaient

disparu, volés par des barbares venus du Sud. La légende racontait que sur ces pyramidions d'or était gravé un texte dans un dialecte plus ancien que la plus ancienne des langues. Les prêtres avaient affirmé à Hérodote qu'ils protégeaient le secret de cette langue depuis tant de générations qu'ils en avaient eux-mêmes oublié le sens.

Pour se faire pardonner leur échec, ils se prosternaient devant d'impressionnantes tablettes de pierre ornées d'une étrange écriture.

À tour de rôle, ils psalmodiaient une longue prière, inlassablement. Jour et nuit, quelle que soit l'heure, un prêtre récitait son oraison sans faire varier les mots d'un iota. Ce devait être d'un ennui assez affligeant.

La suite de l'ouvrage ne m'avait pas marqué. L'historien grec y avait transcrit la fameuse écriture, qui était censée avoir été recopiée au sommet des pyramides, puis il avait ajouté la traduction en grec de la prière des prêtres noirs. Elle n'avait pas le moindre sens.

Je me souviens d'avoir fini la lecture du livre très tard dans la nuit, fort désappointé. Au petit matin, mon maître m'avait posé la main sur l'épaule, arborant l'expression énigmatique qu'il aimait tant : celle de l'homme qui sait.

— Déçu ? me demanda-t-il.

— Oui, maître. Je m'attendais à lire une description détaillée et argumentée de l'un des voyages d'Hérodote, mais il ne s'agissait en fait que d'une sorte de mythe, suivi d'une transcription totalement incohérente d'une prière. Les mots sont placés les uns derrière les autres, sans la moindre logique.

— Quelle leçon en retires-tu ?

— Que vous m'avez offert un livre bien inintéressant.

À ce moment, mon maître avait éclaté d'un grand rire sonore.

— Voilà une réplique fort bien sentie, quoiqu'un peu impolie, mon jeune élève !

Devant mon visage rougi par la honte, il avait enchaîné rapidement :

— Mon but n'était pas de te décevoir. Simplement de te montrer que même un auteur connu pour sa rigueur et la précision de ses récits peut produire un texte tel que celui-ci. Hérodote a raconté un mythe local, recopié une écriture étrangère avec application, puis a laissé un interprète qui devait avoir bu plusieurs outres de vin réduire à néant son ouvrage. Comme tu l'as remarqué, la prière n'a aucun sens... Comment un homme comme Hérodote a-t-il pu laisser passer une telle chose ? Nul ne le sait. Mais garde bien en tête que tu dois toujours entretenir ton esprit critique : ce n'est pas parce qu'un roi a toujours bien gouverné que la décision qu'il prendra demain sera juste.

J'avais pris ce jour-là une leçon qui était restée gravée dans ma mémoire, bien plus profondément que si mon maître m'avait simplement exposé l'idée qu'il défendait. Et ce cadeau, qui n'avait été qu'un support pour m'aider à combattre ma naïveté, allait peut-être aujourd'hui m'être d'une grande utilité ! Si mon mentor était encore en vie, il en rirait sûrement.

20 août 2010 – désert égyptien

Les chacals s'acharnaient sur lui. Il criait, aussi fort que ses cordes vocales le permettaient. Mais il ne pouvait plus bouger. C'était comme si tous ses membres étaient pris dans un étau bardé de crocs acérés. Puis il vit Maria. Ou plutôt ce qu'il en restait. Ses jambes n'étaient plus que des lambeaux de peau sanguinolents. En de nombreux endroits, on discernait le blanc du tibia, à travers les restes de tendons et de muscles que les chacals n'avaient pas encore dévorés.

Mais le plus horrible se déroulait quelques centimètres plus haut. Le museau du grand mâle disparaissait dans les entrailles de la jeune femme, répandant sang et viscères sur le sable clair.

Galion pleurait.

Il était trop tard.

Il avait menti.

Ils ne s'en étaient pas sortis, finalement. Il vit la meute le submerger, et entendit le rire sépulcral du tueur balafré résonner dans la chaleur du désert. Le soleil cognait fort. Il avait chaud. Il allait mourir.

— Non ! cria-t-il en se réveillant.

Il s'assit, regrettant aussitôt son geste. Une vague de douleur diffuse le submergea. Il était couvert de sueur. Il tenta de comprendre ce qu'il faisait là. Un univers flou et coloré semblait tourner autour de sa tête.

Ce n'était pas le désert. Était-il dans une pièce ? Il ne voyait rien, mais il était maintenant certain d'être vivant. Il avait juste fait un cauchemar...

Il retomba lourdement sur le dos, puis perçut quelques mots prononcés en arabe sans toutefois en comprendre un traître mot.

— Sabrya ! Sabrya ! L'étranger est réveillé.

Quelques secondes plus tard, une voix plus douce se fit entendre.

— *Choukran*, Nordine. Bonjour, monsieur. Vous m'entendez ? Vous êtes français, n'est-ce pas ? Je vous ai entendu parler en français. Dans vos rêves...

Mais Galion n'eut pas la force de répondre. Le simple fait de rester éveillé lui demandait un effort considérable. Il sentit ses paupières se refermer, l'entraînant à nouveau à la rencontre des démons qui peuplaient son esprit.

Les heures passèrent, alternant phases de réveil brumeux et phases d'inconscience fiévreuses. Il percevait vaguement une présence, qui le reconfortait. Quelqu'un le soignait. Mais il ne parvenait pas à la voir distinctement. Parce que c'était une femme. Il avait senti son parfum. Maria ? Non. Ce n'était pas possible. Il délira pendant plusieurs jours, affronta l'infection résultant des nombreuses morsures de chacal.

Puis, un matin, il put enfin discerner les choses qui l'entouraient. Il était dans une tente spacieuse, qui ressemblait à celles qu'il avait pu voir dans des documentaires sur les Bédouins.

Il était donc toujours dans le désert. Une femme au teint mat dormait au pied de son lit, dans un fauteuil en osier joliment travaillé.

Elle était jeune. Et belle. Mais ce n'était pas Maria. Il fut soudain assailli par des images horribles. Il voyait clairement Maria être dévorée par les bêtes sauvages. Mais peut-être l'avait-il rêvé ? Il était conscient d'avoir été malade. Très malade. Une fièvre importante pouvait provoquer des hallucinations...

Il fut sorti de ses conjectures par un soupir. S'apercevant que son malade avait repris des forces, sa protectrice venait de se réveiller.

— Enfin ! Vous nous avez fait très peur, vous savez ?

Devant le silence de Galion. Elle poursuivit :

— Vous avez l'air d'aller mieux. Comment vous appelez-vous ?

— Thomas. Thomas Galion. Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que je fais là ? Où est Maria ?

À l'évocation de Maria, le visage de l'Égyptienne se rembrunit.

— ça fait beaucoup de questions à la fois. Peut-être devrions-nous attendre un peu ?

— Non. Je vais bien. Il faut que je sache.

— Pour la femme... Je suis désolée. Nous n'avons rien pu faire. Il était trop tard.

— Où est-elle ?

— Nous l'avons mise en terre, non loin d'ici.

— Je veux la voir. S'il vous plaît, emmenez-moi la voir, lâcha-t-il dans un souffle.

— Mais vous êtes trop faible !

— ça ira.

Il essaya de se lever, mais retomba à peine un mètre plus loin. Ses jambes étaient couvertes de pansements et incapables de le porter. La jeune femme avait raison : il n'était pas en état. Elle l'aidera à se réinstaller sur le lit.

Après un long silence, Galion reprit :

— Excusez-moi. Vous aviez raison. Merci de vous être occupée de moi.

— Ce n'est rien. Je n'ai pas l'occasion de sauver un étranger chaque matin ; alors, je me suis dit que ce serait une bonne idée.

— Vous parlez remarquablement français. Pourtant, vous ne semblez pas originaire de mon pays... J'avoue que je ne comprends pas...

— Je m'appelle Sabrya Assad. Je suis la fille du chef de tribu Hicham Assad. J'ai grandi dans le désert, puis mon père m'a envoyée faire des études à Paris. J'ai un DEA d'agronomie, vous savez...

— Et vous êtes revenue en Égypte ?

— Oui. C'est ici que mes connaissances seront les plus utiles. Nous travaillons à l'élaboration de puits de pompage de l'eau pour faciliter la vie des Bédouins. Et puis, ici, la vie est simple et agréable.

— Par quel miracle suis-je encore en vie ?

— Vous avez eu une chance folle.

Elle hésita un instant, semblant regretter ces mots – elle avait dû repenser à Maria –, puis reprit :

— Je faisais une balade à cheval avec mon père...

— En pleine nuit ?

Sabrya rit discrètement, puis se résolut à éclairer cet étranger ignorant.

— Connaissez-vous la température moyenne ici, au beau milieu de l'après-midi ?

— J'en ai une vague idée...

— Il fait à peu près cinquante-cinq degrés en plein soleil, parfois plus.

Donc si l'on veut pouvoir galoper un peu, autant que le cheval ne meure pas d'épuisement au bout d'un quart d'heure.

Galion opina. C'était logique, en effet.

— Mon père a entendu un cri. Et nous nous sommes dirigés vers l'endroit où nous avons perçu l'appel. Plus on s'approchait, plus les hurlements de terreur augmentaient. Puis nous vous avons vus. Vous et la femme. Mon père a tué deux chacals, et les autres se sont enfuis. Vous vous êtes évanoui, et nous vous avons conduit ici.

— Et Maria ?

— Les chacals l'avaient blessée trop grièvement. Elle est morte dans mes bras. Nous ne pouvions plus rien...

Galion ne répondit pas.

Ainsi, non seulement il n'avait pas été capable de sauver la femme qu'il aimait, comme il le lui avait promis, mais c'était elle qui l'avait sauvé. Par deux fois : tout d'abord en appelant à l'aide, puis en supportant l'attaque de la plus grande partie des chacals. Pourquoi ? Pourquoi était-il en vie ? Pour se rappeler chaque jour, chaque seconde, que Maria était morte à cause de lui ?

Cela ne lui était pas arrivé souvent, mais il sentit ses yeux s'emplir de larmes, qui coulèrent doucement le long de ses joues. Sabrya Assad ne l'interrompit pas. Elle le laissa pleurer en silence. Intérieurement, il remercia cette jeune Égyptienne pour sa délicatesse.

Après de longues minutes, il demanda :

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Ça fait huit jours. Pendant tout ce temps, nous avons cru vous perdre à plusieurs reprises, mais vous avez résisté.

— La fièvre ?

Sabrya acquiesça.

— Vos blessures aux jambes sont sérieuses, et certaines morsures se sont infectées. Vous avez fait une septicémie.

— Et par quelque miracle avez-vous réussi à me guérir ? De vieux remèdes ?

— En quelque sorte... Les antibiotiques ont été découverts il y a bien longtemps. Ce n'est pas parce que nous vivons dans le désert que nous

sommes coupés du reste du monde, vous savez.

— Excusez-moi. J'espère ne pas vous avoir offensée.

D'un geste, elle signifia que ce n'était pas grave, puis prit un air plus sérieux.

— J'aimerais moi aussi connaître votre histoire. Que faisiez-vous attaché à une voiture, au beau milieu du désert ? Vous avez été attaqués par des pillards ?

Galion hésita une seconde à lui mentir, puis changea d'avis. À quoi bon ?

— ça va peut-être vous paraître incroyable, mais nous n'avons pas été attaqués par hasard. Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre de moi. Je suis policier. En France. Vous pourrez facilement vérifier si vous le désirez. Avant de partir en voyage dans votre pays, je venais de clore une enquête sordide sur des meurtres et des disparitions de gens dans les Pyrénées. Nous avions mis au jour un odieux trafic de produits permettant d'allonger la vie. Les médicaments étaient produits dans un laboratoire secret, à partir du sang de cobayes humains, séquestrés depuis des années.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pour qui me prenez-vous ?

— Renseignez-vous. ça s'est passé il y a trois mois. L'affaire a fait la une des journaux. Vous pouvez faire des recherches...

— Admettons. Je reconnais que, question journaux et informations télévisées, nous ne sommes pas forcément à la page. Mais quel rapport avec l'Égypte ?

— A priori aucun. D'autant que nous pensions bien avoir mis un terme à ce trafic avec le décès du principal responsable, un certain Hans Miller. Mais deux tueurs nous ont pris en chasse, et nous avons terminé notre course dans la position où vous nous avez trouvés.

— J'avoue être perplexe. Je vais vérifier votre histoire. Si vous m'avez menti, j'irai immédiatement prévenir la police. Je pense superflu de vous demander de ne pas bouger en mon absence.

Galion soupira.

— Comment voulez-vous que je bouge ?

Sabrya s'emballota dans un turban bleu, puis se couvrit d'un tchador.

— Vous portez le voile ? demanda-t-il.

Il aperçut un léger sourire juste avant de voir disparaître le visage de la jeune femme derrière l'étoffe.

— Mon père est un homme bon, intelligent et ouvert. Mais ce n'est malheureusement pas le cas de tout le monde ici. Alors, je dois supporter quelques contraintes. Cela évite des soucis à mon père, et, à dire vrai, cela ne me dérange pas tant que ça. Ainsi, je suis bien protégée du soleil. Et puis, vous savez, la liberté, elle coule dans mes veines, dit-elle en posant la main sur son cœur. Ce n'est pas un morceau de tissu qui va me l'ôter, conclut-elle en quittant l'ombre de la tente.

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

Je relus avec attention le manuscrit d'Hérodote. Pour la seconde fois, je fus terriblement déçu. L'écriture était bien celle de la sphère, mais il n'y avait pas le moindre indice quant à la manière de la traduire.

Une longue semaine s'écoula. À contrecœur, j'avais repris mes travaux habituels. Seule mon entrevue hebdomadaire avec le roi me détendit quelque peu. J'en sortis ragaillardi : j'aimais ces échanges d'idées. Pouvais-je pour autant lui parler de mes découvertes ? C'était un homme plein de ressources, intelligent, mais les affaires politiques attiraient de nombreux prédateurs, et je craignais qu'il ne parle à l'un de ses conseillers.

Ils étaient tous plus retors les uns que les autres, avides de pouvoir à en perdre l'esprit. Il était donc exclu de lui en toucher mot.

Le huitième jour, je fis appeler Alessandro Di Pietri et commençai, comme promis, son éducation. Il se montra bon élève, attentif. Malheureusement, je n'étais pas à ce que je faisais, et le jeune Italien s'en rendit compte. Il montrait une grande curiosité à l'égard de la sphère.

— Où en êtes-vous, maître ? Peut-être pourrais-je vous aider.

— Je crains que non. Apprenez la patience. Les choses viennent toujours en temps et en heure, et vous n'êtes pas prêt, répondais-je invariablement.

Mais je voyais bien que Di Pietri avait de plus en plus de mal à cacher son mécontentement. Sa politesse de pure forme finirait bien par se fissurer.

Il cachait avec une grande habileté son hypocrisie, mais les yeux ne mentent pas... J'espérais bien qu'il dépasse les bornes : cela me donnerait une bonne raison de le renvoyer en Italie. Quoique, à bien y réfléchir, ce ne fût peut-être pas une si bonne idée... Que ferais-je s'il me réclamait la sphère ?

Le soir, je me cloîtrais dans mon atelier, dormant dans un fauteuil inconfortable malgré les plaintes de mes articulations rouillées. Je me réveillais en sursaut, l'esprit encore embrumé de rêves où s'entremêlaient des lettres de toutes les langues tentant de s'imbriquer les unes dans les autres...

Puis je me levais, arpentant mon atelier tel un garde qui faisait sa ronde, passant et repassant devant la fleur métallique. Quand j'en avais assez de tourner en rond, je reprenais mes songes agités là où je les avais laissés.

Le neuvième jour, de délicats rayons de soleil vinrent lécher les pieds travaillés de mon fauteuil. Une belle journée s'annonçait. Je regardai la sphère. Il fallait se rendre à l'évidence : je n'arrivais à rien. Et objectivement, je ne voyais pas à qui demander de l'aide. Il ne me restait plus qu'à changer de méthode. Je décidai alors de m'accorder une journée de repos. Je fis seller mon cheval, puis partis en direction de la forêt. Je chevauchai une journée

entière, passant le temps à dessiner les animaux que je croisais.

Une buse décolla juste sous mes yeux. J'aime observer la perfection que la nature a donnée aux animaux ! Cet animal a une grâce presque inconcevable. Comme j'aurais aimé voler ainsi !

Alors que je terminais un croquis de la queue de l'oiseau, le moment que j'attendais tant me pétrifia. Une idée s'éveillait en moi.

Ténue.

Presque imperceptible.

J'oscillais entre la joie de cette naissance inattendue et la peur de ne pas aller jusqu'au bout de mon raisonnement. En ces instants, si rares, la pensée se libère de son hôte, menant une vie propre, fulgurante. Chaque seconde, elle peut déperir. La moindre baisse de concentration, et c'en est fini. Mais si vous lui donnez le temps de grandir, d'occuper la place qu'elle mérite, et surtout, surtout, si vous ne la brusquez pas, elle se développe. D'abord lentement. Puis elle prend son envol, telle la buse de la forêt. Elle déplie ses ailes pour s'épanouir pleinement, jetant devant vos yeux une vérité si flagrante que vous vous demandez comment vous aviez pu passer à côté jusqu'alors.

J'avais vécu un tel moment. C'est ce que vous, mon ami, appelleriez à coup sûr être touché par la grâce de Dieu !

Je lançai mon cheval au triple galop. Il fallait absolument que je confirme mon intuition. Mais je n'avais déjà plus de doute. Je riais aux éclats, seul sur mon cheval, et les gens se retournaient sur mon passage. Je les imaginais se posant la question : « Qui peut bien être ce vieil homme à la longue barbe blanche qui parcourt la campagne en riant comme un dément ? » Et je riais de plus belle !

En arrivant au manoir, un serviteur me héla, m'obligeant à ralentir l'allure. Je bouillais de l'envoyer paître, mais il ne faisait que son travail. C'eût donc été très injuste. Il me remit un billet cacheté à la cire.

Le roi me priait de venir le rejoindre dans les catacombes le soir même. Cela me contraria, mais n'était-il pas mon protecteur ? Il m'avait tiré d'une vilaine passe, et je lui devais bien ces rencontres nocturnes.

D'ailleurs, le soir n'était pas encore venu : il me restait quelques précieuses heures à consacrer à mes recherches.

12 septembre 2010 – désert égyptien

Aux yeux de Galion, la guérison fut une longue descente aux enfers. Privé de moyen de déplacement, il était réduit à l'impuissance. Et à l'attente. Ce qui ne lui laissait d'autre choix que de penser... Quoi de plus cruel, quand vous vous reprochez la mort de la femme que vous aimiez ?

À part les discussions avec Sabrya Assad, il n'avait aucune distraction. Dès qu'elle quittait la tente, il se retrouvait donc seul aux prises avec ses démons intérieurs. Il restait prostré, ne supportant cette situation qu'en imaginant le moment où il retrouverait la trace du balafré et de son sous-fifre. Il inventait tous les scénarios possibles, mais la fin était toujours identique : les deux tueurs mouraient dans d'atroces souffrances.

Après une semaine, il put enfin se tenir debout avec l'aide d'une béquille artisanale qu'avait fabriquée le petit frère de Sabrya. Les morsures des chacals lui avaient laissé de vilaines cicatrices, mais, par chance, les tissus musculaires ne semblaient pas avoir trop souffert. Ce qui lui causait le plus de douleur, c'était la blessure par balle à la cuisse. Ces salauds ne l'avaient pas raté ! Dès qu'il tentait de remonter le genou, un incendie semblait se propager dans son quadriceps. Curieusement, il appréciait cette sensation.

Ces pics de douleur étaient les seuls instants où il avait l'impression d'être vraiment vivant. Car l'ancien Thomas Galion, insouciant, joyeux, n'était plus. On a l'habitude de dire que le temps efface tout, mais il en doutait. Rien ne pourrait extraire de sa mémoire la vision cauchemardesque de Maria dévorée par les chacals.

— Monsieur Galion ?

— Oui.

Sabrya Assad pénétra dans la tente et déposa une coupe pleine de fruits secs sur la petite table basse.

— Toujours aussi dynamique, à ce que je vois. Comme vous êtes capable de vous déplacer, profitez-en pour venir admirer le coucher du soleil sur le désert.

— Non, merci.

— J'insiste. Vous me devez bien ça.

Ne trouvant rien à répondre, Galion s'inclina. C'était beau, en effet. Cela tranchait avec la noirceur de son esprit. Mais comment apprécier la beauté d'un paysage qui vous rappelait sans cesse des événements que vous auriez aimé oublier ? Plongeant son regard dans l'infinité des étendues sableuses, le policier se surprit à imaginer un moyen d'enfouir ses souvenirs si profondément que plus jamais ils ne pourraient refaire surface.

Ç'aurait été si simple...

Le manque d'enthousiasme de Galion dut transparaître, car Sabrya rompit le silence.

— Je suis désolée, vous savez.

— De quoi ? demanda-t-il d'une voix lasse.

— Pour Maria. Mais on ne peut rien y changer. Elle n'est plus avec nous. Ne vous laissez pas sombrer. Je suis sûre que ce n'est pas ce qu'elle aurait souhaité.

— Ne vous en faites pas pour moi. Quand j'aurai retrouvé ceux qui ont fait ça, je pourrai tourner la page.

— Vous en êtes certain ?

— Ce dont je suis certain, c'est qu'ils le paieront très cher.

— Ne tombez pas dans ce gouffre que peut devenir la vengeance.

— Qui parle de vengeance ? Je vous parle de justice.

— Ce n'est pas ce que je perçois dans vos paroles, ni ce que je peux lire dans vos yeux. Vous êtes policier, n'est-ce pas ? Pas assassin.

Galion détourna le regard, fixant les nuances de rouge et d'orange qui s'entrelaçaient au-dessus de l'horizon.

— Certaines situations extrêmes dépassent les institutions en place. Ces gens ne respectent pas les mêmes règles. Pour eux, la mort d'un être humain ne représente rien. On ne peut pas lutter en restant dans le cadre de la loi.

— Vous savez, ça me rappelle un vieux proverbe que les anciens citent souvent : *La raison veut décider ce qui est juste, la colère veut qu'on trouve juste ce qu'elle a décidé.*

— Que dois-je en conclure ? Que ces hommes ne méritent pas d'être châtiés ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Je comprends votre colère. Mais ne reniez pas ce que vous êtes. C'est un bien plus précieux que toutes les vengeances du monde.

Galion ne répondit pas. Sa haine dépassait de loin tout ce que pouvait imaginer Sabrya. Il la sentait. Physiquement. Elle coulait dans ses veines, réchauffant son corps meurtri, attendant patiemment qu'on lui laisse l'occasion de s'exprimer. Et bien qu'il ne fût pas insensible aux paroles de Sabrya (elle avait raison, c'était évident), il avait bien l'intention de donner libre cours à cette fureur. Et s'il devait pour cela commettre quelques actes répréhensibles, il faudrait bien que sa conscience s'en accommode. Ce ne serait malheureusement pas la première fois.

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, déclara l'Égyptienne, mettant fin au silence gêné qui s'était installé.

Il se tourna vers elle, la fixant d'un air interrogateur.

— Mon père a décidé de vous accompagner jusqu'au Caire. Vous partez demain.

C'était en effet une excellente nouvelle.

— Très bien...

— Si vous le dites, conclut Sabrya, qui se dirigea d'un pas rapide vers sa

tente.

— Attendez ! Ne partez pas comme ça.

Galion s'en voulait. Cette jeune femme avait tant fait pour lui, et leur dernière discussion s'était soldée par un débat qui ressemblait fort à une guerre de tranchées. Il devait l'avoir déçue. Son mal-être était si profond qu'il transpirait par tous les pores de sa peau.

Il ne parvenait pas à canaliser toute cette agressivité. Il tenta de la rattraper pour s'excuser, mais sa jambe blessée l'en empêcha.

Quand il atteignit enfin la tente, ce ne fut que pour voir le nuage de poussière soulevé par l'étalon de la jeune femme qui venait de partir au triple galop.

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

C'était tellement simple ! Si évident que même Alessandro Di Pietri aurait pu découvrir la vérité. Je vais tenter de vous le démontrer.

Mon cheminement intellectuel reposait sur une hypothèse de base : les créateurs d'un mécanisme aussi compliqué devaient avoir réfléchi à la possibilité que personne ne puisse traduire leur écriture. En partant du principe que ces hommes étaient en avance sur leur temps, ce que suggère le récit d'Hérodote (ne parle-t-il pas d'un dialecte plus ancien que la plus ancienne des langues ?), ils devaient avoir découvert la parade. Mais existe-t-elle ?

Ils auraient pu inscrire leur texte traduit en plusieurs langues, sur un support inaltérable. Mais pour cela, encore eût-il fallu que de telles écritures existent. À cette époque, les écritures égyptiennes et sumériennes n'avaient pas encore émergé...

Ils auraient pu faire en sorte que leur écriture se répande, de sorte qu'on ne l'oublie pas. Mais là encore, aucun indice ne semble indiquer que de nombreux textes eussent été écrits dans ce dialecte. J'avais moi-même eu une chance presque incroyable d'avoir lu ce manuscrit méconnu d'Hérodote.

Alors, que fallait-il en déduire ? Que je surestimais ces hommes ? Que l'idée que les futurs possesseurs de la sphère puissent rester interdits devant leur langage ne leur avait pas effleuré l'esprit ? Je ne pouvais m'y résoudre. Ou plutôt, je ne le voulais pas. Cela revenait à admettre que, malgré la découverte inespérée d'une écriture identique dans un récit laissé par un historien grec, ce qui constituait un formidable coup de pouce du destin, mon voyage sur les traces des concepteurs de la sphère d'ombre s'arrêtait là.

Cruelle conclusion...

Mais dans la forêt, la majesté du vol de la buse m'avait remis les idées en place. Son déplacement était parfait. Tout comme la sphère ! Une telle perfection ne devait rien au hasard.

C'est à ce moment que mon esprit avait commencé à faire le lien : je m'étais bel et bien fourvoyé. Non pas en croyant que cette écriture était intraduisible, mais en acceptant l'hypothèse qu'Hérodote ait toléré une transcription erronée de la prière des prêtres noirs. Mon maître s'était trompé !

Si vous avez bien suivi mon raisonnement concernant la difficulté à traduire une langue disparue, vous avez certainement retenu que le plus grand obstacle est l'arbitraire des signes choisis pour représenter une chose ou une idée. Eh bien, les inventeurs de la sphère avaient réussi à contourner ce problème. En utilisant la seule méthode presque infaillible pour préserver

leur langue...

Ils avaient laissé, bien en vue, en haut des pyramides, un modèle de leur écriture, gravée sur les pyramidions d'or. Puis ils avaient forcé les autochtones, certainement en leur faisant une peur de tous les diables, à vénérer ces symboles... Il ne restait plus qu'à leur faire apprendre la traduction... Et quoi de mieux qu'une prière pour forcer les gens à répéter inlassablement les mêmes mots ?

Hérodote ne s'était pas trompé. La prière n'avait pas le moindre sens, car elle n'était rien de plus qu'un manuel permettant de traduire les écritures qui avaient jadis coiffé les pyramides. Voilà pourquoi aucun mot ne ressemblait à un autre ! C'était terriblement ingénieux !

La traduction avait donc franchi les siècles par transmission orale, jusqu'à ce qu'Hérodote arrive en Égypte et la couche sur un manuscrit en langue grecque !

Je louai le perfectionnisme de cet homme, puis me mis au travail. Quelle joie, quand, à force de persévérance, je fis apparaître les premiers mots ! Je ne m'étais pas trompé ! La tâche la plus ardue fut de rédiger un carnet, faire correspondre chaque symbole à sa traduction. Ensuite, ce n'était qu'un jeu d'enfant : je déchiffrai les mots, révélant un texte des plus étranges. Le temps ne comptait plus. Je mangeais quelques fruits quand j'avais faim, dormais quand mes yeux ne parvenaient plus à faire le point sur ce que j'écrivais. Quand je sortis de ma transe, une interrogation commença à se faire jour : ma découverte était-elle une bonne chose ?

Au fil des heures, la joie avait fait place à l'inquiétude, puis à la peur des conséquences que pourrait avoir un tel texte s'il tombait en de mauvaises mains.

14 septembre 2010 – Le Caire, Égypte

— Je suis désolé, monsieur, euh..., Ganion. Si vous ne précisez pas votre requête, je vais me voir dans l'obligation de faire passer la personne suivante...

Le sourire de poupée Barbie de cette femme lui tapait sur les nerfs... D'autant qu'elle se permettait d'écorcher son nom. Il sentait la colère monter en lui. *Calme-toi*, se dit-il.

Mais il avait poireauté pendant près de deux heures, et le parcours éprouvant qu'il venait de supporter l'avait rendu très irritable. Les trente premiers kilomètres à dos de chameau n'avaient rien eu à envier à la séance nocturne de shaker qu'il avait subie dans un vieux 4 X 4 aux suspensions fatiguées. *On se serait cru dans une machine à laver !*

Malgré ces quelques désagréments, le père de Sabrya était parvenu à l'amener devant l'ambassade sans anicroche, et Galion lui devait beaucoup. En passant les portes du consulat, il avait cru être tiré d'affaire. Mais c'était compter sans cette secrétaire.

— Tout d'abord, mon nom, c'est Galion. Ensuite, je vous répète que je détiens des informations importantes sur un homicide et que je veux voir un responsable.

— Donnez-moi vos informations...

— Écoutez, c'est pourtant simple ! J'ai longtemps été officier de police judiciaire, et vous n'êtes pas habilitée à entendre mon histoire.

— Je ne savais pas qu'il y avait des policiers français nommés en Égypte. Suivant ! Numéro cent dix-neuf, s'il vous plaît.

Les yeux de Galion s'agrandirent. Il devait halluciner. Ce n'était pas possible.

Cette fausse blonde atrophiée du bulbe ne l'avait quand même pas zappé comme ça ?

— Mais vous êtes complètement conne ou quoi ? J'exige de voir un responsable ! cria-t-il.

La poupée Barbie pinça du bec, puis lui lança un regard victorieux.

— Sécurité ! Cet homme vient de m'insulter...

Un militaire court sur pattes se rapprocha au petit trot.

Galion fulminait. Sans réfléchir, il esquiva le plaquage du lourdaud et le saisit par le poignet. D'une vive torsion vers l'extérieur, il força l'homme à s'agenouiller. *Avec les compliments de Paul Navare*, songea-t-il. Paul était son meilleur ami et, accessoirement, un passionné de sports de combat.

Il lui avait appris cette petite astuce quelques années auparavant. Si vous arriviez à surprendre un homme en lui attrapant le poignet et en lui imprimant

une torsion suffisamment forte avant qu'il n'ait pu résister, votre réussite était garantie : soit votre adversaire cédait, soit il gagnait un mois de plâtre.

— Sécurité ! Sécurité ! s'égosillait la blonde.

Galion se demanda combien de faux cils allaient pâtir de cet excès de mouvements désordonnés. Mais les renforts arrivaient.

— La ferme ! hurla-t-il plus fort que la secrétaire. Je suis un policier français. J'étais en vacances. Mon amie a été tuée il y a trois semaines. J'ai survécu par miracle. Puis-je voir un putain de responsable ?

— Que se passe-t-il ici ?

La voix impérieuse forçait le respect. Les militaires stoppèrent leurs manœuvres d'encercllement.

— Je suis « un putain de responsable », comme vous dites. Et j'accepte de vous recevoir. Pourriez-vous lâcher ce soldat, s'il vous plaît ?

— Bien sûr. Excusez-moi.

— Monsieur ? s'enquit un des gardes. Devons-nous le menotter ?

— Alors, qu'en pensez-vous ? lança le *responsable* à Galion.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— À qui ai-je l'honneur ?

— Galion. Thomas Galion. Ex-officier de police judiciaire en France et actuellement chef de la police rurale de Saint-Lary, dans les Pyrénées.

Le responsable se tourna vers le militaire :

— Vous avez entendu ? Monsieur Galion va me suivre calmement jusqu'à mon bureau.

Il portait un costume marron, bien taillé, et des chaussures qui devaient bien valoir un mois de salaire de flic. Galion le suivit dans une enfilade de couloirs, puis s'installa dans un fauteuil confortable, que lui avait désigné l'homme.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— Un grand verre d'eau ne serait pas de trop, merci.

Tout en se dirigeant vers un petit frigo, le diplomate ajouta :

— Je suis impatient d'entendre votre histoire. Excusez Cécilia. Elle est... Comment dirais-je ?... C'est la fille d'un homme important en France, et nous ne pouvons la virer. À dire vrai, elle a déjà été virée de tellement de services qu'elle a échoué ici.

— Comme vous ?

— Non, pas tout à fait. J'ai choisi ce poste. L'Égypte est un pays magnifique... et stratégique... Mais ce n'est pas ce qui vous amène.

— En effet. Par où commencer ?

— Pourquoi pas par le début ?

— Bien. Il y a environ un mois, nous sommes arrivés ici pour un voyage de deux semaines.

— Qui ça, nous ?

— Moi, et ma compagne, Maria Fernandez. Elle est... Elle était gendarme en France. Gendarmerie de Vignec, dans les Pyrénées. Après une semaine sur

le Nil, nous sommes arrivés à Hurghada, où, comme tout le monde, nous avons fait du *snorkelling*. C'est...

— Je sais ce que c'est.

— Alors que nous nagions tranquillement, deux plongeurs ont essayé de nous noyer. Nous nous en sommes sortis, et j'ai blessé l'un des hommes. Nous avons alors décidé de nous rendre ici, à l'ambassade, au plus vite. Mais nous ne sommes jamais arrivés. Ils nous ont retrouvés...

— Qui désignez-vous par ce « ils » ?

— Je ne sais pas. Des tueurs. Des pros. Ils nous ont fait quitter la route. Puis ils nous ont torturés pour nous faire parler et nous ont abandonnés aux chacals. Maria n'a pas survécu. J'ai été recueilli par des Bédouins qui m'ont soigné.

— Holà ! Doucement ! Je ne vous suis plus, là...

Galion tenta de se calmer, puis détailla les événements survenus lors de sa rencontre avec les tueurs. Alors que son récit touchait à sa fin, le téléphone sonna. L'interlocuteur du policier décrocha. Il écouta durant une bonne minute.

— Oui... Très bien... Je vous remercie.

Fixant à nouveau son attention sur Galion, il reprit :

— On vient de me confirmer votre identité et celle de votre amie. Je vous écoute avec encore plus d'intérêt. Avez-vous une idée de ce que voulaient ces hommes ?

— Oui et non. Je sais seulement que c'est en rapport avec l'enquête que nous venions de clore dans les Pyrénées.

— Las Penas del Hombre ?

— Oui, c'est ça. Vous êtes au courant ?

— Vaguement. On vient de me faire un topo rapide au téléphone, et j'avais lu deux ou trois articles dans la presse, à l'époque, mais j'aimerais que vous me rafraîchissiez la mémoire.

— En résumé, on a trouvé deux cadavres de femmes atrocement mutilés dans les montagnes. En creusant un peu, j'ai découvert que les lieux du meurtre étaient également liés à une série de disparitions datant d'une vingtaine d'années. De fil en aiguille, mes investigations ont abouti à la localisation d'un bâtiment caché au fond d'une ancienne mine, dans lequel un médecin expérimentait sur des humains des procédés médicamenteux permettant d'allonger l'espérance de vie. Le docteur responsable des expériences a été tué, et le commanditaire et propriétaire du labo s'est donné la mort. Au final, des dizaines de gens très mal en point ont été sauvés et hospitalisés.

— Quel rapport avec l'agression dont vous avez été victime ?

— Je me suis posé la même question. Les tueurs voulaient savoir ce que m'avait confié le propriétaire du labo, un certain Hans Miller, avant de mourir. Le hic, c'est qu'à part un fatras incohérent, il ne m'a rien révélé.

— Mais ça ne tient pas debout ! Il doit bien y avoir une raison.

— Je ne vous le fais pas dire. Mais je n'en vois aucune.

— Quelle folie ! Je suis désolé. Je m'occupe de votre rapatriement immédiatement.

— Non.

— Comment ça, non ?

— Je reste ici. Je veux les retrouver.

— Vous rigolez ou quoi ? Vous tenez à peine debout !

L'homme dévisagea Galion. La lueur qu'il vit dans les yeux du policier ne souffrait aucune ambiguïté : cet homme était dangereux. Il soupira.

— Attendez-moi ici, conclut le diplomate sur un ton résigné. Je dois passer quelques coups de fil.

Après une trentaine de minutes, l'homme au costume était de retour. Accompagné d'un collègue d'une cinquantaine d'années, au visage marqué par les ans et au regard dur.

— Monsieur Galion, je vous présente David Montillet. Il s'occupe, comment dire ?...

— De renseignement, fit Montillet. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir.

L'homme tendit la main à Galion, qui la serra.

— Michel, pouvez-vous nous laisser ?

— Oui, bien sûr, répondit le diplomate avant de sortir en fermant la porte.

— Avant toute chose, sachez qu'il est hors de question que je vous laisse foutre le merdier dans mon pays, déclara Montillet.

— Votre pays ? demanda Galion, interloqué.

— ça fait vingt-cinq ans que je bosse ici. Alors, oui, d'une certaine manière, c'est mon pays. Je suis désolé pour votre amie. Je comprends vos motivations, mais vous allez prendre le premier avion pour Paris.

Galion contracta les muscles de sa mâchoire. La pilule était dure à avaler...

— Vous pensez m'impressionner ? rétorqua-t-il. On a essayé de me noyer, j'ai fait cinq ou six tonneaux, on m'a tiré dessus, j'ai laissé des morceaux de mollet à des chacals, et vous croyez me faire reculer avec votre petit numéro ?

Un petit rictus anima la bouche de l'agent de la DGSE. Car Galion ne doutait pas un instant qu'il en fît partie. C'était peut-être un sourire ou une articulation qui le faisait souffrir... Allez savoir, avec ce genre de type.

— Quelle fougue ! Vous voulez vraiment comprendre à qui vous avez affaire ?

— Évidemment.

— Qu'êtes-vous prêt à faire pour cela ?

— Tout. Ma vie n'a plus de sens. Vous me voyez retourner dans les Pyrénées pour m'occuper d'une bagarre dans un bar ou d'un vol de portable ?

— Je vais vous faire une proposition. Mais je ne la ferai qu'une fois. Vous marchez ou vous refusez, mais ne venez pas chialer après. Comme vous le savez, votre enquête a été reprise conjointement par la DST et la DGSE, en

raison de l'implication de l'Espagne. Nous avons découvert un certain nombre de choses intéressantes. Mais ces infos sont classées secret-défense. Une seule équipe y a accès. C'est une petite cellule qui a été créée exclusivement pour travailler sur ce problème. Je vous propose de la rejoindre.

— OK.

— Attendez avant d'accepter. D'une part, cela implique des règles, des procédures à respecter. Entre autres, aucune vendetta. Vous suivrez les progrès de l'enquête, et votre rôle s'arrêtera là, du moins dans un premier temps. D'autre part, vous allez apprendre des choses qui vont vous sembler incroyables, peut-être injustes... La raison d'État dépasse parfois les simples contingences d'un petit flic de campagne. Êtes-vous sûr de pouvoir encaisser tout ça après les épreuves que vous avez endurées ces derniers temps ?

— Je crois avoir été clair. Je suis partant. Tout ce que je veux, c'est savoir qui sont ces fumiers et les faire payer.

— Alors, suivez-moi.

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

Page après page, ma plume retraçait les pensées des créateurs de la sphère. Enfin, je savais à quoi était destinée la mystérieuse fiole... J'avais traduit une grande partie du message quand je perçus des éclats de voix dans la cour.

Guillaume, l'un de mes plus fidèles serviteurs, discutait vivement avec une petite troupe de soldats.

Passant la tête par la fenêtre, je compris quelques mots :

— Mon maître est occupé. Il a exigé qu'on ne le dérange sous aucun prétexte. Veuillez faire demi-tour !

— Holà, manant ! Sais-tu à qui tu t'adresses ?

Guillaume recula d'un pas. Sa loyauté était mise à rude épreuve.

— Hors de ma vue, cafard ! ajouta le capitaine qui m'avait déjà rendu visite.

Il poussa mon pauvre valet, qui tomba à la renverse. Un rire gras se répandit dans le petit groupe. Ces hommes respiraient la bêtise. Leur démarche chaloupée rappelait celle du coq en parade. Ils devaient d'ailleurs avoir sensiblement le même degré d'intelligence que ces stupides volailles. Mais ils approchaient à grands pas.

Je pris rapidement tout ce qui avait trait à mon travail en cours, puis le dissimulai dans une cavité secrète que j'avais fait aménager au fond de mon atelier. Il ne me restait plus qu'à accueillir ces hommes. Que pouvaient-ils bien me vouloir ? Je serais de toute façon bientôt fixé sur la question.

Trois coups sourds firent vibrer la lourde porte en chêne de l'atelier. J'ouvris, croisant le regard noir du capitaine.

— Veuillez nous suivre, ordonna-t-il.

— Puis-je vous demander pour quelle raison ?

— Non, vous ne pouvez pas.

— Et si je refuse ?

— Alors, mes hommes se chargeront de vous faire avancer.

Le ton était tout sauf amical. En théorie, je ne risquais rien. Qui oserait toucher le protégé du roi ? Mais je décidai de ne pas courir le risque. En passant dans le hall, je croisai le regard d'Alessandro Di Pietri, qui s'acquittait des tâches que je lui avais attribuées. Comme à son habitude, son expression était parfaitement maîtrisée, impassible. Avait-il un rapport avec cette intrusion musclée ? J'étais persuadé qu'il éprouvait un certain ressentiment à mon égard, mais à ce point ?

Dans la cour, des chevaux nous attendaient. Nous prîmes la direction du château d'Amboise. Ainsi, François Ier désirait s'entretenir avec moi. Tout à

coup, mon esprit s'éclaira : j'avais encore raté mon rendez-vous avec le roi ! Quel manque de courtoisie ! Comment avais-je pu à nouveau lui infliger cet affront ? Je risquais fort de le regretter, cette fois...

Je fus rapidement conduit dans la salle du trône. Le roi était assis, affublé de ses habits d'apparat. Ses conseillers l'entouraient, une lueur mi-amusée, mi-sadique au fond des yeux. On eût dit des curieux attendant une exécution. Mon cœur battait la chamade. L'accueil du roi était glacial. Inhabituel.

Le problème avec les rois, c'est qu'ils ont le pouvoir de faire ce qu'ils désirent. Un caprice, et vous croupissez au fond d'une oubliette pendant dix ans. Mais François ne me ferait jamais subir une telle chose...

— Majesté...

— Il suffit, maître De Vinci ! aboya-t-il. Ne savez-vous donc pas quels sont les usages en ces murs ? JE parle... JE pose les questions... Vous y répondez favorablement.

— Bien, Majesté, veuillez m'excuser.

— Votre notoriété ne vous dispense pas de respecter vos engagements. J'exige de savoir quand les sept cents écus mensuels qui vous sont alloués porteront leurs fruits. Cela fait maintenant trois mois que vous auriez dû me livrer le portrait de ma cousine, mais personne ne l'a encore aperçu !

Mon esprit bouillonnait. J'étais dans une bien vilaine posture. D'autant que je n'avais pas même commencé à peindre ce laidéron : la représenter à son avantage était l'œuvre d'une vie ! Du coin de l'œil, je notai les petits sourires convenus, les regards approbateurs des gens de la cour. Une belle bande de charognards. Comment me sortir de cette situation ?

— J'attends votre réponse, insista le roi.

J'entrevis une solution... Cela me procura un vif pincement au cœur, mais je n'avais d'autre option. Ma décision était prise.

— J'ai été très occupé, ces temps-ci...

— Et à quoi, si votre roi, protecteur et mécène peut se permettre de vous poser la question ? demanda ironiquement l'un des conseillers du roi. Apparemment pas à peindre ce que vous devriez...

— Laissez parler maître de Vinci, coupa François Ier.

Son conseiller baissa la tête.

— Vous avez tous entendu parler de mon œuvre majeure, le tableau de Mona Lisa. Je le peaufine depuis près de quinze ans. J'ai enfin trouvé l'inspiration finale. Ce devait être une surprise pour votre anniversaire, Majesté. Mais je me vois contraint d'annoncer dès maintenant que je vous offre ce tableau pour vous remercier du traitement dont vous me faites l'honneur.

Un murmure parcourut l'assemblée. François Ier se détendit. Une esquisse de sourire fit même frémir sa barbe parfaitement taillée.

— Voilà une très agréable nouvelle, maître. Je suis soulagé de constater que vous ne dilapidez pas la fortune de France à des fins personnelles, déclara-t-il. Qu'on nous laisse ! Je souhaiterais remercier maître de Vinci en

privé.

La salle se vida lentement. Je lus sur certains visages une déception à peine contenue. Le spectacle n'avait pas répondu à leurs attentes. Pas de mise à mort aujourd'hui...

Le roi descendit de son trône et s'approcha de moi.

— Pardonnez-moi, mon ami, pour cette ridicule démonstration d'autorité. Mais la pression de mes conseillers se faisait de plus en plus forte. Ils ne vous apprécient guère. Et, je l'avoue, votre absence à notre rendez-vous m'a quelque peu influencé pour leur accorder ce plaisir. Mais je comprends maintenant. Travailler sur votre œuvre favorite a dû vous accaparer l'esprit.

— En effet, Majesté.

— Vous êtes un drôle de cachottier. Lors de notre dernière entrevue, vous m'aviez pourtant affirmé ne pas être pressé de terminer ce tableau.

Son sourire honnête me mettait mal à l'aise. Il me considérait comme un ami, et je lui mentais sciemment. Mais avais-je le choix ?

— Cela n'aurait pas été une surprise..., répondis-je.

— En tout cas, sachez que je suis flatté d'un tel présent. C'est un honneur pour moi de l'accepter. Puis-je compter sur vous mercredi prochain dans le souterrain ?

— J'y serai. Sans faute.

Nous échangeâmes une brève accolade. Je sortis en évitant les regards appuyés des nobles qui patientaient à l'entrée de la salle, prêts à se prosterner à nouveau devant le roi pour obtenir faveurs et reconnaissance dès qu'ils y seraient autorisés. Leurs médisances ne m'atteignirent même pas. Divers sentiments s'affrontaient en moi : d'un côté, j'étais heureux de m'être sorti si habilement de ce traquenard, et, de l'autre, je regrettais d'avoir dû jouer d'autant de perfidie.

Et puis, j'avais été contraint de céder ma Mona Lisa avant de l'avoir entièrement terminée...

Au moins, François Ier en appréciait la valeur et saurait en prendre soin.

15 septembre 2010 – Paris

Galion regarda attentivement le bout de papier. Pourtant, c'était bien ça...

À la fin de son entrevue avec l'agent de la DGSE, on l'avait fourré en quatrième vitesse dans un avion en partance pour Paris, avec pour unique consigne de se rendre à cette adresse au plus vite. Mais il se trouvait devant l'immeuble en question, et cela ne ressemblait pas vraiment aux bureaux d'une agence gouvernementale. Il avait devant lui un bâtiment qui ne semblait tenir que grâce aux structures adjacentes.

L'enduit s'effritait, les encadrements en bois semblaient dater du début du vingtième siècle, et, par-dessus le marché, toutes les ouvertures étaient murées. En un mot, un ancien squat que le propriétaire avait préféré faire condamner.

Il s'était bien fait avoir. Constatant qu'il ne lâcherait pas le morceau, et pour éviter qu'il ne fasse trop parler de lui en Égypte, le pseudo-diplomate lui avait tout simplement, mais fort astucieusement, donné une motivation pour quitter le pays. Et il l'avait cru. *Comment ai-je pu être aussi naïf*, se demandait-il. *Moi, un banni de la police, accepté au sein d'une cellule de la DGSE ?*

Que pouvait-il faire ? Tenter de retourner en Égypte ? Le vieux roublard avait sûrement fait en sorte qu'il ne puisse pas franchir la douane... Il ne lui restait plus qu'à passer par la voie officielle. Les autorités françaises ne devraient pas être totalement indifférentes ! Une gendarme avait tout de même été tuée !

— Monsieur Galion ?

Le policier se retourna. Un homme d'une trentaine d'années lui faisait face. Il était grand, costaud. Son sweat-shirt négligemment posé sur l'épaule, il lui lançait un regard franc. Comment connaissait-il son nom ?

— Euh... Oui..., balbutia Galion.

— Vous souhaitez toujours savoir qui vous a agressé dans le désert égyptien ?

— Plus que jamais.

— Alors, c'est par ici.

Il tourna les talons et s'engagea dans une petite rue perpendiculaire, à quelques mètres du squat. Galion mit un instant à réagir, puis lui emboîta le pas. Sur le chemin, il interrogea l'homme au sujet de cette fausse adresse.

— Question de sécurité. On ne va quand même pas vous faire entrer par la grande porte. Nous sommes censés être discrets. Qui plus est, rien de tel que la surprise pour déconcentrer un homme. Vous étiez tellement perplexe que vous ne m'avez même pas entendu arriver.

— C'est bien vu. Je dois le reconnaître.

— Vous risquez d'apprendre pas mal de choses, si vous bossez avec nous.

Prends ça dans les dents, se dit Galion. Au moins, le ton était donné. Après quelques centaines de mètres, les deux hommes pénétrèrent dans un bâtiment à peine mieux entretenu que le premier. Ils montèrent dans un ascenseur. L'homme au sweat-shirt sortit une clé, qu'il introduisit dans une cavité presque invisible au-dessus de la porte. Une voix au timbre métallique résonna dans l'ascenseur.

— Identification.

— Vincent, zéro, deux, quatre, alpha.

— Identification acceptée.

L'ascenseur s'ébranla. Le trajet sembla un peu long à Galion.

— Je n'avais pourtant pas l'impression que l'immeuble était si haut, déclara-t-il.

— Nous descendons.

Les portes métalliques s'ouvrirent sur un long couloir. L'homme conduisit le nouveau venu devant une plaque d'acier qui semblait se confondre avec le mur.

— À vous de jouer ! lança-t-il, un sourire en coin.

Avec un léger sifflement hydraulique, la porte glissa rapidement à l'intérieur de la cloison.

— Asseyez-vous, intima une voix qui provenait de l'intérieur de la pièce.

Galion entra et prit place en face d'un petit homme d'une cinquantaine d'années, qui l'accueillit avec un sourire froid.

— Bonjour.

— Je m'appelle François Nervion. Je dirige cette cellule et je voudrais que les choses soient bien claires. Je n'ai pas souhaité votre arrivée. Pour être honnête, je ne pense pas que vous ayez le cran nécessaire, mais votre histoire a ému certains de mes collaborateurs ou, plus précisément, certains de mes supérieurs hiérarchiques.

— Mais je n'ai pas l'intention d'interférer...

— Attendez. Je vous arrête tout de suite. Vous n'interférerez pas. Je vous joins ponctuellement à mon équipe. Vous suivez le mouvement. Vous fermez votre gueule. Et en aucun cas, vous ne gênez le travail de mes gars. Voici un formulaire. Je vous laisse le temps de le parcourir. Pour faire simple, vous acceptez de ne jamais rien divulguer de ce dont vous serez témoin, et vous vous engagez à ne pas poursuivre l'État en cas de problème...

— Mais si...

— Vous signez ou vous vous cassez. C'est ça, le deal.

Galion survola le formulaire, puis signa. Nervion se leva avec une vivacité qui surprit le policier. Il ne fallait pas se laisser attendrir par sa silhouette banale.

Cet homme devait certainement être plein de ressources. Il se dirigea vers une armoire métallique et composa un code. Il en sortit un dossier, qu'il posa ensuite sur la table.

— C'est parti, Galion. Accrochez-vous. Je répète une dernière fois : avez-vous bien compris que rien de ce que je vais vous révéler ne doit sortir de ce bureau ?

Galion commençait à perdre patience. OK, ces mecs étaient des agents secrets. OK, ils détenaient des informations dont il avait besoin. Mais ça ne leur donnait pas le droit de le traiter comme un gosse de dix ans.

Il s'apprêtait à le faire savoir à ce Nervion, quand l'homme enchaîna. Le silence de Galion avait visiblement été considéré comme un consentement.

— Vous êtes né en 1976 à Paris. Père prof d'histoire, mère médecin. Bizarrement, malgré de bonnes études, vous devenez flic. Mais vous êtes plutôt bon. Recruté par la Crim dès la sortie de l'école. Vous gravissez rapidement les échelons, jusqu'au grade de capitaine. Et là, vous tuez froidement un suspect au cours d'une enquête.

— Un fumier de pédophile qui torturait un gamin de dix ans, corrigea Galion sur un ton glacial.

Nervion posa sur lui un regard tout aussi polaire et continua.

— Peu importe. Vous tuez froidement un suspect et vous êtes radié de la police. Après quelques semaines à vous morfondre dans votre appart miteux du treizième, vous quittez la capitale pour les Pyrénées, où vous postulez pour un poste de chef de la police rurale, pour lequel vous êtes retenu. Vous végétez quelques mois, et un colonel de gendarmerie fait appel à vous pour résoudre une série de crimes dans les montagnes. C'est à ce moment que vous commencez sincèrement à me les casser !

Galion écarquilla les yeux. Avait-il bien entendu ?

— Vous devenez très antipathique à cette période, parce que vous nous avez mis des bâtons dans les roues... Votre rapport concernant l'affaire des disparus de Las Penas del Hombre stipule, page trente-huit, que le colonel Maducan vous a signalé l'intervention de la DGSE au début des disparitions. Il n'avait pas menti. Nous avions en effet demandé à Maducan de nous laisser le champ libre, soi-disant pour nous permettre de mieux traquer des militants de l'ETA. Comme vous l'avez judicieusement fait remarquer dans votre compte rendu, c'était absurde. Absurde, mais pas inutile. En réalité, nous protégeions le centre de recherche que vous avez aidé à démanteler.

— Pardon ? Vous pouvez me la refaire ?

— La DGSE protégeait le centre de recherche médicale fondé par Hans Miller.

— C'est... C'est impossible. Vous savez ce qu'ils faisaient subir aux gens ? À des gens innocents, devrais-je ajouter.

— Oui et non. Nous avions connaissance que Miller et le docteur Simian utilisaient des cobayes humains, mais nous ne savions pas dans quelles conditions. Et ce que je vais vous dire va peut-être vous choquer, mais nous n'en avions rien à foutre.

— Mais vous êtes de vrais malades !

— Non. Nous sommes en guerre. Tout simplement.

— En guerre ? Mais contre qui ? Il faut passer un diplôme de taré pour être embauché chez vous ?

— Je conçois que cela soit difficile à comprendre... Mais je vous expose les faits. Nous avons recruté Hans Miller il y a une vingtaine d'années. Ses connaissances en médecine et sa fortune faisaient de lui le candidat idéal pour nous aider.

— Mais vous aider à quoi ? demanda Galion.

— Miller ne vous a rien dit ?

— Vous aussi, vous vous y mettez ?

Devant le silence de son interlocuteur, Galion se résolut à répéter son histoire :

— Il s'est suicidé, disant qu'il ne voulait pas qu'« ils » mettent la main sur lui. Il a ajouté que je devais me méfier d'« eux ». Et que l'homme brûlé dans la cellule numéro un n'était pas ce qu'on pouvait croire. Et ne me demandez pas ce que cela signifie, parce que je n'en ai aucune idée.

— Moi, si. Par ce « ils », Miller désignait nos ennemis. Nous avons découvert il y a trente ans un groupe qui se fait appeler le « Cercle des gardiens ». Ils ont investi toutes les branches de la société. Ils ont des disciples dans la police, la justice, le monde politique, les grandes multinationales. Mais nous éprouvons de grandes difficultés à découvrir où ils se cachent, du moins, en ce qui concerne les dirigeants. Miller avait peur que nous ne puissions le protéger lorsqu'il serait en prison.

— Mais vous vous foutez de moi ou quoi ? Si la DGSE ne peut pas le protéger, qui le peut ?

— C'est bien la question, en effet. Ne les sous-estimez pas. Ils ont un terrible avantage sur nous.

— Et lequel, si ce n'est trop vous demander ?

— L'expérience.

Galion était abasourdi. Cet entretien n'avait ni queue ni tête. Cet homme était-il en train de se payer sa tête ?

— L'expérience ? répéta-t-il.

— Je vais vous demander de me croire sur parole. J'espère que ce que vous avez découvert dans les Pyrénées va vous aider à accepter la vérité. Nous sommes en possession d'un objet très particulier. Et d'un manuscrit ancien qui permet de comprendre comment utiliser cet objet. Il avait entre autres pour fonction de permettre à douze hommes et femmes de vivre éternellement.

Galion resta silencieux. Vivre éternellement ? La pilule était dure à avaler. D'un autre côté, Nervion n'avait aucun intérêt à lui mentir. Et puis, Hans Miller n'avait-il pas vécu jusqu'à près de cent trente ans grâce à ce fameux traitement ? Cela ne pouvait être une coïncidence.

— Poursuivez, déclara-t-il.

Nervion se leva et se mit à faire des allers-retours, comme si le mouvement l'aidait à organiser ses pensées.

— Un groupe de douze personnes aurait tenté l'expérience. Nous ne

connaissions pas leur âge réel. Nous savons simplement qu'ils ne meurent pas. Pas de vieillesse en tout cas. Et qu'ils se sont organisés pour obtenir de plus en plus de pouvoir. Des cohortes de laquais – je ne vois pas d'autre terme pour les qualifier – sont prêts à se sacrifier pour les défendre, et il nous est très difficile de les infiltrer. Nous y sommes arrivés quelques fois, notamment en capturant l'homme qui était enfermé dans la cellule numéro un, dans le centre médical de Hans Miller.

— Oh non ! J'ai peur de comprendre.

— Oh si ! Nous n'avons pas le choix. Pour lutter contre eux, nous devons comprendre comment ils pouvaient vivre si longtemps. Faire prisonnier l'un des gardiens était une étape très importante. Il est devenu notre premier cobaye. Grâce à son sang, qui était injecté aux autres sujets, Simian et Miller parvenaient à synthétiser une sorte d'élixir de jouvence, que Miller a d'ailleurs expérimenté sur lui-même avec une certaine réussite. Vous comprenez certainement mieux ce que voulait dire le vieux milliardaire, quand il vous a confié que l'homme détenu dans la cellule numéro un n'était pas un homme comme les autres...

— Et le seul élément qui vous manquait, c'était la quantité, n'est-ce pas ?

— Exact. S'injecter directement le sang de notre captif avait de graves effets secondaires, qui occultaient totalement les effets bénéfiques. Nous avons donc eu l'idée d'utiliser des cobayes, de façon à ce qu'ils filtrent le produit. Nous le prélevons ensuite sur eux en ne conservant que le principe actif. Pour une raison inconnue, nous ne sommes jamais parvenus à effectuer cette opération directement sur le sujet numéro un. Le problème majeur, c'est qu'il nous fallait quarante cobayes pour fournir les médicaments nécessaires à un seul homme. Simian travaillait pour améliorer le rendement. Mais vous avez mis fin à ses recherches plutôt abruptement, si je puis dire.

— C'est absolument ignoble. Vous êtes pires que les fumiers que vous traquez.

— Mais comprenez-vous la portée d'une telle découverte ? Nous parlons de vie éternelle !

Galion était navré. La lueur de convoitise qu'il voyait briller dans les yeux de Nervion lui faisait peur. Que des hommes soient capables de faire subir des atrocités à leurs congénères, c'était un concept qu'il comprenait. Il avait bien fallu qu'il se fasse une raison, c'était le métier qui voulait ça.

Mais que ce soient des institutions censées protéger le peuple qui cautionnent de tels actes, cela dépassait l'entendement. Il se leva et se dirigea vers la sortie.

— Monsieur Galion !

— Nous n'avons plus rien à vous dire. Au revoir.

— Je vous rappelle ce à quoi vous vous êtes engagé...

— Pouvez-vous ouvrir la porte, s'il vous plaît ?

— Vous ne souhaitez donc pas voir le dossier que j'ai en main ? Concernant le tueur balafre et son ami, Saïd ?

Galion hésita. *C'était vraiment mesquin. Quel salopard ! Qu'il aille se faire foutre !* Il lança un regard meurtrier à l'agent secret. C'est alors que le visage de Maria, déformé par la souffrance, se superposa à celui du petit homme. Était-il possible de laisser ses assassins en liberté ? À contrecœur, Galion retourna s'asseoir.

— Vous voyez, quand vous réfléchissez... Certains objectifs ne peuvent s'embarasser de quelques détails. C'est la conclusion à laquelle on arrive toujours quand on joue dans la cour des grands. Et ne me forcez pas à reparler de votre éviction de la police. On doit parfois s'accommoder de petites entorses à ses principes...

Galion serra les dents. Il valait mieux que le flot d'insultes qui lui venaient à l'esprit reste au fond de sa gorge. Certains objectifs nécessitaient en effet une grande abnégation, même si cela impliquait de supporter la présence d'un immense enfoiré...

— Nous avons découvert que ces hommes travaillaient pour l'un des « gardiens », reprit Nervion. Il semblerait que leur but ait été de faire disparaître tout ce qui pouvait de près ou de loin faire ressortir au grand jour leur vraie nature. Ils ont dû supposer que Miller vous avait tout raconté... Quand je vous parlais de guerre, ce n'était pas un effet de style. Ils ne reculent devant rien.

Galion resta muet. Une chose était claire : ses intérêts personnels coïncidaient avec ceux du petit homme. Il devrait donc composer avec ce personnage.

— Je dois par ailleurs vous faire part d'une très mauvaise nouvelle.

— Je vous écoute, répondit Galion avec une pointe d'appréhension.

Qu'allait-on encore lui annoncer ? Son calvaire n'avait-il pas assez duré ?

— Le docteur Vicas est décédé dans des circonstances troublantes...

— Oh ! merde.

— Ainsi que votre collègue Berthelot. Il semblerait que tous les gens ayant un lien avec l'enquête soient en danger.

Galion se prit la tête à deux mains, puis se ressaisit. Il ne s'effondrerait pas devant cet homme. Mais que c'était dur !

Berthelot... Il songea à sa femme, Mathilde, et à ses deux gamins. Que d'injustices ! Les répercussions liées à cette enquête ne cesseraient-elles donc jamais ? Il se devait de mettre un terme à tout ça.

Si répugnant soit cet homme, il allait aider Nervion dans son combat contre les gardiens. De tels crimes ne pouvaient rester impunis.

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

À mon arrivée au manoir, je ne pus m'empêcher de me rendre au chevet de Mona Lisa. Je m'excusai à voix haute de l'avoir offerte avant d'avoir pu la terminer. J'eus presque l'impression qu'elle me suivait du regard quand je m'arrachai enfin à sa contemplation. Un profond sentiment de tristesse m'accompagna lors de l'ascension des marches menant à mon atelier. À l'ouverture de la porte, mon humeur changea brutalement.

Pendant quelques secondes, mes membres refusèrent de fonctionner.

La pièce avait été retournée de fond en comble, et des dizaines de croquis étaient éparpillés sur le sol en pierre brute. Évaluant les dégâts, mon regard s'arrêta sur un objet qui n'aurait pas dû se trouver là : une botte dépassait derrière un fauteuil.

Dans le prolongement de cette botte gisait Alessandro Di Pietri. Il était mourant. Même si j'ai un peu honte de l'avouer, cela constituait le cadet de mes soucis. Ce n'était pas tant son état qui me préoccupait, mais plutôt les taches noires qui étaient apparues au bout de ses doigts. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : il avait découvert ma cachette !

Je me tournai vers lui.

— Que..., que m'arrive-t-il, maître ? Aidez-moi, je vous en prie..., m'implora-t-il.

— Mais pourquoi diable devrais-je vous aider ? Vous m'avez trahi. Où est la sphère ? Où est mon manuscrit ?

Di Pietri garda le silence. Ils ne devaient pourtant pas être loin. Le jeune Italien n'avait pu faire que quelques pas. Je me mis donc en quête de ces objets. En vain... Furieux, je retournai aux pieds du traître.

— Je vous repose la question. Qu'avez-vous fait de mes travaux ?

— Avant, je veux savoir ce qui m'arrive...

— Vous souvenez-vous de la poudre blanche que je verse dans ma soupe chaque soir ?

Le jeune homme acquiesça avec difficulté.

— Il s'agit d'un poison, repris-je. D'un poison fulgurant. Depuis des années, j'ingurgite cette toxine, à très faible dose, ce qui me permet d'habituer mon corps à ses effets. J'ai enduit mon manuscrit de ce poison et je prends bien soin de le manipuler avec des gants. Au cas où j'oublierais ce détail, ou s'il m'arrivait de toucher la couverture par accident, mon accoutumance à ce produit me sauverait certainement la vie. Mais pour vous, c'est une autre affaire...

— Je..., je vais mourir ?

— Oui. Je ne peux plus rien pour vous. Pourquoi avoir fait cela ?

— Je vous ai apporté un objet exceptionnel, et vous me traitez avec dédain, comme un idiot ou un enfant. Je vous hais ! Voilà pourquoi j'ai fait ça ! Vous auriez pu faire de moi votre bras droit...

— Dites-moi où vous les avez dissimulés.

Le rire sadique de l'Italien se mua en gargouillis de mauvais augure. Le sang commençait à perler à la commissure de ses lèvres.

— Il l'a emporté... Il a tout emporté, et il portait des gants, ajouta-t-il avant de sombrer dans l'inconscience.

Je pris son pouls. Il était trop tard. À qui ce jeune prétentieux avait-il pu donner, ou plus certainement vendre mes travaux ?

Je n'en savais rien. Mais une chose était sûre : la situation était grave. Grave, mais pas désespérée...

Je remerciai intérieurement mon maître de m'avoir inculqué certains principes : « Ne mets pas tous tes œufs dans le même panier... Le dicton du paysan le plus simple contient parfois la plus grande sagesse. Rien ne remplace l'expérience. Rappelle-t'en toujours. »

Suivant son conseil, j'avais rangé la petite fiole que contenait la sphère en lieu sûr, avec mon carnet de notes.

Et sans cette fiole, la transcription que j'avais effectuée ne serait pas d'une grande utilité. Elle susciterait certainement de nombreuses interrogations et des envies irrépressibles de tenter l'expérience, mais cela reviendrait à concocter du vin sans avoir de raisin. Quant au reste du message, par chance, je n'avais pas terminé la traduction, et je doutais fort que quiconque puisse comprendre la langue de la sphère sans l'aide de mon précieux carnet.

J'avais le souffle court. Tant d'émotions en si peu de temps... Je n'y étais pas habitué. Ressentant une légère douleur dans mon bras gauche, je me surpris à regretter mon jeune âge, époque où mon corps ne me trahissait jamais. Je pris la direction de ma deuxième cache et constatai avec soulagement que la fiole était toujours là. Il faudrait que je pense à trouver un endroit moins facile d'accès, car le voleur risquait fort de revenir à la charge quand il comprendrait qu'il lui manquait une pièce essentielle.

Je décidai ensuite de demander à Guillaume si par hasard il n'avait pas reconnu le mystérieux compagnon de Di Pietri. Guillaume habitait ici depuis des lustres, et il était fort probable qu'il ait déjà aperçu le larron en question.

Manifestement, mon domestique ignorait totalement qu'un étranger se fût introduit dans le manoir. L'homme avait dû se montrer discret. Le pauvre Guillaume se confondit en excuses. Je le rassurai, puis secouai vigoureusement la main, car la douleur dans mon bras ne passait pas. Pire, elle semblait croître. Je me mis à respirer de plus en plus difficilement et, soudain, je compris !

J'étais en train de faire une attaque. Je m'écroulai dans le hall du manoir, puis...

Plus rien.

30 septembre 2010 – Paris

Galion s'était fait une raison. Il était le type qui avait été imposé par un homme haut placé. Depuis quinze jours, il n'avait cessé de tenter de s'intégrer à l'équipe, mais c'était apparemment sans espoir. On le tolérait. Point final. Après son entrevue avec Nervion, deux semaines auparavant, il avait pris une chambre d'hôtel et avait appelé ses parents et son ami Paul pour les rassurer. Puis, il avait consulté ses messages sur le Net. Quand il avait vu s'afficher celui de Zawachowski, le légiste qui l'avait aidé à résoudre le mystère de la vallée de Las Penas del Hombre, il avait eu la plus grande difficulté à se contenir pour ne pas hurler. Ainsi, s'il avait jeté un œil à ses messages en Égypte, il aurait peut-être pu empêcher la mort de Maria ! Il se revoyait céder aux avances de sa compagne, remettant à plus tard la consultation de ses mails... Cela renforça encore son sentiment de culpabilité et, par la même occasion, sa colère.

Il avait donc entamé sa collaboration avec les agents de la DGSE en faisant preuve d'une motivation exacerbée, qui s'était malheureusement heurtée à un mur. Il n'était pas le bienvenu, et les deux agents avec qui il travaillait le lui avaient bien fait sentir.

Depuis quatre jours, ils planquaient tous les trois dans un petit studio miteux. Bozec se leva pour se dégourdir les jambes. Elle était grande, rousse et athlétique. Elle avait un visage avenant, qui se fermait systématiquement lorsqu'elle croisait le regard du policier. Quant à Mérolle, c'était un gaillard d'une bonne quarantaine d'années, ancien du GIGN. Son visage carré, surmonté d'une épaisse tignasse grise coupée à ras, était aussi expressif qu'un bloc de pierre, et ses rares sourires le rendaient encore plus inquiétant. Galion ne l'appréciait pas beaucoup. La communication avec ses deux partenaires se limitait donc au strict minimum.

Et Galion s'en contentait. Du moment qu'il n'était pas évincé, il pouvait sans problème s'accommoder de cette ambiance délétère. Il n'avait de toute façon pas la tête à discuter. Depuis que Nervion lui avait expliqué les liens que les deux tueurs égyptiens entretenaient avec l'un des gardiens connu sous le nom de Marstof, il n'avait reçu aucune nouvelle information intéressante. Il savait juste que le travail qu'il menait avec Bozec et Mérolle, ou plutôt que les deux agents menaient devant lui, les rapprochait de plus en plus de ce Marstof.

— Galion ? demanda Bozec.

— Oui.

— Du café ?

— Oui, merci.

— Hep ! On a quelque chose..., fit le colosse aux cheveux grisonnants.

Bozec et Galion s'approchèrent de la fenêtre. Le jeune dealer qu'ils filaient depuis près d'une semaine ne rentrait pas seul ce soir.

— Tu vois ce que je vois ? demanda Mérolle à sa collègue.

— Et comment !

Galion ne comprenait rien. Il n'aurait su dire si c'était la joie d'avoir du nouveau ou si Bozec éprouvait une soudaine bouffée de pitié à son égard, mais elle se résolut à éclairer sa lanterne.

— Galion, vous voyez ce petit con ? Il est sans le moindre intérêt. Mais ça, vous l'aviez certainement compris tout seul. On a eu un tuyau il y a une semaine, disant qu'il allait bientôt être intronisé...

— Intronisé ?

Bozec regarda Mérolle, qui acquiesça, avant d'ajouter :

— Allez, vas-y. Après tout, il y est pour rien. Mets-le au parfum. Qui sait, peut-être que le petit flicaillon de campagne pourra un jour nous être utile.

Galion gratifia Mérolle d'un regard qui oscillait entre la reconnaissance et le dégoût. Ce type ne se prenait vraiment pas pour de la merde. Mais le policier n'en avait cure. Il allait enfin pouvoir comprendre à quoi rimaient toutes ces nuits de surveillance. Sa patience et son humilité avaient fini par payer.

Bozec reprit.

— Le Bouledogue, enfin Nervion, a dû vous expliquer que nous traquons une bande de fêlés qui se sont autoproclamés le « Cercle des gardiens ». Au départ, ils étaient douze. Ils ont bâti leur empire, au fil des ans, en infiltrant toutes les institutions qui ont une once de pouvoir en Europe de l'Ouest. Mais il est évident qu'à douze, même si on vit très, très, très longtemps, on ne peut pas être partout. Alors, ils forment des disciples. Des gens qui leur sont dévoués corps et âme. Ne me demandez pas comment ils les soumettent à ce point, mais ceux que l'on a capturés avaient une telle foi en leurs maîtres que ça vous fiche le frisson. Jamais un de ces initiés ne les a trahis. Même au cours d'interrogatoires, disons..., musclés, on n'a rien pu en tirer. Ils se plongent dans une sorte de catatonie qui leur permet de tout supporter ou presque.

— Jusqu'ici, je vous suis. Et le jeune, en bas ?

— C'est un petit dealer et un toxico notoire, accro aux drogues dures. Il est bien connu des services de police. Et puis, bizarrement, il y a trois mois, les stupés qui bossaient sur son miniréseau ont découvert qu'il s'était arrêté du jour au lendemain. Le truc un peu barj, quand on sait l'effet qu'a cette merde sur le corps. Deux jours plus tard, ils ont surpris une conversation, dans laquelle le nom de Marstof était mentionné. Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est qu'on a les moyens de recueillir ce genre d'infos. Quand il a été averti, le patron nous a lancés sur les traces du gamin. Et il semblerait qu'il soit sur le point de rejoindre l'organisation de Marstof.

Mérolle se leva et composa un numéro sur son portable.

— Marco ? Ouais. On a un contact. C'est Mélissa. Vous me la filez dès

qu'elle sort de chez lui. Et cette fois-ci, ne la perdez pas !

Mérolle se tourna alors vers Galion.

— Maintenant, voilà le topo. On vient d'avoir confirmation de ce qu'on pensait. La nana qui est entrée, Mélissa, c'est un des lieutenants de Marstof. Son recruteur, en quelque sorte. On la connaît bien, mais on n'a jamais réussi à la suivre suffisamment longtemps pour qu'elle nous conduise à son chef. Et aujourd'hui, on a une bonne occasion.

— Pourquoi vous ne l'arrêtez pas ? demanda Galion.

— Dans cette organisation, expliqua Bozec, tous ceux qui occupent une position importante ont un ou deux moyens de se donner la mort rapidement en cas de capture. On a pu vérifier à plusieurs reprises qu'ils n'hésitaient pas. Ce qu'on veut, c'est leur chef, pas des sous-fifres... On ne peut pas prendre le risque de signaler notre présence à cette Mélissa, car elle pourrait disparaître définitivement.

En terminant sa phrase, Bozec passa la main au niveau de son cou, imitant le geste effectué quand on tranche une gorge. Le message était clair. Les choses commençaient à se mettre en place dans l'esprit de Galion. Mérolle prit plusieurs clichés de la fille quand elle ressortit de l'hôtel miteux en face duquel ils étaient installés. En quelques manipulations sur son reflex numérique, il isola l'image qu'il cherchait. Il leva les yeux vers Galion.

— Viens voir... J'ai un truc à te montrer.

Galion fronça les sourcils. Depuis le début, Mérolle le tutoyait, un peu comme s'il s'adressait à un gosse. Ça ne faisait qu'ajouter à l'aversion qu'il ressentait pour cet homme, mais il était néanmoins curieux. Il s'approcha et observa l'écran rétroéclairé.

— Tu vois ce petit tatouage, sur la nuque, à la naissance des cheveux. C'est leur signe de reconnaissance. Nous appelons ça un « glyphe ». Chacun des douze gardiens en a un différent, et tous leurs disciples ont ce tatouage sur une partie de leur corps. Notre petite Mélissa ne fait pas dans la discrétion.

Sous leurs yeux, la jeune femme s'engouffra dans un taxi. Elle ne pouvait pas savoir que toute une équipe de filature s'était mise en branle après son départ.

Octobre 1517 – château du Clos-Lucé – Amboise

Eh bien, voilà, mon ami. Vous en savez autant que moi. Depuis cette attaque, je suis très affaibli. Même si le destin ne m'avait pas frappé, je ne sais si j'aurais eu le courage d'endosser la responsabilité qui vous incombe dorénavant. Je suis certain que, dans votre grande sagesse, vous saurez prendre la décision qui s'impose.

Heureusement, ma mémoire n'a pas été atteinte lors de mon attaque. J'ai ainsi pu reconstituer en grande partie le message que j'avais traduit. Vous recevrez donc sous peu un second courrier relatant tout ce dont j'ai réussi à me souvenir.

Je suis désespéré de n'avoir pu finir la traduction avant le vol, mais je joins à mon envoi le manuscrit d'Hérodote, dont je vous ai parlé précédemment, ainsi que mon carnet de notes. En suivant la méthode que je vous ai confiée, il ne fait aucun doute que vous parviendrez à décoder le message contenu dans la sphère.

Je compte sur vous pour la retrouver. Vos nombreux partisans dans ce royaume devraient pouvoir vous aider... Ensuite, traduisez la fin du message. Je doute que nous soyons prêts à recevoir toutes ces choses, qui paraissent invraisemblables. Mais je sais que vous aurez le recul suffisant pour faire le bon choix. S'il le faut, n'hésitez pas à détruire la sphère et toutes les traces de son passage entre nos mains. Ce qui importe vraiment, c'est qu'il en soit fait bon usage. Mon corps entier est parcouru de frissons à l'idée de ce qu'il adviendrait si des êtres malintentionnés parvenaient à utiliser l'énergie suprême dont parle le texte.

Ne faites pas la même erreur que moi. Soyez patient. Mettez le pouvoir suprême en lieu sûr et attendez que l'homme soit suffisamment sage pour en profiter sans être tenté de l'utiliser pour détruire ses congénères.

La fiole voyagera elle aussi séparément. Je ne veux prendre aucun risque. Je sais qu'il vous sera très difficile de venir me rendre visite. Tenez-moi tout de même au courant de votre décision.

*Amicalement,
Léonard de Vinci*

1er octobre 2010 – Paris

Quel était ce son strident ? Galion se redressa, puis tâtonna à la recherche de son portable. Luttant contre ses paupières engourdis, il distingua avec difficulté quatre chiffres qui s'affichaient en haut de l'écran : huit heures trois. Ça faisait à peine deux heures qu'il s'était couché après être rentré de la planque. Un nom clignotait : *Nervion*.

— Galion ?

— Oui.

— C'est Nervion. J'ai deux bonnes nouvelles : une pour vous, une pour nous. Par laquelle voulez-vous commencer ?

Pas de bonjour. Pas d'excuses de l'avoir réveillé alors qu'il savait pertinemment à quelle heure il s'était couché. *Quelle délicatesse !* se dit Galion. Mais il était surpris. Ce ton amical et décontracté ne collait pas avec l'homme qu'il connaissait.

— Commençons par celle qui me concerne, répondit-il d'un ton dubitatif. Je n'en ai pas reçu beaucoup ces temps-ci.

— J'ai localisé les deux tueurs. Vos tueurs. Si vous voulez être de la partie, l'avion décolle de Roissy dans une heure et demie.

— J'y serai. Et l'autre bonne nouvelle ?

— La filature qui a suivi votre planque d'hier a été couronnée de succès. On pense avoir trouvé l'une des résidences de notre cible. Mais je suppose que ça vous intéresse moins.

— Ne croyez pas ça. Ceux qui donnent les ordres sont tout aussi responsables que ceux qui les exécutent, sinon plus. Vous êtes bien placé pour le savoir.

— De toute façon, vous devriez être rentré pour assister à l'assaut. Bon voyage.

— Merci...

Nervion avait déjà raccroché. Galion fixa son téléphone, incrédule. Juste quelques mots, quelques instants... Et tant de conséquences ! Il allait enfin revoir ces fumiers.

Il se leva, fit son sac rapidement et appela un taxi. Rien au monde n'aurait pu l'empêcher d'embarquer dans cet avion.

En début d'après-midi, l'équipe débarquait au Caire. Bozec et Mérolle avaient été choisis pour le job. Durant le vol, le quadragénaire aux cheveux grisonnants avait exposé la situation à Galion.

Ses yeux brillaient. Il était tendu comme un arc et semblait impatient d'entrer en action.

— Nervion nous a donné carte blanche. Ces deux types ne sont que des

gros bras. Ils ne savent rien, et nous n'avons pas besoin d'eux.

— Ce qui signifie ? demanda Galion.

— En clair ? ça veut dire permis de tuer.

— Je veux le balafre.

— ça marche. Je me ferai l'autre. À la main.

— C'est votre problème. Du moment qu'il crève, répondit Galion.

Bozec les dévisagea.

— Et moi alors ? Je n'ai pas le droit de me défouler ? Et la galanterie, bordel ?...

Elle plaisantait. Mais Galion n'avait pas le cœur à rire. Lorsqu'il franchit le sas de l'avion, il se laissa envelopper par la douce chaleur. On était loin de l'étuve rencontrée quelques semaines auparavant. Mais hors du monde climatisé, et favorisée par les trois épaisseurs de vêtements qui s'étaient avérées indispensables pour compenser la fraîcheur parisienne, la sueur ne tarda pas à faire son apparition. Le policier accueillit avec délectation cette épuration. C'était comme si chaque goutte qui s'évaporait emportait un peu de sa compassion, de sa droiture... Il exsudait progressivement son humanité et ses convictions les plus profondes, pour ne plus faire qu'un avec sa colère. En quelques minutes, il s'était laissé gagner par le prédateur qui sommeillait en lui.

— Galion, vous...

Quand elle croisa son regard, Bozec se tut. Elle connaissait cette attitude, celle du serpent prêt à frapper. Elle s'empressa de rejoindre Mérolle, qui discutait avec des militaires égyptiens pour éviter les formalités douanières.

Galion les attendit un peu plus loin, fixant les montagnes qui s'élevaient à l'horizon. L'heure des chacals était passée ; celle du loup allait bientôt venir.

2 octobre 2010 – Le Caire, Égypte

Les trois Français avaient rencontré leurs informateurs dans un petit restaurant. Ces derniers étaient formels : le balafré et son acolyte logeaient dans une villa située en bordure de la ville. Ils dépensaient énormément d'argent et se montraient tout sauf discrets.

Après quelques discussions, Mérolle et Bozec décidèrent de passer à l'action très tôt le lendemain. Galion n'avait pas eu son mot à dire, mais il ne s'en offusqua pas. Une longue nuit sans sommeil l'attendait.

Au petit matin, un taxi les entraîna dans la grande banlieue de la capitale égyptienne. Les barres d'immeubles succédaient aux barres d'immeubles, et seuls quelques palmiers jouxtant la route leur rappelaient qu'ils étaient au pays des pyramides. On était bien loin de la carte postale idyllique que les touristes ramenaient dans leurs valises. Le taxi stoppa à un feu. Quelques gamins des rues jouaient avec un bâton et une petite boule grise. Galion plissa les paupières. Non, il ne se trompait pas. Les enfants s'amusaient en fait avec un rat crevé au centre d'une ruelle où s'écoulaient des fluides indéfinissables. Il se remémora la petite vendeuse et lui adressa un remerciement silencieux. Si tout se passait bien aujourd'hui, son geste n'aurait pas été totalement vain. Mérolle échangea quelques mots en arabe avec le chauffeur, et le taxi bifurqua. En quelques minutes, le paysage changea. Les enfilades de tours s'espacèrent, puis disparurent totalement, laissant place à des quartiers résidentiels. Plusieurs beaux édifices auraient pu attirer l'attention de Galion, mais ses pensées restaient fixées sur son objectif. Quelques centaines de mètres plus loin, la voiture s'immobilisa. Le chauffeur marmonna deux ou trois mots, gratifiant son interlocuteur d'un regard empli d'animosité contenue.

— *Inch Allah*, répondit Mérolle.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Galion.

— Il m'a souhaité bonne chance, car ces salauds souillent l'honneur des Égyptiens. Il espère que tout se passera bien.

— Ce n'est pas un chauffeur comme les autres ?

— Pas tout à fait. On a l'habitude de travailler avec lui.

— Comment on procède ?

— A priori, à cette heure, ils doivent dormir à poings fermés. On s'approche doucement, on vérifie et on fonce. Nos informateurs nous ont assuré que la maison ne dispose d'aucun système de sécurité. Ça ne devrait pas être trop difficile.

— Vous vous souvenez de notre arrangement ?

— Bien sûr, répondirent en chœur les deux agents de la DGSE.

Le petit groupe pénétra dans la propriété. La villa possédait un jardin bien entretenu, où les dattiers couvraient de leurs éventails des bougainvillées aux couleurs chatoyantes. Une délicate odeur parfumée était exhalée par les fleurs, dont certaines flottaient à la surface d'une petite piscine. Le bassin longeait l'immense baie vitrée qui donnait sur la pièce principale. Mérolle posa sa main gantée sur la baie et poussa délicatement. La porte de verre glissa sans bruit : elle n'était même pas verrouillée. Ils s'engouffrèrent dans la maison, se déplaçant avec coordination et souplesse, puis s'immobilisèrent devant l'une des chambres. Mérolle sortit un système vidéo avec une minicaméra, qu'il glissa sous la porte. Il se redressa et joignit ses mains en les plaçant sur le côté de sa joue. L'occupant de la chambre dormait. Il fit jouer la poignée et se précipita vers le lit.

En une fraction de seconde, l'agent secret avait sectionné les carotides de sa proie. Les timides rayons de soleil du jour naissant se reflétèrent sur la lame tachée de pourpre de son couteau de combat. Galion n'avait pu entreprendre quoi que ce soit. Tout s'était passé si vite ! Il se précipita auprès du mort. Le sang se répandait rapidement sur la taie d'oreiller de... Saïd ! Galion soupira de soulagement. Puis il dévisagea Mérolle, qui lui fit un clin d'œil. Avait-il vu que ce n'était pas le balafré ou s'était-il précipité sans réfléchir ? Il semblait en tout cas avoir pris beaucoup de plaisir à saigner le tueur.

Bozec était déjà repartie. Méthodiquement, ils sécurisèrent le périmètre. Une seule des autres chambres était occupée. Galion passa devant Mérolle. Il ouvrit la porte, puis vint se placer en silence devant le balafré, lequel dut sentir que l'atmosphère de la pièce avait changé. Il s'éveilla et ouvrit péniblement les yeux.

Pour un homme qui se trouvait face au 45 d'une de ses victimes, il réagit plutôt calmement. Il se redressa.

— Monsieur Galion... ça alors !

— Bonjour.

— Je ne m'attendais pas à vous revoir. Mais je vois que vous n'êtes pas tout à fait seul...

— Pourrais-je connaître votre nom ? demanda Galion. Juste pour savoir qui je tue.

Le balafré, qui jusqu'alors ne l'avait pas lâché du regard, tourna vivement la tête vers Mérolle, qui était sorti de l'ombre, son poignard à la main. Pour la première fois, le tueur sembla déstabilisé. Se réveiller face à un homme présumé mort et à un taré au couteau de combat maculé de sang ne devait pas être une chose aisée. Le balafré ouvrit la bouche, mais fut stoppé par une série de trois coups de feu. Son thorax était réduit en bouillie.

Galion se retourna brusquement vers Bozec.

— Mais qu'est-ce que vous avez foutu ?

— J'ai cru qu'il allait sortir une arme de sous les draps. Excusez-moi.

Elle paraissait sincère.

Galion serrait si fort les mâchoires qu'elles commençaient à lui faire mal.

Tout ça pour ça ? Il avait tant rêvé de cet instant, et Bozec lui avait volé sa vengeance. Il aurait voulu voir la peur dans les yeux du balafre, lui faire sentir ne serait-ce qu'une infime partie de l'horreur qu'il avait pu lire dans les yeux de Maria.

Mérolle rompit le silence.

— Allez... Faut pas rester là. On se casse. Le boulot est fait. Point final.

Il n'a pas tort, après tout, songea Galion. ça ne s'était pas passé comme il l'aurait souhaité, mais Maria était tout de même vengée. Il se laissa donc entraîner par les deux agents comme un boxeur groggy après avoir reçu un mauvais coup.

5 octobre 2010 – Paris

Dès l'atterrissage à Roissy, Galion et ses deux anges gardiens furent immédiatement conduits à une voiture. On les attendait pour le débriefing. À leur arrivée dans les bureaux parisiens, Nervion les accueillit en personne. Avec un grand sourire, il s'adressa à ses agents :

— Beau boulot, messieurs.

— C'était facile, fanfaronna Mérolle.

— Merci pour le « messieurs », patron..., ajouta Bozec.

— Quel caractère ! Dérisez-vous. Nous sommes en train de marquer des points.

Nervion se tourna alors vers Galion. Vous devez être content, Galion. Ces fumiers ne sont plus de ce monde. Votre amie est enfin vengée.

— J'aurais préféré ne jamais les avoir rencontrés, rétorqua froidement Galion.

— Oui, je comprends. Dépêchez-vous. Tout le monde nous attend. Nous avons trouvé le repaire de Marstof.

Dans le sillage du petit homme surexcité, les trois arrivants pénétrèrent dans la salle de réunion. Galion n'y avait encore jamais mis les pieds. C'était luxueux, mais sans excès. Une immense table en ellipse trônait au milieu de la pièce, et presque tous les sièges étaient occupés. Galion détailla au passage les visages des agents. Il reconnut deux ou trois hommes, qui avaient bossé avec eux sur la planque visant à démasquer la fameuse Mélissa. Il compta au moins vingt personnes. On préparait un gros coup. Nervion se positionna au bout de la table, sous un immense écran LCD. Puis, il commença son exposé.

— Bonjour à tous. Vous n'êtes pas sans savoir que nous avons localisé un des gardiens, que nous connaissons sous le nom de Marstof. Des sources sûres nous ont confirmé que notre précieuse cible était présente dans sa résidence. C'est une occasion inespérée, que je ne veux surtout pas rater. C'est pourquoi nous n'attendrons pas. Nous attaquons ce soir.

Nervion se pencha et saisit une télécommande. Derrière lui, l'écran s'illumina.

— Voilà le topo. C'est un grand manoir de quatre cents mètres carrés, situé en bordure de la forêt de Fontainebleau. Il n'y a qu'une route pour y accéder, et le bâtiment est entouré de végétation. Les images satellites montrent que la propriété est gardée jour et nuit par une dizaine de personnes qui effectuent des rondes à l'extérieur. En ce qui concerne l'intérieur, nous sommes dans le brouillard... Nous n'avons pas le temps de mener des investigations pour déterminer le nombre de gardes et leurs positions dans le bâtiment. Mais une chose est certaine, nous risquons de rencontrer une forte résistance.

Un des agents leva la main. Nervion lui donna la parole.

— Vous n'avez aucune info ? ça me semble un peu risqué...

— Un peu risqué ? Tu crois t'être engagé dans la police municipale de ton petit bled paumé, Nasard ? Si tu n'as pas ce qu'il faut dans le pantalon, tu peux faire tes bagages et retourner dans ton pays de bouseux.

Un lourd silence s'abattit sur la pièce.

— D'autres objections ? demanda Nervion.

Galion commençait à comprendre pourquoi Bozec le surnommait le « Bouledogue ». Il fallait reconnaître une chose : c'était un connard, mais un connard efficace.

— Je peux donc poursuivre. Les photos satellites nous ont également permis de déterminer six points d'entrée favorables. Ils sont indiqués en rouge sur cette carte. Vous disposez tous d'une copie de ce document dans le dossier qui est devant vous. Sur l'écran suivant, j'ai noté les équipes et les points d'attaque correspondants. Je me fous de ce qu'il adviendra des gardes, mais je vous rappelle que Marstof doit absolument rester en vie ! Des questions ?

— Ouais.

La voix grave provenait du fond de la salle. C'était un gaillard d'une trentaine d'années, qui devait peser au bas mot cent dix kilos. À voir les muscles de ses avant-bras qui saillaient au moindre mouvement, on pouvait supposer qu'il ne devait pas avoir de problèmes de poignées d'amour. On aurait dit une statue taillée dans le granit.

— C'est qui, le bleu ? poursuivit le colosse en fusillant Galion du regard.

— Un officier de police, qui se joint à nous ponctuellement. Il dispose d'infos fraîches sur les gardiens.

— Ce serait pas le bâtard qui a tiré sur Momo, par hasard ? Ce petit flicard des Pyrénées qui nous a foutus dans la merde ?

Galion était partagé entre embarras et colère. Ainsi, les gardes du corps de Hans Miller qu'il avait neutralisés étaient aussi de la DGSE. Eh bien, oui, il avait flingué ce « Momo » et, si c'était à refaire, il n'hésiterait pas une seconde. Il avait tout de même agi pour sauver de pauvres innocents qui servaient de cobayes à une bande de tarés. *Comment ces types censés être du bon côté arrivaient-ils à se regarder dans une glace ?* Il s'apprêtait à poser la question au mastodonte, quand Nervion intervint :

— Du calme, Barzetti, du calme. Nous sommes des pros. Pas des gamins de dix ans qui se chamaillent dans une cour de récré. Galion ne faisait que son travail. Simplement, à ce moment, disons que nos intérêts divergeaient, ce qui n'est plus le cas maintenant. Ça te pose un problème ? J'ai dit : ça te pose un problème ? répéta-t-il en haussant le ton.

— Non, patron, pas de problème, lâcha Barzetti.

Son air renfrogné affirmait pourtant le contraire.

— Alors, s'il n'y a pas d'autres questions, allez vous équiper. On part dans une heure. Et je veux que vous connaissiez le plan de la maison comme si c'était la vôtre ! Exécution !

Tous se levèrent, et, en quelques instants, la salle s'était vidée. Barzetti frôla Galion et lui chuchota :

— Ne passe pas trop près de moi, flicaillon. Pendant une opération, un accident est si vite arrivé...

Avant que Galion n'ait pu réagir, il sentit une main qui le tirait dans la direction opposée : c'était celle de Bozec.

— Laisse tomber, c'est une brute, qui doit avoir à peu près le même QI que son tour de biceps.

L'image fit sourire Galion, qui se dérida un peu.

— ça fait combien, un tour de biceps ? demanda-t-il à la jeune femme.

— Bah, il est balaise, mais ça fait quand même pas bien lourd...

5 octobre 2010 – 23 h – Fontainebleau

Galion se tenait derrière Bozec et Mérolle. La nuit était tombée de bonne heure, et ils se déplaçaient grâce à des systèmes de vision nocturne. Le policier, qui n'en avait jamais utilisé, était un peu déboussolé. La pâle clarté lunaire était tellement amplifiée qu'elle en devenait presque éblouissante.

Les vieux chênes et hêtres se succédaient en une haie sinistre, et Galion fut content lorsqu'ils aperçurent enfin la propriété.

— Équipe trois en position, chuchota Mérolle dans son émetteur. Maintenant, on attend vingt-trois heures.

Vingt-trois heures... Trois heures d'attente. Voilà qui n'était pas réjouissant.

Mais c'était une précaution nécessaire, qui leur permettrait de mieux évaluer les forces en présence pour éviter de foncer dans le tas sans réfléchir.

En dépit de son intervention vigoureuse de l'après-midi, le Bouledogue n'avait visiblement pas l'intention d'envoyer ses agents au casse-pipe.

— Toutes les équipes sont en place. Assaut dans cinq, quatre, trois, deux, un... Go !

La clôture fut sectionnée en silence. Ayant eu le temps de constater qu'il n'y avait pas de chiens ou d'autres surprises de ce genre, Mérolle s'engouffra dans l'ouverture. Au bout de quelques dizaines de mètres, il leva la main, avertissant le petit groupe de se mettre en attente. Il s'agenouilla et épaula son fusil d'assaut. Galion entendit à peine le chuintement étouffé de l'arme équipée d'un silencieux.

Un garde, qu'il n'avait pas même aperçu, venait de s'écrouler, mortellement touché à la poitrine. Au fil de leur progression, Nervion leur donnait des infos sur la situation de chaque équipe. Pour l'instant, l'opération se déroulait comme prévu.

Ils se positionnèrent devant leur point d'entrée dans le manoir. Mérolle et Bozec se ruèrent à l'intérieur, arrosant les œuvres d'art qui ornaient le couloir de plusieurs rafales. Au début, aveuglé par les tirs, Galion crut qu'ils avaient tiré en prévention.

Mais les deux corps sans vie qui déversaient leur fluide vital sur le tapis lui donnèrent tort. Il était vraiment impressionné. *Je suis bien content d'être dans leur camp*, songea-t-il en pensant aux deux agents.

Ils progressèrent silencieusement, éliminant méthodiquement toute source éventuelle de danger. À les voir se déplacer avec tant de précision et d'efficacité, Galion avait presque l'impression d'assister à un ballet savamment orchestré. Sauf qu'à défaut de faire tourner des étoiles dans les yeux des spectateurs, ce ballet semait la mort derrière lui.

Quand Mérolle abattit deux hommes dans leur sommeil, Galion commença vraiment à être mal à l'aise... Était-ce nécessaire ? Ne pouvait-on pas procéder autrement ? Au fond de lui, une petite voix criait que c'était mal : sa formation de flic, l'éducation que lui avaient donnée ses parents, la personnalité qu'il s'était forgée... Tout ça ne coïncidait pas avec l'action qu'il était en train de mener. *Tu étais moins pinailleur quand il s'agissait de flinguer Saïd et le balafre*, se remémora-t-il... De toute façon, l'heure n'était pas à la réflexion. Il reporta son attention sur les deux agents.

Alors que le duo venait de sécuriser une chambre et poursuivait son avancée en territoire ennemi, un mouvement furtif capta le regard de Galion.

Un homme sortit en trombe de la chambre et se précipita dans le sillage de Bozec, un couteau à la main. Il avait échappé à leur vigilance !

En un clin d'œil, Galion l'intercepta et l'envoya au pays des songes d'un violent coup de crosse. Bozec se retourna vivement. Elle l'avait échappé belle.

— Merci, murmura-t-elle.

Mérolle baissa son arme et exécuta le malheureux avant que Galion ait pu s'interposer. Il n'en croyait pas ses yeux. *C'est incroyable, je nage en plein cauchemar !* hurla-t-il intérieurement. *Ces agents sont vraiment des fous de la gâchette !*

Comme si de rien n'était, Mérolle se remit en marche.

La pièce suivante était vivement éclairée. Une femme était assise dans son lit, un livre sur les genoux. Elle leva les yeux vers eux. Son visage reflétait l'incompréhension et la surprise, mais ça ne dura pas.

— Ainsi, vous m'avez trouvée..., déclara-t-elle.

— Chef ? Nous avons Marstof. Ne bougez pas, ajouta-t-il à l'intention de la femme.

Galion n'en revenait pas. Une femme ! Il ne s'était pas du tout attendu à ça. Mais pourquoi pas, après tout ?

— Tuez-moi, qu'on en finisse. J'ai vécu suffisamment.

— Vous n'aurez pas cette chance, rétorqua l'ex-homme du GIGN en la gratifiant d'un sourire sadique.

Les messages des autres équipes leur parvenaient peu à peu. Tout le manoir était maintenant sous contrôle, et on ne déplorait que deux blessés du côté du commando. Nervion avait du mal à contenir son immense satisfaction.

— Bien joué, tout le monde. Ramenez-moi cette salope au plus vite. J'ai quelques questions à lui poser.

— OK, patron, répondit Bozec, en esquissant un mouvement vers Marstof.

Pendant ce temps, Galion avait eu le loisir d'examiner la pièce. Tous les murs étaient constellés de photos d'enfants. Il y en avait des centaines. Certaines anciennes, d'autres beaucoup plus récentes.

C'était un décor vraiment insolite. Il commençait à se demander ce qui avait bien pu pousser cette femme à recouvrir ses murs de la sorte. En tout cas, on était loin de l'image démoniaque et inquiétante que lui avait dépeinte Nervion. Marstof représentait-elle réellement un danger pour la sécurité

nationale ?

Avec une vivacité qui prit au dépourvu les agents de la DGSE, elle se précipita dans son cabinet de toilette, situé juste à côté de son lit, et s'enferma à double tour.

— Merde, lâcha Mérolle en jetant son épaule de toutes ses forces contre la porte.

Il recommença à plusieurs reprises, mais le lourd panneau de bois en chêne massif tenait bon.

— Sortez immédiatement ! hurla-t-il. Ou je fais péter cette putain de serrure avec mon arme.

Galion assistait à la scène, un peu dépassé par les événements. À sa grande surprise, Marstof obtempéra au bout d'une vingtaine de secondes.

— C'est bon, ne vous énervez pas. Je sors. Je voulais juste m'octroyer une dernière cigarette. Ce n'est pas trop demander, tout de même ?

La serrure cliqueta, et la porte s'ouvrit sur la grande femme. Galion remarqua qu'elle avait les cheveux mouillés. Elle plaça une cigarette entre ses lèvres et sortit un briquet.

Mérolle la suivait du regard avec une méfiance non dissimulée. Il recula de deux pas, craignant une manœuvre quelconque. Puis l'odeur vint titiller les narines de Galion. Et il comprit.

— NOOOON ! cria-t-il.

Marstof lui jeta un regard amusé en actionnant son briquet.

— Adieu, souffla-t-elle avant de se transformer en torche humaine.

— Elle s'est aspergée de dissolvant, brailla Galion. Il nous faut un extincteur. Vite !

Étonnamment, Marstof ne criait pas, ne se débattait pas. Elle devait pourtant souffrir le martyre ! Durant un instant, Galion croisa son regard.

Il fut frappé par le mélange de douleur et de folie qu'il put y lire. La grande femme tituba vers lui et partit dans un grand rire hystérique.

— Rappelez-vous ! bredouilla-t-elle lugubrement. LA PORTE EST EN DEDANS !

Elle finit par s'écrouler près d'une fenêtre, embrasant les rideaux.

Galion sortit son arme, hésita quelques instants et lui logea une balle dans la tête. À quoi bon la laisser souffrir ? Il partit ensuite aider Mérolle, qui s'était saisi d'une couverture et tentait maladroitement d'étouffer les flammes. Mais c'était déjà trop tard. L'incendie gagnait déjà l'étage supérieur.

Les messages d'alerte crépitaient dans tous les sens. Mieux valait évacuer les lieux au plus vite.

Nervion braillait, gagné par une colère qui grandissait de seconde en seconde.

— Repliez-vous ! Repliez-vous, bon Dieu ! Il ne manquerait plus que l'un d'entre vous se fasse choper. Virez vos culs de là avant que ces satanés pompiers n'arrivent.

En moins de dix minutes, le manoir entier n'était plus qu'un brasier.

Avant de remonter dans la voiture, Galion saisit Mérolle par le bras. Le quadragénaire aux cheveux gris se retourna vivement, jetant au policier un regard interrogateur.

— J'ai une question à vous poser, lâcha Galion d'un ton décidé.

— Je t'écoute...

— Pourquoi avez-vous flingué le garde que j'avais assommé. Il ne représentait plus une menace pour nous...

— Ah ! c'est ça qui te préoccupe ? Écoute, mon gars. T'es pas chez les boy-scouts. Ici, on fait le sale boulot qui permet à monsieur Tout le Monde de dormir sur ses deux oreilles. Pour quelques dizaines de fumiers restés sur le carreau, combien de vies avons-nous sauvées ?

— Il aurait suffi de lui passer une paire de menottes !

— Pour qu'un connard d'avocat se charge de le faire libérer pour bonne conduite au bout de six mois ? Sans moi. Pose-toi la question : si tu avais pu abattre l'avion qui s'est écrasé sur les Twin Towers, aurais-tu eu les couilles ? Moi, oui.

C'était aberrant. Encore pire que ce que Galion avait imaginé. Ce mec était complètement taré.

— Si ça te pose un problème, ajouta Mérolle, tu n'as qu'à aller en parler à Nervion.

6 octobre 2010 – Paris

Galion émergea difficilement. La nuit avait été courte. Après le fiasco de la veille, ils étaient retournés au bureau. Nervion avait aboyé après tout le monde pendant dix minutes, puis avait imposé à Galion, Mérolle et Bozec un débriefing immédiat.

Le petit homme était dans une colère noire. Ses vociférations résonnaient encore dans les oreilles de Galion.

— Bande d’incapables, vous étiez trois, armés jusqu’aux dents, et vous l’avez laissée s’immoler et détruire cette foutue baraque ! Comment diable est-ce possible ?

Mérolle et Bozec avaient bien tenté d’expliquer à Nervion que la femme les avait surpris, mais rien n’aurait pu convaincre le Bouledogue après une telle déception.

— Prenez des vacances ! Je ne veux plus voir vos sales gueules pendant au moins quinze jours, ou je ne réponds plus de mes actes ! Et ça vaut aussi pour vous, Galion ! Vous serez informés d’éventuelles sanctions à votre retour. Disparaissez !

Sanction pour les uns, providence pour les autres, se dit Galion. Il ne voyait pas cet intermède d’un mauvais œil, car il avait besoin de réfléchir. Tout était allé vite. Trop vite. Les souvenirs des meurtres de la veille étaient encore bien présents dans son esprit. Car il s’agissait bien de meurtres.

Quand on peut neutraliser un ennemi sans attenter à sa vie, on doit le faire. La convention de Genève est formelle sur ce point. Et c’est d’autant plus vrai lorsqu’on n’est pas en guerre.

Pour la première fois depuis bien longtemps, il prit le temps de s’examiner dans la glace. La lumière blafarde du néon de la chambre d’hôtel offrait un constat cruel : cernes, barbe de quatre jours, cheveux en bataille.

Pas très flatteur. Il détourna le regard. De toute façon, il n’était pas sûr de pouvoir supporter son image plus longtemps.

Les paroles de Sabrya Assad lui revinrent à l’esprit : *La raison veut décider ce qui est juste, la colère veut qu’on trouve juste ce qu’elle a décidé*. Sous l’éclairage des derniers événements, les mots de la jeune femme prenaient tout leur sens...

Il avait vengé Maria. Ses assassins étaient morts. Le commanditaire du crime avait brûlé vif. Et maintenant ? Cela donnait-il à nouveau un sens à sa vie ? Comme il aurait voulu pouvoir joindre Sabrya pour s’excuser, pour lui dire qu’elle avait raison.

Qu’allait-il faire ? Il ne se voyait pas poursuivre la folle quête de Nervion contre les gardiens. Il repensa à cette femme, cette Marstof.

Elle n'avait pas l'air si redoutable pour quelqu'un qui était censé vouloir dominer le monde... Un tel tyran aurait-il affiché des centaines de photos d'enfants dans sa chambre ? Qui plus est, sa garde rapprochée ne semblait pas non plus très professionnelle. Il n'y avait eu aucune perte côté DGSE.

Plus il y songeait, plus Galion avait l'impression de s'être laissé aveugler par sa colère.

Il décida de téléphoner à son ami Paul Navare. Lui saurait ce qu'il convenait de faire. Il avait été à ses côtés durant de nombreuses années à la criminelle et ne l'avait jamais laissé tomber, pas même quand il avait abattu le pédophile.

Galion avait été viré, et Paul, qui l'avait couvert, avait récolté un blâme et l'obligation de travailler dans les bureaux pour une période indéterminée. Le lien qui les unissait avait pourtant résisté, et Galion savait qu'il pouvait compter sur Paul.

Après quelques minutes de conversation téléphonique, Paul comprit la profondeur du malaise qui avait gagné son ami et insista pour lui rendre visite.

Avec sa moto, il serait à l'hôtel en moins de trente minutes. Ce qui laissait à Galion le temps d'ingurgiter deux ou trois whiskys. C'était un peu raide en guise de petit-déjeuner, mais il en avait bien besoin.

Abruti par l'effet de l'alcool alors qu'il était encore à jeun, il finit par s'assoupir devant la télé. Un léger bruissement le tira de sa torpeur. *Déjà ?* se dit-il.

— Paul ? Tu peux entrer, c'est ouvert.

Pas de réponse. Aussitôt, le souvenir des tueurs égyptiens refit surface. Galion se rua sur son arme et se dégagea de l'axe de la porte d'entrée. C'était un peu comme si une voiture passait directement du point mort à la cinquième, mais le corps humain avait cette souplesse : elle se nommait « adrénaline ».

Toujours rien...

Galion distingua alors un morceau de papier qui dépassait sous la porte. *Ce papier n'était pas là hier...* Il se pencha prudemment et tira sur le document. Il s'agissait d'une enveloppe kraft, sur laquelle on avait inscrit GALION en majuscules.

Il se précipita dans le couloir, mais le mystérieux dépositaire de la lettre devait avoir disparu depuis bien longtemps. De plus, se balader en caleçon avec un automatique à la main dans les couloirs d'un hôtel n'était pas forcément l'idée du siècle.

Il réintégra donc sa chambre et déposa l'enveloppe sur un petit guéridon. Il s'assit sur le lit et l'observa un moment. Qu'est-ce que c'était encore ? N'avait-il pas suffisamment de soucis ? Il décacheta le pli et en sortit une photo. Une simple photo, sur laquelle on pouvait voir Saïd et le balafre, qui serraient la main de ...

Non ! Ce n'était pas possible ! Galion alluma le plafonnier. Il n'y avait pas de doute. Ces deux visages burinés étaient bien ceux de Mérolle et de

Barzetti, l'énorme con qui lui avait cherché des noises à la réunion.

Galion regarda de plus près : ce qui l'intéressait, c'était la joue gauche du balafre. Elle était intacte ! Cette rencontre avait donc eu lieu avant la tentative de meurtre dont ils avaient été victimes lors de leur journée de *snorkelling*. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

Comme si on avait lu dans ses pensées, quelques mots étaient inscrits au dos de la photo :

Vous voulez en savoir plus ? Rendez-vous cette nuit, à deux heures, station de métro Bastille. Venez seul !

On frappa à la porte. Galion reprit son arme.

— Thomas ? C'est moi, Paul.

— Vas-y, entre.

Paul franchit l'entrée et fut étonné de se trouver face à un revolver.

— J'ai rien fait, monsieur le policier, ne me tuez pas..., plaisanta-t-il. Mais qu'est-ce que tu fous avec ce flingue ?

— Tu ne vas jamais croire ce qui m'arrive...

— Dis toujours...

Galion lui raconta toute l'histoire.

7 octobre 2010 – 1 h 50 du matin – station de métro Bastille – Paris

— Pour l’instant, il n’y a personne, à part ce vieux clodo, affirma Paul.

Les deux amis étaient arrivés à la conclusion qu’il n’était pas du tout raisonnable de se présenter seul à ce rendez-vous pour le moins étrange.

— Tu crois que ce SDF a quelque chose à voir avec mon mystérieux messenger ? chuchota Galion.

Paul Navare secoua la tête.

— Je ne pense pas... À moins que tes mecs poussent la précision de leur couverture jusqu’à se gerber dessus et à dormir dans leur vomi.

Galion regarda sa montre : moins deux. Puis il eut une idée...

— Y a-t-il un métro qui doit passer bientôt ?

— À cette heure-là ? ça m’étonnerait...

Mais les deux amis n’eurent pas le loisir de creuser cette piste. Un homme chauve, avec des traits orientaux, se dirigeait droit sur eux. Ils échangèrent un regard. Paul haussa les épaules. Le nouvel arrivant avait une trentaine d’années et portait visiblement sous son lourd pardessus une sorte de longue robe rouge au-dessus d’une chemise orange. Peut-être n’était-ce pas leur homme, après tout...

— Monsieur Galion ?

— Oui.

— Je vous avais demandé de venir seul. Notre offre ne tient plus.

Laissant Galion complètement abasourdi, son interlocuteur fit demi-tour et s’éloigna tranquillement.

— ça ne va pas se passer comme ça ! Hé ! Attendez ! s’exclama le policier.

Joignant le geste à la parole et constatant que l’homme ne faisait pas mine de s’arrêter, Galion entreprit de le retenir et l’attrapa par la manche.

En un éclair, le pardessus de l’homme s’envola, et Galion fut projeté deux mètres plus loin. Il ne savait même pas ce qui lui était arrivé. Après une roulade, il se releva et constata que son impression initiale était bonne : son adversaire portait un accoutrement qui rappelait celui des moines tibétains.

Paul entra alors dans la danse.

— Salut, bonhomme. Belle jupette ! Tu te prends pour un moine shaolin ? Viens jouer avec moi. Je pense qu’on va se marrer.

— Il me semblait vous avoir dit que le marché était caduc. Je m’en vais.

Il ramassa son manteau et reprit sa route.

Paul n’avait pas pour habitude de frapper un combattant par-derrière, mais cet homme l’aurait presque mérité. Il se mit malgré tout à courir, le dépassa et lui fit face.

— Ainsi soit-il, déclara l’étrange bonze en posant avec délicatesse son

vêtement.

Les deux hommes s'engagèrent alors dans un combat d'une rare intensité. Les mains et les pieds se mirent à tournoyer, aussi tranchants et dangereux que de véritables armes.

Cela se passait si vite que Galion avait de la peine à identifier les mouvements de chacun des deux hommes. Avec consternation, il constata que Paul n'avait pas le dessus. En cinq ans de difficiles patrouilles dans les banlieues parisiennes aux côtés de son ami, jamais il n'avait vu un combattant lui arriver à la cheville...

Paul se retrouva une première fois au tapis, mais se releva immédiatement. Le chauve était extrêmement rapide. C'était comme s'il arrivait à prévoir les attaques de Paul avec une demi-seconde d'avance. Il parait tous les coups, frappait rarement, mais avec une précision chirurgicale.

Il atteignait sa cible presque chaque fois. Entre-temps, Galion avait dégainé son pistolet, mais il craignait de toucher son ami.

Après une autre série de crochets conclue par un uppercut, Paul mit à nouveau un genou à terre.

Galion s'interposa.

L'homme recula d'un pas. Galion baissa son arme et tenta de négocier.

— Stop ! S'il vous plaît. Ça n'aurait pas dû se passer comme ça. Je m'excuse. J'ai eu tort de venir accompagné. Mon ami va nous laisser. Je suis prêt à vous suivre sans faire d'histoires. Regardez... Je pose mon revolver sur le sol.

L'homme à la robe rouge hésitait. Le destin de Galion se jouait dans cet infime instant. À part une respiration rapide, le moine ne semblait pas avoir souffert de son combat contre Paul. Il devait être sacrément entraîné.

— Très bien, dit-il d'une voix posée, comme si les combats de rue faisaient partie de son quotidien. Vous me suivez maintenant, sans poser de questions. Votre ami reste ici. Une voiture nous attend. Au moindre signe suspect, je vous largue au premier coin de rue, et vous n'entendrez plus jamais parler de nous.

— C'est très clair. J'accepte.

Paul se redressa.

— Merde, Thomas, c'est de la folie ! Tu ne vas quand même pas suivre ce type ?

— Merci de ton aide, Paul. Je t'appelle dès que je peux. Je... Il faut que je sache... Tu comprends ?

— Je n'en suis pas sûr. Mais ça te regarde, après tout.

Paul se tourna vers le chauve.

— Merci pour la leçon. Vous êtes très doué. Prenez bien soin de lui. S'il lui arrive quoi que ce soit, le monde ne sera pas assez vaste pour m'empêcher de vous retrouver. Et cette fois, je serai armé.

L'homme lui répondit d'un léger salut de la tête fort énigmatique. Galion lui emboîta le pas et grimpa comme convenu dans une voiture qui attendait en

double file.

— Veuillez avaler ceci, lui demanda son guide en lui tendant une gélule rouge.

— Vous rigolez ou quoi ?

L'homme passa le bras devant Galion et ouvrit la portière :

— À prendre ou à laisser, déclara-t-il.

Galion soupira longuement. Dans quelle galère s'était-il encore fourré ? Il avala la gélule, priant pour que ce ne soit pas la dernière.

9 octobre 2010 – lieu indéterminé

Quand Galion se réveilla, il comprit immédiatement qu'il avait dû voyager un bon bout de temps. À voir la déco, il commençait même à se demander s'il n'avait pas carrément voyagé dans le temps... Il se trouvait en effet dans une cellule plus que spartiate. La paille sur laquelle il reposait était entourée de quatre murs de pierre brute. Au milieu de l'un d'entre eux, une minuscule fenêtre empêchait l'obscurité d'envahir toute la pièce. En prime, il faisait un froid de canard. Heureusement qu'une bonne âme avait eu l'idée de le couvrir d'épaisses couvertures. Un coup d'œil à gauche, puis à droite. Il était seul.

Il appuya sur le bouton permettant d'illuminer sa montre.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il. Ça fait quarante-huit heures que je dors !

Il se redressa lentement, puis se leva. Il ne savait pas avec quoi on l'avait drogué, mais ça n'avait apparemment pas d'effets secondaires. C'était déjà un bon point de départ. Il poussa la porte de bois, qui grinça lugubrement. Deuxième point positif, il ne semblait pas prisonnier. La porte donnait sur un long couloir aussi austère que sa cellule, dont les petites ouvertures laissaient passer de faibles halos de lumière à intervalles réguliers. Il suivit ces balises de clarté jusqu'à une petite cour, où quatre moines étaient assis en tailleur.

Parmi eux, il reconnut son guide. Il se dirigea immédiatement vers lui.

— Puis-je savoir ce que je fous ici ? Et où diable sommes-nous ?

— Bonjour, monsieur Galion.

— Je vous ai posé une question.

— Non. Deux questions. Mais vous en avez bien d'autres, et vous êtes ici pour trouver des réponses.

— En effet. Mais ça ne me dit pas où on est.

— Nous sommes ici. Et ailleurs.

— Vous commencez vraiment à me gonfler avec vos phrases laconiques et insensées !

— Veuillez me suivre. Le grand maître saura vous éclairer mieux que je ne pourrai jamais le faire...

Galion se résolut à suivre le moine, qui ne pipa plus un mot durant tout le trajet. Il en profita pour examiner les lieux. Il se trouvait dans une sorte d'abbaye bouddhiste, ou un truc du genre. De toute façon, il n'était pas franchement calé en religion, et encore moins en ce qui concernait cette partie du monde. Il n'était sûr que d'une chose : il était loin, très loin de chez lui.

L'architecture était sommaire, mais harmonieuse, et le monastère était entouré de hautes montagnes enneigées. Vu du ciel, il devait ressembler à une grande étoile grisâtre sertie dans un écrin de neige immaculée.

Après quelques dizaines de mètres, Galion fut surpris d'être si essoufflé.

L'altitude, se dit-il... Et vu les vertiges qu'il ressentait en gravissant la petite pente qu'avait empruntée le moine, il devait se trouver bien au-delà des sommets qu'il avait déjà escaladés dans les Pyrénées.

Le moine s'arrêta à l'entrée d'une sorte de petite chapelle et fit signe à Galion de poursuivre seul. Au fond de la pièce, un homme était assis près d'un feu qui crépitait doucement. Le Français vint prendre place en face de lui.

L'homme était vieux, soixante-dix ans environ, mais semblait en bonne forme physique et portait la même tunique rouge et orange que les autres occupants du lieu. Mais la ressemblance s'arrêtait là : ses traits n'étaient pas orientaux, et il irradiait littéralement. Son charisme était presque dérangeant.

Cela provenait peut-être de sa longue chevelure blanche... Ou de ses yeux. Ces yeux d'un vert profond et lumineux, presque hypnotique, qui n'avaient pas quitté son vis-à-vis depuis son entrée dans la chapelle. Galion attendit que son hôte prenne la parole, mais il n'en fut rien. Ça commençait bien...

— Bonjour, je m'appelle Thomas Galion.

— Bonjour, Thomas Galion.

— Puis-je savoir ce que je fais ici ?

— Vous le pouvez.

— Mais encore ? C'est une épidémie, un virus, ou vous êtes tous nés comme ça ? Vous ne répondez jamais à une question simple ? C'est tout de même vous qui m'avez fait venir, non ?

— Vous êtes en colère, Thomas Galion. C'est regrettable.

— Regrettable ? ça y est, je comprends. Je suis tombé dans un asile de fous !

— La colère vous rend influençable, partial et agressif. Trois caractéristiques qui ont permis à vos soi-disant amis de la DGSE de vous rallier à leur cause. Juste une petite question : avez-vous mis les pieds ne serait-ce qu'une fois dans les locaux officiels de la DGSE, à Paris ?

L'esprit de Galion tournait à pleine vitesse.

— Euh..., non, mais c'est logique. Notre groupe a un fonctionnement autonome...

— Ah !... Je vois. Plutôt commode, non ?

— Votre argument ne me convainc pas, loin de là. S'ils ne sont pas de la DGSE, alors, qui sont-ils ? Mais une autre question me brûle les lèvres... Qui êtes-vous ?

Alors qu'il prononçait ces mots, un moine vint leur servir une boisson brûlante, dont la chaleur s'étirait au-dessus des tasses en une délicate volute parfumée. Une légère odeur de jasmin, peut-être...

Quand le moine se baissa, Galion aperçut le glyphe qui était tatoué sur sa nuque.

— Nom de... ! s'exclama-t-il en se levant précipitamment. Vous... Vous êtes l'un d'entre eux ? Un des gardiens ?

Galion jeta précipitamment le contenu de sa tasse sur le sol. Horrifié et

incrédule, le moine qui venait de le servir recula. Il semblait interloqué.

— Répondez-moi ! insista Galion.

— Oui. Je suis en effet l'un d'entre eux, comme vous dites.

— Vous m'avez tendu un piège, c'est ça ? Espèce de...

— La discussion est close. Vous vous présenterez à nouveau à moi lorsque vous aurez recouvré vos esprits.

Le vieil homme se leva et disparut dans une petite alcôve, que Galion n'avait pas remarquée jusqu'alors. Il s'apprêtait à se lancer à sa poursuite, quand quatre moines sortirent de l'ombre et se placèrent devant la porte. Le message était limpide.

Puisque c'est comme ça, je me tire, songea Galion. Il n'allait tout de même pas attendre que ce vieux cinglé daigne lui parler. Il se dirigea droit vers le moine qui avait terrassé Paul Navare et lui fit part de sa requête.

— Je veux rentrer en France. Sur-le-champ.

— Je crains que cela ne soit impossible.

— Vous voulez dire que je suis votre prisonnier ?

— Non, pas du tout. Mais le grand maître a des choses importantes à vous dire. Vous êtes donc notre invité jusqu'à ce que ces choses aient été dites. Ensuite, nous vous aiderons à rentrer chez vous.

— Mais il ne veut pas me parler !

— Le grand maître parle quand il est temps.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que vous n'êtes pas prêt.

— Et quand serai-je prêt ? Demain, dans une semaine, dans un mois ?

— Qui peut le dire ? Sachez toutefois une chose : pour le grand maître, le temps est une notion toute relative...

Pour se calmer, Galion déambula dans le monastère. Suite à la discussion qui venait d'avoir lieu, il avait immédiatement commencé à échafauder des plans d'évasion. Mais un simple regard sur les pics acérés et les paysages immaculés avait suffi à lui faire prendre conscience de l'incohérence d'un tel projet. Son essoufflement rapide, ce panorama invraisemblable, le froid mordant : tout portait à croire qu'il se trouvait en haute altitude. Il n'avait pas l'ombre d'une chance de sortir d'ici sans l'aide de ses étonnants géoliers.

Quand il parvint enfin à contenir sa colère, il repensa à ce qui venait de se passer. Il devait bien reconnaître qu'il ne s'était pas montré très courtois. Mais il avait tout de même de bonnes raisons de s'énervier ! Il se demanda s'il aurait réagi de la même manière un an auparavant. *Certainement pas*, se dit-il. Depuis quelque temps, il ne se reconnaissait plus. Les derniers mois de sa vie n'avaient été qu'un enchaînement de drames et de situations angoissantes. Il changeait, bien plus qu'il n'osait se l'avouer. Et ces changements étaient loin d'être positifs.

En se forçant à croire qu'il était capable d'encaisser cette succession d'événements tragiques, il était en train de se détruire. Combien avait-il vu de personnes de son entourage mourir avant cette dernière année ? Ses grands-

parents, quelques oncles et tantes éloignés. Mais en un laps de temps très court, il venait de voir s'éteindre des dizaines de vies. Dont celle de Maria...

Il savait qu'il lui fallait prendre du recul. Il avait toujours été doué pour faire la synthèse de choses apparemment sans rapport et il devait absolument retrouver cette capacité le plus vite possible. Jamais il n'en avait eu plus besoin. Il s'assit en tailleur près d'un moine et tenta d'envisager la situation d'une manière plus objective, moins émotionnelle. Que savait-il, au juste ?

Fait numéro un : je dispose d'une photo des tueurs en compagnie de mes nouveaux collègues. Cette rencontre a eu lieu avant notre agression. On peut donc supposer que la DGSE était au courant de la tentative d'assassinat dont nous allions être victimes, à moins qu'ils n'en soient les commanditaires ? Mais pourquoi auraient-ils fait une telle chose ?

Fait numéro deux : le vieil homme a sous-entendu que les agents avec lesquels je travaille ne sont pas de la DGSE. C'est peu plausible. Mais pas impossible. Alors, qui sont-ils ?

Fait numéro trois : lors de l'exécution de Saïd et du balafré, ce dernier a reconnu Mérolle. J'en suis maintenant convaincu. Bozec l'a donc tué avant qu'il ne parle. Conclusion : elle aussi est dans le coup.

Fait numéro quatre : pour des hommes de la DGSE, les agents que j'ai vus à l'œuvre sont plutôt expéditifs. Ils ressemblent plus à des tueurs qu'à des fonctionnaires des services secrets.

Fait numéro cinq : je dois avouer que le bain de sang chez Marstof ne m'a pas franchement convaincu de la dangerosité de la pauvre femme.

Fait numéro six : le grand maître, ou peu importe son nom, est un des gardiens. Il a donc tout intérêt à mentir s'il veut lutter contre Nervion.

Cinq arguments contre un. À bien y réfléchir, la version du vieux moine semblait tout aussi crédible que celle avancée par le Bouledogue. Mais Galion savait pertinemment qu'il marchait en terrain miné. Il allait devoir jouer serré pour tenter de découvrir la vérité.

Une seule chose était indiscutable : il ne pouvait faire confiance ni à Nervion ni au mystérieux grand maître.

10 octobre 2010 – 8 h du matin – monastère perdu

Galion s'était réveillé avec l'esprit plus clair que la veille. Il avait fini par réussir à s'imprégner du calme qui régnait dans cette cité perdue sur le toit du monde. L'ambiance monastique était propice à la réflexion, et il ne cessait de passer et de repasser dans sa tête le film de ces trois dernières semaines.

Il avait été impulsif, agissant sans peser les conséquences de ses actes. Et maintenant, il était perdu. Tout était devenu beaucoup trop complexe.

La seule chose dont il était certain, c'était qu'il ne se sentait pas encore prêt à affronter avec sérénité les remarques énigmatiques du grand maître. Il décida donc de passer la matinée en compagnie des moines.

Ces hommes étaient des monstres d'entraînement. Ils effectuaient sans cesse des séries d'exercices qui lui paraissaient inhumains. Il était pourtant bon sportif, mais ces moines faisaient des choses avec leur corps qu'il n'aurait pas crues possibles.

Au détour d'un chemin, il resta plusieurs minutes à observer avec effarement l'un d'entre eux, agenouillé sous une petite cascade. Pour confirmer ses craintes, le policier passa la main sous l'eau. Elle était glacée. Comment ce type pouvait-il résister ? En moins de cinq minutes, tout homme normalement constitué se serait trouvé en état d'hypothermie avancée.

Galion repensa à sa discussion avec Bozec. Il avait éprouvé quelques doutes quand la jeune femme lui avait expliqué que les laquais des gardiens étaient capables de résister à la torture.

Il comprenait mieux, maintenant.

— L'esprit est plus fort que le corps.

Galion se retourna pour découvrir le visage du moine qui avait combattu Paul Navare.

— Pour information, je me nomme Xang. Comment vous sentez-vous ce matin ?

— Mais comment faites-vous tous ces trucs ? demanda Galion en ignorant volontairement la question du moine. *Chacun son tour de ramer*, songea-t-il avec malice. Mais le bonze ne fut nullement troublé.

— Concentration. Travail. Ce sont les clés. Vous semblez plus... apaisé.

— C'est possible. Cet endroit y est pour beaucoup, je crois.

— L'homme moderne a perdu le contact avec la nature. Au lieu de vivre avec elle, il vit contre elle. Ça le rend faible.

— Peut-être. Croyez-vous que le grand maître soit disposé à me recevoir ?

— Il vous attend depuis des années. Alors, je crois que oui, il vous recevra.

Des années, songea Galion. *Et pourquoi pas des siècles ? Ces types sont vraiment bizarres.*

Il se dirigea alors vers la chapelle.

— Bonjour, monsieur Galion.

— Bonjour.

— Êtes-vous prêt à engager une véritable discussion ?

— Je crois, oui.

— Voilà une bonne réponse, reflet de votre malaise, mais aussi d'une certaine humilité que vous aviez troquée au profit de la colère.

Galion ne trouva rien à répondre.

— Reprenons. Vous avez, je suppose, étudié la photo que Xang a glissée sous la porte de votre chambre d'hôtel.

— Oui.

— Conclusion ?

— Difficile à dire... Mes « amis » de la DGSE connaissaient les tueurs qui m'ont pourchassé. Peut-être ont-ils un lien avec le contrat qui a été lancé sur moi ?

— Peut-être ? Je vous trouve bien charitable de leur accorder le bénéfice du doute. Qui d'autre avait intérêt à ce que vous disparaissiez ?

— Vous, par exemple... Pour éviter que je ne révèle votre existence au grand public. Hans Miller m'avait tout révélé..., bluffa Galion.

— Donc, si je suis votre raisonnement, vous permettez à l'un de mes amis captif de mettre fin à un supplice de plusieurs dizaines d'années, vous portez un coup très rude à mes ennemis les plus acharnés, et, pour vous récompenser, je vous fais assassiner avec tous vos collègues ?

Galion frotta sa barbe naissante, puis rétorqua :

— C'est pourtant ce que Nervion, le chef de la cellule de la DGSE, m'a affirmé. Il a par ailleurs reconnu avoir couvert les activités de Hans Miller dans le centre d'expérimentations. Pourquoi m'avouer une telle chose, si ce n'est pour me dire la vérité ensuite ?

— Les meilleurs mensonges ne sont-ils pas ceux qui contiennent une part de vérité ? Que vous a-t-il dit d'autre ?

— Que votre groupe, le « Cercle des gardiens », était extrêmement dangereux, infiltré dans les plus hautes sphères de la société. Et que personne n'était à l'abri.

— Si j'étais si puissant et sans pitié, comme vous semblez le croire, m'attaquerais-je à vous ? Ne croyez-vous pas que j'aurais plutôt intérêt à éliminer tous ces fanatiques qui nous traquent sans la moindre indulgence ? Il me suffirait de faire exécuter les familles de Mérolle, de Bozec et de tous leurs petits camarades de jeu...

Galion était surpris. L'homme aux yeux verts semblait en savoir long sur ses nouveaux collègues. Il ajouta :

— Je ne tiens pas à polémique, monsieur Galion. Vous êtes policier. Vous êtes un homme de terrain ; donc, je suppose que les faits comptent plus que les mots à vos yeux...

— On peut le dire, en effet.

— M'accorderiez-vous une dernière question quelque peu abstraite ?

— Je vous écoute...

— Connaissez-vous la différence entre le sophisme et la philosophie ?

Après un court silence, durant lequel Galion tentait vainement de se remémorer ses cours de philo de terminale, il se lança :

— Tout ça remonte à loin, pour moi, vous savez. Mais je dirais qu'il s'agit d'une manière différente d'effectuer une démonstration, ou quelque chose d'approchant...

— Exactement. Le sophiste cherche à convaincre son auditoire à tout prix, grâce à un discours cyniquement mystificateur. Pour résumer, cela correspond à l'heure actuelle à bon nombre de vos politiciens occidentaux, qui sont capables à partir d'un même chiffre de vous faire avaler tout et son contraire. On pourrait appeler ça « l'art de duper les gens ». À l'inverse, le philosophe cherche à atteindre la vérité. En s'appuyant sur des idées, il tente de comprendre les choses, mais pas dans un quelconque but lucratif. Simplement pour le plaisir de les comprendre.

— En quoi cela me concerne-t-il ?

— Cela me concerne, moi. Les années m'ont rendu plutôt philosophe, voyez-vous. J'ai également pu vérifier que rien ne valait l'expérience. Donnez un conseil à quelqu'un, il sera oublié dans l'heure. Laissez-le courir à l'échec, il s'en souviendra toute sa vie. Il en va de même pour la vérité. Il n'y a qu'en la découvrant par soi-même qu'elle prend toute sa valeur...

— Vous voulez dire que vous prétendez détenir la vérité, mais que vous n'allez rien me dévoiler ?

— Je n'ai pas dit ça. Je n'ai cependant pas l'intention de me lancer avec vous dans un débat stérile pour vous démontrer que Nervion ment. Je vais simplement vous offrir la possibilité de vous constituer votre propre opinion, même si cela risque de prendre un peu plus de temps.

— J'attends cela avec impatience. Nous parlons bien de preuves, pas de suppositions ?

Le grand maître se leva pour aller chercher un coffret sur une table située à quelques mètres. Il le remit à Galion, accompagné d'un petit miroir.

Après avoir ouvert le coffret, le policier haussa les sourcils pour marquer son étonnement. Il demanda :

— Un miroir ? Ma barbe de trois jours ne vous convient pas ?

Le vieil homme se contenta d'un sourire énigmatique.

— Ne le cassez pas. Vous risquez d'en avoir besoin... Quand vous aurez terminé votre lecture, venez me rejoindre, conclut-il en s'éclipsant.

Le coffret contenait deux enveloppes très anciennes et assez épaisses, ainsi qu'un petit ouvrage relié de cuir. Galion observa la couverture : *Hérodote*... Tout cela était bien mystérieux, mais il n'en était plus à une excentricité près...

10 octobre 2010 – Paris

Nervion lança un regard appuyé à l'homme qui venait d'entrer dans la pièce.

— De deux choses l'une. Soit vous me faites perdre mon temps pour je ne sais quel détail, soit notre poisson a mordu à l'hameçon. J'ose espérer qu'il s'agit de la deuxième option et que vous avez une excellente nouvelle à m'annoncer.

— Le grand maître a effectivement pris contact avec Galion.

— Parfait ! Il ne pouvait pas laisser un pauvre innocent tomber dans nos griffes. Il est parfois si prévisible que je me demande comment il parvient encore à nous échapper. Dites-moi que nous avons trouvé son repaire...

— Eh bien, pas exactement, monsieur.

— Comment ça ? Votre système de repérage n'est tout de même pas tombé en rade ?

— Pas vraiment, monsieur. En fait, nous avons pisté Galion jusqu'aux limites de captage de nos satellites...

— Pouvez-vous être plus clair ? Je ne vois pas bien comment un satellite peut perdre la trace d'un homme dont le sang émet en permanence un signal radioactif caractéristique.

— C'est-à-dire que l'atout majeur de cette technologie en constitue aussi la faiblesse... C'est très simple...

— Très simple ? Alors, pourquoi je ne comprends rien ? Êtes-vous en train de sous-entendre que je suis stupide ? Avant que je ne m'énerve vraiment, expliquez-moi pourquoi ça merde. Ce système ne nous avait jamais fait défaut, jusqu'alors !

Le jeune technicien virait au rouge brique. Il rechaussa ses lunettes sur son nez et tenta d'éclairer le Bouledogue.

— Comme vous le savez, nous utilisons un isotope radioactif pour localiser les individus, dans le cas où tout autre dispositif mécanique risquerait d'être découvert. Après ingestion, l'isotope se diffuse dans le corps à partir d'échanges dans les parois intestinales, pour coloniser progressivement l'ensemble des organes du sujet.

Nervion se leva vivement et vint se placer en face de l'informaticien myope. Bien que mesurant vingt bons centimètres de plus que le chef de la cellule, le jeune homme paraissait tout petit. Le Bouledogue lui aboya si près du visage qu'il reçut une véritable rafale de postillons.

— Je ne vous demande pas comment ça marche, bordel ! Je suis déjà au courant ! Ce que je veux savoir, c'est ce qui cloche ! C'est clair ?

— Euh... Oui... Très clair, monsieur. La technologie de localisation du

produit radioactif fait appel à des satellites dernière génération. Or, mettre en orbite ce type de matériel coûte horriblement cher, d'autant qu'ils ne sont pas censés exister. Par souci d'économie, certaines zones très peu peuplées ne sont donc pas couvertes par notre réseau.

— Et il fallait que Galion se balade dans une de ces foutues zones, n'est-ce pas ?

— Oui. Il se trouve quelque part dans la chaîne de montagnes de l'Himalaya. Nous avons perdu sa trace près de la petite ville de Chandigarh, à l'extrême nord de l'Inde.

— Ne peut-on pas reprogrammer le satellite pour qu'il couvre cette zone ?

— Ce sont des satellites géostationnaires, monsieur. C'est-à-dire qu'ils...

— Je sais ce qu'est un putain de satellite géostationnaire ! Envoyons plusieurs équipes à sa recherche... On finira bien par le retrouver...

— La région est des plus inhospitalières... C'est l'hiver, dans l'Himalaya... À partir d'une certaine altitude, les hélicos ne peuvent plus voler, et en plus, Chandigarh est une ville relais qui permet de se rendre aussi bien au Népal qu'au Tibet. Cela représente des milliers de kilomètres carrés... Autant chercher une aiguille dans une botte de foin...

— Justement ! N'est-ce pas là votre travail ? Vous êtes payé pour trouver cette fichue aiguille ! Pas seulement pour faire semblant de la chercher. Comment peut-on être à la fois aussi intelligent et aussi con ?

— Je ne sais pas, monsieur...

Nervion s'était retourné et observait les poissons multicolores qui nageaient paisiblement dans leur aquarium. Quand il s'aperçut que le jeune technicien n'avait pas bougé, il se mit à nouveau à beugler :

— Vous êtes encore là ? Mettez-vous au boulot ! Et prévenez-moi dès que Galion refait surface !

L'informaticien déguerpit sans demander son reste. *Quelle poisse !* se dit-il. *Si seulement je n'avais pas perdu à pile ou face, Rémy se serait chargé d'annoncer la mauvaise nouvelle à ce cinglé...* Il se demandait parfois si Nervion était capable de s'exprimer autrement qu'en hurlant après ses subordonnés.

Enfin, l'orage était passé. Et il avait du pain sur la planche.

10 octobre 2010 – 21 h – monastère perdu

Emmitoufflé dans ses couvertures, Galion s'attaqua à la lecture des textes qu'il avait sortis du coffret. Il commença par le petit manuscrit recouvert de cuir, pour découvrir qu'il était rédigé en grec. *Ça commence bien*, se dit-il. *Que dois-je faire de ce truc ?* Il l'avait feuilleté rapidement. Les dernières pages étaient recouvertes d'une écriture étrange, qu'il n'avait jamais vue auparavant.

Ensuite, il avait ouvert la première enveloppe. Elle contenait une pile de vieux parchemins, couverts, eux aussi, d'une écriture bizarre. Le vieux moine aux yeux verts s'était bien moqué de lui ! Quand il y regarda de plus près, il eut l'impression de reconnaître quelques mots. Il fronça les sourcils. Mais oui ! C'était comme si on avait écrit à l'envers, de droite à gauche. Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? À quoi bon s'embêter à écrire de cette manière ? Il y avait tout de même un point positif : c'était du vieux français.

Laborieusement, il commença à déchiffrer quelques mots. À ce rythme-là, il pourrait bien passer encore une semaine dans ce monastère perdu ! C'est alors qu'il repensa au miroir que lui avait confié le vieux moine. Il le plaça perpendiculairement au texte.

— Bingo ! s'écria-t-il victorieusement. Le miroir compensait l'inversion de l'écriture.

Il progressa alors un peu plus vite, mais la résurgence d'un souvenir interrompit sa lecture. Ça lui était revenu d'un coup. Comment avait-il pu oublier une telle chose ? Quelques semaines auparavant, il avait vu un reportage télévisé sur la vie de Léonard de Vinci. Le savant italien avait pris l'habitude d'écrire de cette manière. Ça s'appelait l'« écriture spéculative »... Non, « spéculaire ». Oui, c'était bien ça. Galion tourna rapidement les pages, jusqu'à la dernière. Et là, tout en bas, une fine signature confirma son intuition : *Leonardo da Vinci*.

La question qui se posait maintenant était de savoir si ce courrier était authentique. Il n'avait aucun moyen de vérifier. De toute façon, il ne risquait rien à prendre connaissance de son contenu.

C'est ainsi qu'il se plongea dans la lecture des lignes calligraphiées avec précision, en remerciant le grand maître de lui avoir confié le miroir. Ce n'était pas pratique, mais au moins, ça fonctionnait.

La lettre faisait une trentaine de pages et était adressée à un certain Érasme. Plus Galion avançait, moins il parvenait à croire ce qu'il lisait.

Il fut presque tenté de retourner voir immédiatement le vieux moine pour lui jeter ces inventions farfelues au visage, mais quelque chose l'en empêcha. Au fond de lui, un léger doute subsistait : *Et si c'était vrai ?*

Bien sûr, cette histoire de sphère absorbant la lumière ressemblait à un conte pour enfants. Bien sûr, la probabilité que Léonard ait réussi à traduire une langue inconnue, jadis gravée au sommet des pyramides, était très mince. Mais ces derniers temps, Galion avait été confronté à des phénomènes qui paraissaient a priori inexplicables et qui s'étaient pourtant avérés parfaitement incontestables... Hans Miller n'avait-il pas atteint l'âge de cent trente ans ? De quoi mettre en doute bon nombre de certitudes scientifiques...

À en croire cette correspondance entre Léonard et cet Érasme, l'Italien avait traduit une grande partie du texte contenu dans la « sphère d'ombre », comme il la nommait, avant qu'elle ne soit dérobée par des inconnus, avec la transcription qu'il avait effectuée. Malgré le froid, Galion se redressa afin de faire quelques pas dans sa chambre. Il fallait qu'il fasse le point...

— Admettons que ce courrier ne soit pas un faux..., commença-t-il à voix haute. Admettons encore que son contenu ne soit pas la conséquence d'une fantaisie de Léonard de Vinci, mais bien un témoignage fidèle de ce qui s'est passé... Je suis certain que ça me rappelle quelque chose... Mais quoi ?

Galion se frotta doucement le menton, faisant crisser les poils de sa barbe naissante. Ça lui reviendrait certainement plus tard, mais un curieux pressentiment l'avait envahi. Ce détail était important...

Il était certain que le reportage sur Léonard de Vinci n'avait pas fait mention de cette sphère. Ce n'était donc pas là qu'il en avait entendu parler.

À contrecœur, il se résigna à reprendre le fil du récit, quand l'image de Nervion se matérialisa dans son esprit. Pourquoi pensait-il à lui ? Tout à coup, les mots du Bouledogue lui revinrent : « Nous sommes en possession d'un objet très particulier. Et d'un manuel qui permet de comprendre comment utiliser cet objet. Il avait entre autres pour fonction de permettre à douze hommes et femmes de vivre éternellement. »

Cet objet si particulier ne pouvait être que la sphère ! Ce n'était certainement pas une coïncidence, si les mots du petit homme correspondaient exactement au récit de Léonard de Vinci... Nervion avait donc mis la main sur la sphère et sur la traduction ! Après toutes ces années !

Mais alors pourquoi ne l'a-t-il pas utilisée pour obtenir l'immortalité ? À quoi bon recourir aux méthodes approximatives de Hans Miller, quand on a toutes les cartes en main ? se demanda Galion. Il n'avait aucune réponse.

Il reprit donc sa lecture, et, dans les derniers paragraphes, trouva la pièce qui manquait au puzzle. De Vinci avait pris la précaution de placer en lieu sûr une fiole contenue dans la sphère. Elle seule avait les propriétés de conférer l'immortalité...

Il avait fait parvenir cet élixir à son ami Érasme, en même temps qu'un second courrier dans lequel il avait retracé de mémoire les grandes lignes de la traduction volée. *Certainement la deuxième enveloppe contenue dans le coffret du moine, songea-t-il.*

Nervion avait donc l'écrin, mais pas la merveille qui se trouvait initialement à l'intérieur...

Une foule d'hypothèses se bousculaient dans le crâne de Galion. Comme il avait envie d'adhérer à cette version ! *Méfie-toi*, se dit-il. *On t'a déjà tellement manipulé depuis le début de cette histoire...*

Il décida d'aller marcher quelque temps, même s'il mourait de curiosité : quelles étaient les informations contenues dans la sphère ? Pourquoi Nervion s'y intéressait-il encore ? Il savait que l'objet avait été utilisé par les « gardiens »... Et il les traquait... Peut-être que ces derniers savaient comment la réactiver... À moins que la sphère ne contînt un secret encore plus grand ?

La réponse était là, à portée de main, mais Galion était bien décidé à prendre du recul. Et pour cela, rien ne valait quelques dizaines de minutes de marche.

Il était tellement excité qu'il était prêt à avaler n'importe quoi, et ce n'était vraiment pas le moment de se laisser emporter par ses émotions.

D'accord, ça semblait coller, mais mieux valait se préparer à une nouvelle désillusion. Son expérience avec la « DGSE » lui avait servi de leçon.

Une heure plus tard, il se plongeait dans la lecture de la traduction des pétales de la sphère. Elle se prolongea durant une bonne demi-heure.

— Incroyable ! conclut-il. Tout simplement incroyable.

Il consulta sa montre : presque deux heures du matin. Un peu tard pour une visite, mais il ne pouvait pas attendre le lendemain. Guidé uniquement par quelques éclats lunaires, il prit la direction de la chapelle, louvoyant entre les congères et les murs de pierre.

11 octobre 2010 – 2 h du matin – monastère perdu

— Vous... Vous n'êtes pas couché ? demanda Galion.

— Je vous attendais. Votre lecture vous a-t-elle intéressé ?

— « Surpris », « décontenancé » seraient des termes plus appropriés. Mais je me demande comment vous pouvez croire que je vais gober cette histoire à dormir debout...

— Des points vous gênent ? Je suis là pour vous éclairer.

— Partons du principe que ce courrier ait bien été rédigé par Léonard de Vinci. Chose qui pourrait déjà être contestée... Mais passons. Avez-vous envisagé que tout ceci puisse être un ramassis de mensonges, d'affabulations jetées sur le papier après une soirée trop arrosée ?

— Je vous fournirai toutes les preuves nécessaires...

Galion étouffa un ricanement cynique. Décidément, le vieil homme ne manquait pas d'aplomb. Mais cette attitude hâbleuse ne résisterait pas à une attaque en règle. Ce ne serait pas la première fois qu'il parviendrait à faire admettre à un adversaire l'incohérence de ses propos.

— Puisque vous êtes si sûr de vous, vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que nous nous attardions sur certains passages de la traduction des pétales de la sphère ? lança-t-il.

— Pas le moindre. Je vous écoute.

— Je pense qu'il serait de bon ton de commencer par la fin, car c'était, je crois, une des facéties préférées de monsieur de Vinci. Je vais carrément lire, pour éviter toute ambiguïté : *« Lors de l'ouverture de la sphère se tiendra en son centre un extrait de notre technologie. L'absorption de ce liquide dans les conditions énumérées plus bas confèrera à douze d'entre vous la possibilité d'être éternellement. »* Joliment tourné, vous ne trouvez pas ? Comme vous le savez, ma récente rencontre avec Hans Miller m'a prouvé qu'il était possible de prolonger la vie. Mais de là à prétendre rendre un homme immortel, je trouve la marche un peu haute...

— D'après les critères scientifiques actuels, il est vrai que cela relève encore de la science-fiction. ça a pourtant fonctionné. Je ne peux l'expliquer, mais je le constate. Quand les tribus reculées ont vu pour la première fois un briquet, les sauvages n'étaient pas en mesure d'en comprendre le fonctionnement, mais ils ont vite admis que cela faisait naître le feu...

— Belle rhétorique... Mais je ne vois toujours pas venir l'ombre d'une preuve...

— Quel âge me donnez-vous ?

— D'un point de vue purement objectif, je dirais environ soixante-dix ans... Mais je suppose que vous ne faites pas votre âge ?

— J'ai fêté mon anniversaire la semaine dernière. Mes cinq cent quarante-quatre ans, pour être précis.

— Cinq cent quarante-quatre ans ? articula Galion avec peine.

— Je me nomme Érasme. J'étais l'ami de Léonard. Il m'a envoyé le courrier que vous venez de lire au seizième siècle, plus précisément en octobre 1517.

Devant l'incrédulité de Galion, son interlocuteur soupira longuement.

— Je comprends votre trouble, monsieur Galion.

Il se pencha sur le côté et saisit une petite boîte. Ses doigts trifouillèrent à l'intérieur. Il en sortit une éprouvette et une seringue. Galion eut un mouvement de recul.

— À quoi jouez-vous ?

— Ne soyez pas inquiet. Si j'avais voulu vous éliminer, vous ne seriez plus de ce monde depuis longtemps.

Érasme se fit un garrot, puis piqua l'aiguille dans une veine de son avant-bras. Il laissa s'écouler une petite quantité de sang dans l'éprouvette, qu'il tendit ensuite à Galion, puis reprit la parole.

— Il y a derrière vous une petite bouteille thermos contenant de l'azote liquide. Cela devrait suffire à conserver le sang pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que vous soyez en mesure de le faire analyser. Vous pourrez ainsi constater par vous-même que je suis un être... différent.

Galion était ébranlé : là, c'était du solide. À condition que ce ne soit pas un immense coup de bluff. Sa formation de flic aidant, il ne laissa pas transparaître sa surprise et décida de contre-attaquer.

— Soyez certain que je ferai analyser votre sang le nombre de fois qu'il faudra. Mais cela ne donnera pas de crédibilité à la pseudo-translation de Léonard de Vinci pour autant ! J'aimerais entendre ce que vous avez à dire au sujet du second pétale, celui où les inventeurs de la sphère exposent leur but... Je dois avouer que j'ai bien ri en découvrant cette partie du courrier.

— Que savez-vous des pyramides de Gizeh, monsieur Galion ?

Encore une fois, Galion était surpris par l'orientation que donnait le vieil homme à la conversation. Malgré ses efforts, il avait l'impression de ne pas avoir de prise sur le dialogue. À l'école de police, on lui avait enseigné que la surprise était un atout majeur dans un interrogatoire. Il fallait amener son interlocuteur en terrain inconnu, là où l'histoire qu'il avait inventée pourrait se fissurer. Mais il se rendait compte que, face à Érasme, c'était lui qui était ballotté en tous sens, à tel point qu'il se demandait s'il pourrait faire éclore la vérité... Conscient de ne pas contrôler la situation, il décida néanmoins de jouer le jeu, ne serait-ce que pour savoir où tout cela allait conduire.

— Peu de choses. Ce sont des tombes, érigées pour protéger les momies des pharaons ?

— C'est en effet ce que pensent de nombreux égyptologues... Mais aucune dépouille n'a jamais été retrouvée dans ces pyramides. Savez-vous que, malgré les moyens modernes, personne n'a pu déterminer avec précision l'âge

de ces monuments ?

— Non, je ne le savais pas. Mais qu'est-ce que ça change ?

— On pense qu'elles ont environ cinq mille ans. Sans la moindre certitude. Ce qui correspond aux plus anciennes civilisations égyptiennes connues. En ce qui concerne la Grande Pyramide, pour ne nous centrer que sur elle, son édification a nécessité environ deux millions et demi de blocs de pierre, pesant entre deux et dix tonnes chacun. Sa surface au sol correspond à l'équivalent de dix terrains de football, et la quantité de matériaux utilisés aurait permis la construction d'un mur de un mètre et demi de haut le long des frontières de la France !

— Bien, c'est impressionnant. Mais où cela nous mène-t-il ?

— Pour transporter ces blocs de pierre depuis les carrières de calcaire situées en Égypte, il aurait fallu utiliser plus de bateaux que le pays n'en a jamais compté, et environ vingt-cinq millions d'arbres. Les Égyptiens ne connaissaient pas encore le principe de la roue. Ils devaient donc faire rouler les blocs sur des troncs. C'est du moins ce que les travaux archéologiques les plus avancés ont révélé.

— La construction s'est peut-être étalée sur plusieurs siècles...

— C'est là que le bât blesse. Toutes les études, croisant récits en langues anciennes et datations, montrent que la pyramide a très certainement été bâtie sur une période d'une vingtaine d'années. D'un point de vue purement comptable, cela signifierait qu'un bloc était posé toutes les trois minutes trente, et ce, jour et nuit...

— Cela soulève en effet un problème.

— Et ce n'est pas terminé. D'après nos critères actuels de construction, deux points peuvent être avancés : d'une part, l'affaissement admissible d'un bâtiment de grande taille sur une période de cent ans est d'environ quinze centimètres. D'autre part, sur un mur de trente mètres de long, il est plus que fréquent de constater une déviation du même ordre : quinze centimètres environ. Revenons-en à notre pyramide : en cinq mille ans, elle s'est tassée approximativement de un centimètre et demi. La déviation du mur de fondation approche quant à elle le demi-centimètre par tranches de trente mètres. Plutôt étonnant, quand on sait qu'à l'époque, les systèmes de poulies et de levage n'avaient pas encore été découverts, et que les appareils de mesure étaient plutôt rudimentaires...

— En effet.

Au fur et à mesure de sa démonstration, le vieux moine semblait de plus en plus enthousiaste. Une chose était certaine : il était convaincu de ce qu'il racontait. Galion se concentrait pour essayer d'intégrer toutes les informations que l'homme débitait. Après une gorgée de thé, le moine reprit de plus belle :

— Pour terminer, je me suis livré à quelques recherches sur les unités de mesure égyptiennes... On se servait à l'époque, pour plus de simplicité, de cotations renvoyant au corps humain. Les deux unités les plus fréquemment utilisées étaient le pouce et la coudée sacrée. Cette fameuse coudée a été

évaluée en 1880 par le professeur Piazzi Smyth à 0,635 mètre. Multipliez ce nombre par 10 millions et vous obtenez une valeur très proche du rayon de la terre.

— Coïncidence...

— Le périmètre de la pyramide de Chéops est de 36 525 pouces. Divisé par cent, on trouve 365,25, soit le nombre exact de jours contenus dans une année terrestre. Coïncidence ? La hauteur de la pyramide est estimée à 146,6 mètres avant érosion. Sans oublier le pyramidion d'or, cité par Hérodote dans le petit ouvrage que vous avez eu entre les mains, qui surélevait selon l'historien grec la pyramide de trois mètres environ. Hauteur finale : 149,6 mètres. La distance entre la Terre et le Soleil est aujourd'hui évaluée à 149 400 000 kilomètres. Si vous ajoutez à tout cela le fait que la pyramide est parfaitement orientée sur un axe nord-sud, alors qu'a priori, les Égyptiens n'avaient aucun moyen de le définir avec précision, je vous laisse procéder aux conclusions qui s'imposent.

— Leur niveau de connaissance était peut-être supérieur à ce que nous pensons...

— Le peuple égyptien a toujours été très prolifique en termes d'écrits. Il nous a légué plus de textes sur des parchemins et des édifices que tous les autres peuples de l'époque. Et vous voudriez me faire croire qu'ils n'auraient pas parlé de leurs connaissances en astronomie et en mathématiques ? Les seuls écrits retrouvés à ce sujet nous laissent penser que, pour eux, la Terre était une immense étendue carrée, qui reposait sur quatre pieds... Quant aux données dont je viens de vous faire part, vous pouvez bien sûr les vérifier. Je me porte garant de leur exactitude.

— C'est troublant, il faut bien le reconnaître, concéda Galion.

— Troublant ? Vous avez bien dit « troublant » ? Vous êtes un champion de l'euphémisme ! Je trouve ça plutôt incroyable et inexplicable... Aujourd'hui, le 11 octobre 2010, nous ne sommes scientifiquement pas en mesure d'expliquer comment cette pyramide a été construite, alors que son édification remonte à près de cinq mille ans, ou plus !

— Nous y voilà. C'est inexplicable ; donc, ça corrobore nécessairement votre théorie... Vous oubliez que des tas de choses sont restées inexplicables pendant des années, donnant naissance à d'innombrables superstitions, jusqu'à ce que la science fasse voler en éclats ces croyances ridicules... Les progrès de la médecine en sont le témoin le plus flagrant ! Alors, en un mot, en quoi votre théorie abracadabrante serait-elle plus valable que les explications avancées par les égyptologues ?

— Leurs diverses hypothèses sont loin d'être prouvées, pour la bonne et simple raison que les pyramides ont bien été édifiées par une civilisation non humaine, comme l'indique la traduction de Léonard.

Galion soupira bruyamment.

— Je respecte vos convictions, mais malgré votre habileté exceptionnelle à mener une conversation, nous sommes confrontés à un problème

insurmontable : vos discours ne constituent en rien une preuve.

— En effet. C'est pourquoi je vous remets ceci.

Il tendit à Galion une petite fiole.

— C'est bien ce à quoi je pense ?

— Il s'agit effectivement de la fiole qui était prisonnière de la sphère. Comme vous pouvez le constater, elle est vide. Mais je vous mets au défi de trouver un métal sur cette planète qui possède les mêmes propriétés que cet alliage. Faites-la analyser... Je vous conseille cependant d'être discret. Cela risque de faire du bruit.

Galion était dubitatif. Pour la seconde fois, on était dans le domaine du concret. Il fallait bien reconnaître que les preuves s'accumulaient. Le policier sentait poindre un léger picotement, celui provoqué par l'excitation qui l'avait envahi lors de la lecture des manuscrits : *Et si c'était vrai ?*

— Donc, vous croyez vraiment à cette histoire de civilisation supérieure, délivrant gracieusement ses connaissances, de planète en planète ?

— Et pourquoi pas ? Nous sommes tellement abreuvés de films de science-fiction bourrés de hordes d'*aliens* agressifs que nous ne nous interrogeons même plus à leur sujet. Pourquoi seraient-ils belliqueux ? Parce que nous le sommes ? J'ose espérer que toutes les races ne partagent pas notre goût pour la violence, sinon l'Univers ne sera bientôt plus qu'un immense champ de bataille. Et je peux vous assurer que leur offrande dépasse de loin nos connaissances scientifiques.

— J'aimerais partager votre certitude, mais rien dans tout ça ne semble logique. Et j'aime ce qui est logique. Une question me taraude tout particulièrement : dans quel but nous auraient-ils fait cadeau de leur savoir ?

— Vous avez dû rater quelque chose, monsieur Galion. Il ne s'agit pas d'un cadeau. Ils facilitent la progression de notre civilisation pour accélérer notre évolution, en espérant que nous pourrions les aider.

— À découvrir les origines de la vie, c'est bien ça ? Mais ça n'a pas de sens.

— Pour vous, peut-être. Mais rappelez-vous la traduction du troisième pétale de la sphère : « *Nous avons atteint un niveau technologique qui nous permet de maîtriser le temps et l'énergie. Nous ne mourons pas. Nous pouvons voyager pendant des milliers de vos années, et la production d'énergie et de nourriture ne constitue plus un problème pour nous. Nous vous faisons don d'une partie de nos connaissances pour que vous puissiez nous aider à percer l'ultime mystère. Qui nous a créés ? Pourquoi existons-nous ? Avons-nous une utilité ?* » Ils ont les réponses à des milliers de questions que nous nous posons, et il ne leur reste plus qu'une chose à découvrir. Pour nous, cela peut paraître dérisoire, mais pour eux... Imaginez : tous les mécanismes physiques n'ont plus de secret pour vous, mais vous ne savez toujours rien de vos origines. Cela doit être terriblement frustrant...

— En partant du principe que tout ceci est vrai, ce que je ne crois pas un instant, comment pourrions-nous les aider, alors qu'ils ont des siècles

d'avance sur notre civilisation ?

— Je n'en sais rien. Mais ils ont jugé notre espèce digne de recevoir leur aide.

— Si j'ai bien compris, cette aide qu'ils souhaitent apporter à notre civilisation se décline sur deux axes : l'immortalité pour douze d'entre nous, et une source d'énergie très puissante... Sauf que Léonard n'a pas pu aller au bout de la traduction de ce passage, c'est bien ça ?

— Exactement. Il a été trahi par l'homme qui avait découvert la sphère.

— Et, bien entendu, la partie manquante était d'une importance capitale. Laissez-moi retrouver l'endroit... Ah oui : « *Notre second présent sera d'un autre ordre. Une fois les douze élus sélectionnés, votre civilisation aura besoin d'une source d'énergie inépuisable. Le maniement de cette énergie étant...* » Étant quoi ?

— C'est là que se situe le nœud du problème...

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'on n'en sait rien. Comme vous l'avez dit, Léonard n'a pas eu le temps de terminer son travail. Le manuscrit et la sphère ont été dérobés. Il n'avait aucun moyen de remettre la main dessus. Fin de l'histoire.

— Et vous, dans tout ça ? Vous n'avez rien tenté ?

— Si vous saviez le temps que j'ai consacré à chercher la sphère... Et, paradoxalement, c'est elle qui m'a retrouvé.

— Comment ça ?

— Les gens qui la possèdent sont les seuls à pouvoir espérer éclaircir le mystère concernant la source d'énergie... Mais jusqu'à maintenant, ils ont heureusement échoué... Alors, ils se sont rabattus, avec raison, sur les seules personnes susceptibles de les aider à traduire le chaînon manquant... Nous, les douze. Les « gardiens », comme ils nous appellent.

— Vous savez donc qui l'a récupérée.

— Oui, et, à voir votre expression, je ne suis pas le seul... Comme vous l'avez deviné, c'est votre ami Nervion qui détient la sphère ! Croyez-vous qu'il souhaite l'utiliser à des fins humanitaires ? Cet homme est avide de pouvoir. Il est dangereux, très dangereux.

— Vous avez l'air de bien le connaître. Je crois m'être habitué au fait qu'il ne soit pas de la DGSE. Mais qui est-il en réalité ?

— Il y a une vingtaine d'années, il a découvert la sphère par hasard, lors d'une mission effectuée justement pour le compte de la DGSE. Il s'agissait de mettre fin à un trafic d'œuvres d'art. Parmi les objets saisis se trouvait la sphère. J'ai appris par la suite qu'elle avait été refermée et avait retrouvé sa faculté d'absorption de la lumière. Cette caractéristique a tout de suite intrigué Nervion, qui a cherché à en savoir plus. Par chance pour lui, le manuscrit de Léonard se trouvait avec l'objet, et il a immédiatement compris le potentiel de sa trouvaille. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il a quitté la DGSE pour fonder sa propre organisation. Il a fait miroiter à de riches hommes d'affaires la possibilité d'une vie éternelle, obtenant ainsi des

financements sans limites... Il dispose aujourd'hui de moyens considérables.

— Mais la sphère ne peut plus conférer l'immortalité, n'est-ce pas ?

— Non, et Nervion le sait. Mais c'est un homme intelligent. S'il a vite compris que d'autres étaient passés avant lui, il s'est bien gardé de le dire à ses généreux donateurs. Pour les contenter, il n'a eu de cesse de nous poursuivre pour percer notre secret...

— Et il a bien failli réussir.

— À ceci près que vous l'avez sérieusement retardé avec votre intervention dans son complexe scientifique des Pyrénées. Je vous remercie d'ailleurs d'avoir mis fin au calvaire de Guillaume, qui leur servait de cobaye depuis des années. Malheureusement, j'ai appris que les recherches se poursuivaient dans des pays du tiers-monde, où les disparitions de pauvres gens ne choquent personne... Nervion réussira bientôt à améliorer le procédé.

— Juste une petite question. Vous me disiez tout à l'heure que Nervion continuait à vous traquer pour réussir à traduire la fin du texte, mais ce Guillaume, qui a été leur captif, c'était bien un gardien ? Ils n'ont pas réussi à le faire parler ?

— Il était bien l'un des douze. Nervion l'a capturé, torturé, et finalement utilisé à des fins expérimentales. Mais il n'a jamais pu lui soutirer la moindre information au sujet de la traduction. Et pour cause ! Guillaume ne savait rien. Je suis le seul à détenir, dorénavant avec vous, le secret de Léonard concernant la traduction. Dès le début, j'avais décidé de cacher la vérité aux onze autres. Cela m'avait semblé une précaution indispensable, car on ne peut jamais réellement connaître quelqu'un, et les mises en garde de Léonard résonnaient encore dans mon esprit... Les événements m'ont d'ailleurs prouvé que je ne m'étais pas trompé.

— Qui vous dit que Nervion ne parviendra pas à décrypter les inscriptions de la sphère sans votre aide ?

— Savez-vous comment est conçu ce type d'écriture ? Imaginez que vous ayez à lire, sans connaître la langue, un texte en allemand où les mots ne sont pas séparés, sans aucune voyelle, avec la possibilité de mettre à la place de la voyelle non énoncée aussi bien un a, un i ou un o ! Vous avez alors un aperçu de ce qu'est la langue en question. Sans le manuscrit d'Hérodote, il est presque impossible de réussir à la déchiffrer. Et je n'en connais pas d'autre exemplaire que celui que je vous ai remis. Mais je concède que les progrès de l'informatique m'inquiètent. Et notre mission, à nous, les gardiens, est d'empêcher à tout prix que cette traduction soit effectuée par un homme comme Nervion.

— Bon, si je résume, Nervion s'est intéressé à vous pour deux raisons : percer le mystère de l'immortalité et tenter de traduire le texte. J'avoue que je n'arrive pas à saisir ce que pourrait lui apporter la découverte de cette énergie. Si j'en crois ce que vous venez de me dire, il est sur le point de réussir à produire l'élixir de prolongement de la vie de façon plus efficace. Il lui suffit de monnayer ce savoir et il deviendra immensément riche.

— Je vois où vous voulez en venir. Votre instinct de policier vous pousse à découvrir le mobile, c'est bien ça ? Il est terriblement simple ! Si cette source d'énergie est vraiment inépuisable, elle n'a pas de prix ! L'industrie pétrolière brasse des centaines de milliards de dollars ! L'homme qui contrôle l'énergie n'est pas seulement riche, il est puissant. Si puissant qu'il en devient presque un dieu, distillant sa précieuse denrée où bon lui semble...

Galion secoua la tête. Que pouvait-il bien se passer dans le cerveau d'un homme tel que Nervion ? Il lui avait bien sûr paru autoritaire, désagréable et sans scrupules, mais qui aurait pu imaginer que sommeillait en ce petit homme au demeurant insignifiant une telle folie des grandeurs ?

— Ce type est vraiment dingue..., pensa-t-il tout haut.

— Mais nous ne le laisserons pas faire.

— Nous ? Vous parlez des gardiens, c'est ça ?

— Oui. Ou plutôt de ce qu'il en reste. Quand Léonard m'a demandé son aide, j'ai cru qu'il était devenu fou. Puis j'ai reçu la fiole. Je n'ai pas pu lui rendre visite. Je n'étais pas vraiment en odeur de sainteté en France, à cette époque. Des problèmes religieux... Son attaque l'avait terriblement affaibli, et il est mort deux ans plus tard. J'ai fini par croire à demi à son histoire, et j'ai réuni un groupe de onze personnes : deux scientifiques, deux artistes, deux philosophes, et cinq hommes d'Église, issus de congrégations différentes. Nous tentâmes donc l'expérience, comme elle est décrite dans la traduction de Léonard. Au début, nous n'étions pas convaincus, mais après une dizaine d'années, il n'y avait plus de doute possible. Nous ne vieillissions plus !

— Que sont-ils tous devenus ?

— Nous ne sommes plus que trois : un ecclésiastique juif, qui vit reclus dans une baraque perdue au milieu du désert, une femme en qui j'ai toute confiance, et moi-même. Quant aux autres, plusieurs d'entre eux se sont suicidés. L'être humain n'est pas préparé psychologiquement à vivre aussi longtemps !

— Ce qui veut dire que, même si vous êtes à l'abri de la vieillesse, vous n'en demeurez pas moins mortels...

— Oui. Seule la dégénérescence naturelle de notre organisme est stoppée. Je me coupe et me tords la cheville comme n'importe qui. Toujours est-il que les cinquante premières années furent un réel bonheur. Nous nous acquittions de notre mission de recherche sur les origines de la vie avec enthousiasme, dans nos domaines respectifs, et nous nous retrouvions tous les cinq ans pour partager nos progrès. Nous connûmes une première crise quand nos proches disparurent les uns après les autres. Eux continuaient à vieillir... Nous prîmes alors pleinement conscience de notre isolement : il fallait trouver des moyens de passer inaperçus...

« Après cent ans, l'ennui gagna la majorité d'entre nous. Certains s'engagèrent dans des conflits sanglants pour redonner un sens à leur vie. Plusieurs n'en revinrent pas. Un autre commença à se prendre pour un demi-dieu, ce qui lui valut également une fin tragique.

« Parmi les survivants (nous continuions à nous revoir tous les dix ans environ), nous fûmes très peu à ne pas perdre l'esprit. Anne Marstof, que vous avez croisée dans des circonstances regrettables il y a peu de temps, avait par exemple développé une obsession incontrôlable concernant les enfants. Elle les a toujours adorés. Si je me souviens bien, elle en a eu une douzaine, mais elle n'a jamais pu supporter de les voir mourir les uns après les autres. Ça l'a rendue complètement folle...

— Et dire que j'ai participé à l'attaque de sa maison. La pauvre femme...

— Ne la plaignez pas. Elle a accepté, comme nous autres, de se lancer dans l'aventure. Mais parfois, nous présumons de nos forces.

— Et qu'en est-il de... ?

— Je crois que vous en avez assez appris pour ce soir. Nous reprendrons cette discussion demain. Vous partirez à midi.

— Demain... Mais je...

Galion n'eut pas le loisir de terminer sa phrase. Après s'être levé, Érasme s'était évaporé comme un courant d'air. Le policier le regarda s'éloigner.

Cinq cent quarante-quatre ans !

Rien que ça !

12 octobre 2010 – 9 h du matin – monastère perdu

Quand Galion pénétra à nouveau dans la chapelle, il crut revivre une scène qui s'était déjà produite. Érasme était là, assis comme les autres fois.

— Ah ! Monsieur Galion. Je vous attendais.

— J'ai l'impression que vous passez votre vie à m'attendre... Vous ne dormez jamais ?

— Je n'ai que trop dormi. De plus, vous avez certainement éprouvé plus de difficultés à trouver le sommeil que moi.

— C'est vrai. De nombreuses choses se bousculent dans ma tête. Vous disiez que je partais ce midi ?

— Oui. Vous savez ce qu'il y a à savoir.

— Et c'est tout ?

— Non. Ce n'est pas tout. Il faut que je vous parle d'une dernière chose... De moi.

— De vous ? Pourquoi suis-je toujours surpris par la direction que prennent nos conversations ?

Érasme ignora superbement la question. Galion se résigna : il commençait à être habitué. Imperturbable, le vieil homme se lança :

— Quand Léonard m'a demandé de l'aider, j'étais considéré comme un des plus grands, sinon comme le plus grand penseur de mon époque. J'étais un sage... Du moins, c'est ce que je tentais de faire croire aux autres. Je dois avouer qu'à l'époque, je n'ai pas tenu compte des mises en garde de mon ami. J'étais bien trop excité. Et j'ai oublié que la sagesse est le moyen de vivre sans se soucier des contingences matérielles, d'accepter l'inacceptable, la misère, l'injustice, la mort, pour porter la réflexion au-dessus de ces considérations. Vous vous rendez compte ! On m'apportait sur un plateau un moyen de vaincre la mort... Un véritable sage aurait refusé ce présent. Mais j'ai accepté. Sans la moindre hésitation. Et vous savez pourquoi ?

Galion secoua la tête, encourageant Érasme à poursuivre. Pour la première fois depuis leur rencontre, il avait l'impression que la conversation n'était plus à sens unique. Cet homme lui ouvrait son cœur, en toute honnêteté.

— J'ai accepté parce que j'avais une peur terrible de mourir. Derrière mon assurance, mon calme légendaire, j'étais pétrifié à cette idée. C'est pourquoi je servais Dieu. Imaginez un instant qu'il n'existe pas... Alors, que deviendrais-je... après ? Toujours est-il que je me suis forcé à croire que j'avais accepté l'immortalité pour contribuer à l'amélioration de la société, alors que je l'avais fait par lâcheté. Les années ont passé, la quête des origines s'est éloignée à mesure que la science progressait. Nous avons pris conscience de l'énormité de ce que nous demandaient nos bienfaiteurs. Et je me suis laissé

happer par la frénésie du progrès, par cette vie de plus en plus facile. Ayant toujours évolué dans les hautes sphères de la société, il ne m'était pas difficile d'ignorer la misère des deux tiers de l'humanité...

« J'ai renié certaines convictions et laissé une partie de mon âme sur l'autel du progrès. Tout ceci a duré jusqu'en 1945. Cette année-là, j'ai subi de plein fouet le choc causé par la découverte des atrocités commises par les nazis. Cette explosion de barbarie, associée à la mort violente d'un de mes compagnons, m'a fait sortir de ma léthargie. Je ne pensais plus que ce genre de choses puisse encore arriver. Mais, voyez-vous, mon ami était juif. Et allemand. Cela avait suffi à causer sa perte. Je ne sais pourquoi, mais le jour où j'ai été informé de sa mort, j'ai enfin pris conscience de l'importance de ma mission. Léonard avait cru en moi. Ces êtres avaient cru en l'homme... Quel piètre représentant de la race humaine ferais-je, si je laissais la sphère tomber entre les mains d'un homme comme Hitler ?

— Et ce jour-là, vous avez décidé de vous remettre à sa recherche...

— Oui. Sans le moindre succès, jusqu'au jour où Nervion s'en est pris à nous. Mais aujourd'hui, le destin vous a placé sur mon chemin.

— Je suppose que vous ne m'avez pas raconté tout ça par compassion ?

— Ne vous méprenez pas. Je suis réellement attristé par le drame qui vous a frappé. Mais je dois également reconnaître que notre rencontre n'est pas seulement le fruit de mon envie de vous soutenir.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda Galion.

— Tout d'abord, je vous supplie de ne plus prendre part à ces sauvages chasses à l'homme organisées par Nervion. Ensuite, vous avez en main toutes les preuves nécessaires. Je vous laisse également les originaux des manuscrits que vous avez lus. Vérifiez la véracité de mes propos. Et aidez-moi, s'il vous plaît, à récupérer la sphère. Vous faites partie de leur équipe. Vous seul êtes en mesure de vous approcher suffisamment pour tenter de la lui reprendre.

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire que je vais vous aider ?

— Croyez-vous en Dieu, monsieur Galion ?

— Je... Euh... Non, pas vraiment.

— Moi, si.

13 octobre 2010 – Pyrénées

À huit heures du matin, la tête remplie d'images fantastiques et de textes codés, Galion avait posé le pied sur le sol français. Son excursion au bout du monde l'avait profondément marqué. Durant le voyage de retour, il avait eu le privilège de ne pas être drogué. On lui avait simplement recouvert les yeux avec un bandeau opaque. Et il avait eu le temps de repenser plusieurs fois aux conversations avec le grand maître. Mythomanie de haut vol ou découvertes extraordinaires ? Il y avait de quoi s'interroger. Et lui, que venait-il faire dans tout ce cirque ? Entre des moines combattants et une bande de mercenaires aussi efficaces que des agents secrets, il fallait bien reconnaître qu'il n'avait pas sa place.

Dans six jours, il était censé reprendre le boulot avec les hommes de Nervion. Une question incontournable se profilait à l'horizon : qu'allait-il faire ?

Dans un premier temps, Galion avait décidé de venir se ressourcer dans les Pyrénées, son pays d'adoption. Il avait pris le train tôt le matin et avait débarqué à Pau vers midi. Sa première visite avait été pour la femme de Berthelot, son ancien collègue décédé pendant son absence. Elle avait l'air de tenir le coup, peut-être grâce aux enfants... *Et toi ?* s'interrogea-t-il. *Est-ce que tu tiens le coup ?* Il n'était pas resté longtemps : il n'y avait pas grand-chose à dire en de pareilles circonstances.

Ensuite, comme à son habitude quand il était rongé par un problème important, il avait pris la direction des montagnes.

Objectif : le refuge Packe. Deux mille cinq cent vingt-deux mètres d'altitude, un paysage à couper le souffle, et des montées si abruptes qu'elles auraient fait oublier à un aveugle qu'il ne voyait pas.

C'était ce qu'il lui fallait. Heureusement, il n'avait pas encore vraiment neigé, et, avec une bonne paire de crampons, le sentier restait praticable.

Au détour des multiples boucles qui ponctuaient la montée, Galion se surprit plusieurs fois à chercher Maria du regard, devant. Puis, il se rappelait. Les images de la jeune femme attaquée par le chacal se superposaient aux amoncellements de roches.

Plus jamais il n'aurait de mal à suivre la cadence de la montagnarde. Plus jamais il ne la verrait se retourner en faisant voler ses cheveux d'ébène pour voir si le petit Parisien n'était pas trop loin derrière.

Un léger crachin se mit à tomber. Plutôt commode pour dissimuler les larmes qui coulaient sur son visage. Il reprit l'ascension de plus belle.

Au bout de quelques heures, il aperçut enfin la petite cabane de pierre battue par les vents, seule preuve que l'être humain foulait parfois ces terres

sauvages.

À cette altitude, le vent devenait glacial, et Galion ne fut pas mécontent de trouver abri à l'intérieur du refuge. À sa grande surprise, la cabane n'était pas vide.

— Bonjour, lâcha-t-il dans un souffle. Vous permettez que je m'invite à votre table ?

La randonneuse, qui devait avoir une cinquantaine d'années, le gratifia d'un sourire timide.

— Comme vous pouvez le constater, il n'y a qu'une table, ici. Et ce refuge n'est pas ma propriété. Je ne m'attendais pas à rencontrer quelqu'un à cette période de l'année. Bienvenue au club des masochistes. Je m'appelle Marie Descombes, dit-elle en lui tendant la main.

— Thomas Galion. Mais je ne crois pas être masochiste.

— Il faut pourtant l'être un peu pour s'aventurer ici en plein mois d'octobre.

— J'ai juste besoin de réfléchir...

— Alors, vous êtes tombé au bon endroit. Il n'y a que ça à faire, ici.

Pendant de longues minutes, plus aucun mot ne fut échangé. Les randonneurs n'étaient pas des gens bavards.

La journée étant bien avancée, Galion se résolut à passer la nuit dans le refuge. Il proposa à la femme de partager son dîner. Ce fut frugal, mais pas désagréable. En fin de repas, elle avait sorti une gourde et l'avait proposée au policier. Il s'octroya une large rasade, croyant boire de l'eau, et se mit à tousser si fort qu'il lui fallut près d'une minute pour reprendre son souffle.

Ses yeux embués de larmes se tournèrent vers la randonneuse, alors que les effets de la mixture se dissipaient lentement. La vieille femme éclata de rire.

— Plutôt rude, non ?

Galion avait toussé encore plusieurs fois avant d'articuler péniblement :

— La vache ! Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Vous auriez pu me prévenir !

— Désolée, mais je trouve ça très drôle. C'est de la liqueur de gentiane, en provenance directe des fûts stockés par mon grand-père il y a une vingtaine d'années. Je ne sais plus quoi en faire, alors, j'en offre à tout le monde...

L'alcool aidant, les deux marcheurs sympathisèrent, parlant de tout, de rien. Ils échangèrent des idées sur des thèmes allant de l'écologie à l'éducation, en passant par les élections à venir... ça faisait du bien de rencontrer quelqu'un de normal, qui ne connaissait pas d'espions ni de moines étranges... Au bout d'un moment, Galion se risqua à poser une question plus personnelle :

— Et vous ? demanda-t-il. Que faites-vous perdue sur ce caillou désolé, au beau milieu du mois d'octobre ?

L'humeur joviale affichée jusqu'alors par Marie Descombes s'estompa brusquement.

— Je suis en pèlerinage, murmura-t-elle.

— En pèlerinage ? Vous avez dû vous tromper d'endroit...

— Je viens ici chaque année depuis quinze ans, vous savez. Alors, je connais le chemin.

— Et ce serait indiscret de vous demander pourquoi ?

— Avez-vous déjà fait des erreurs dans votre vie ?

Une multitude d'images virevolta dans l'esprit de Galion.

— Oui, comme tout le monde, dit-il simplement.

— Non. Pas ce genre d'erreurs. Une connerie comme on n'en fait plus. Du genre de celles qui vous suivent où que vous alliez...

Après un court silence, Galion répondit :

— Je pense, oui...

— Bienvenue au club. Je suis venue ici avec ma famille il y a quinze ans. Nous n'étions pas en mauvaise forme physique, mais plutôt mal équipés. Arrivée au pied de ce refuge, j'ai voulu tenter l'ascension du pic Arrouy, juste au-dessus. À l'époque, j'étais passionnée de randonnée, d'escalade, de trucs comme ça. Il commençait un peu à pleuvoir, mais j'en avais vu d'autres. Il y avait avec moi mon mari et mon fils de dix ans. Mon mari n'était pas très chaud : le guide touristique que nous avions acheté classait la montée dangereuse, et le temps était incertain. Mais je l'ai tellement tanné qu'il a fini par accepter. Et vous savez ce qui s'est passé ?

Galion se contenta d'un regard appuyé, encourageant son interlocutrice à poursuivre.

— Mon fils, reprit-elle, avec ses baskets totalement inadaptées, a glissé sur une plaque de schiste. Roland s'est alors précipité pour tenter le rattraper, et ils sont morts tous les deux.

Pendant un long moment, seul le vent hurlant à l'extérieur se fit entendre.

— Je suis désolé, vraiment désolé. Et vous venez ici tous les ans pour souffrir encore un peu plus ? Je trouve ça plutôt triste, dit doucement Galion.

— Non. Ne vous méprenez pas. Je viens ici pour me souvenir de ce que j'ai perdu. Pour ne pas baisser les bras et avoir le courage de continuer à m'investir dans des associations caritatives. Pour que ma bêtise, qui a coûté la vie des êtres que j'aimais le plus au monde, ne soit pas la seule trace que je laisse de mon passage sur terre. Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout ça. Vous devez me trouver stupide.

— Non. Pas du tout.

— Chaque fois que je viens ici, je repars remontée à bloc, si on peut dire. Pour éviter que cette chienne de vie ne me brise. Mon destin, c'est moi qui le trace, contre vents et marées, en m'efforçant de distribuer un peu de bonheur autour de moi.

Elle passa une main dans ses longs cheveux blancs et, plongeant son regard farouche dans l'obscurité sauvage des montagnes, se tourna vers la petite lucarne.

Galion la laissa à sa contemplation. *Quelle femme ! Quel courage !*

Il aurait bien aimé pouvoir arborer une telle ligne de conduite : sans

fioriture, directe, et surtout moralement irréprochable...

Il commençait vraiment à regretter le temps où son univers se résumait à traquer des criminels, cette période où il pouvait clairement se situer dans le camp des bons qui poursuivent les méchants. C'était puéril, presque ridicule, mais tellement rassurant. Rassurant et utopique, car les choses n'étaient jamais si simples.

Mais aujourd'hui, il se trouvait à la croisée des chemins. D'un côté, il y avait Érasme, qui cherchait sûrement à faire le bien, mais qui l'avait manipulé avec une grande astuce. De l'autre, Nervion et ses sbires, à qui il n'avait jamais vraiment accordé sa confiance et qui dévoilaient progressivement leur côté le plus sombre.

Plus que jamais, en haut de cette montagne, il se sentait seul et dépassé. Si Maria avait encore été de ce monde, elle aurait certainement pu l'aider.

Laissant la randonneuse à l'abri, Galion enfila son blouson en goretex et sortit affronter les éléments.

Une nuit sans lune avait enveloppé les pics acérés de sa gangue noire, rendant l'endroit encore plus inhospitalier. Seules les étoiles parvenaient encore à se frayer un chemin à travers le ciel torturé. Entre deux nuages, elles se posaient en dernier rempart contre une obscurité inquiétante. En ces lieux, nulle trace de lumière artificielle ne venait rassurer les pauvres fous qui s'étaient aventurés hors du monde civilisé.

— Qu'aurais-tu fait, Maria ? cria-t-il dans le vide. Pourquoi n'es-tu plus à mes côtés ?

Seul un vent glacial lui répondit, cinglant son visage de milliers de particules de givre. Les rugissements de cet ennemi insaisissable ne lui donneraient pas la réponse qu'il attendait. Mais au fond de lui, il savait déjà. La vieille randonneuse avait raison.

Lui non plus n'allait pas laisser comme seule trace de son passage sur terre la mort de plusieurs amis disparus pour rien, à cause de sa lâcheté.

Demain, il irait voir Zawachowski pour lui faire analyser les objets qui étaient enfermés dans son sac de randonnée. Ensuite, il trouverait un moyen de vérifier cette histoire d'écriture indéchiffrable. Et si le grand maître avait dit vrai, alors, il l'aiderait. Mais cette fois, ce ne serait pas par vengeance.

Non, Galion reprendrait simplement sa place aux côtés des justes.

15 octobre 2010 – 8 h – Paris

Galion se réveilla avec difficulté. Il lui semblait entendre une voix. Il mit quelques instants à se rappeler où il se trouvait. Il avait fini la nuit sur un canapé, dans le bureau d'Antoine Zawachowski. Cet homme étrange, légiste de formation, avait la délicieuse habitude de travailler la nuit.

Vingt-quatre heures plus tôt, Galion était redescendu du refuge Packe, puis avait repris un train pour Paris. Il s'était ensuite rendu au domicile de Zawachowski, sans succès.

Comme le téléphone, l'ordinateur et toutes sortes d'appareils de ce genre étaient proscrits dans la demeure du médecin, il était parfois délicat de le joindre. Antoine devait encore être fourré dans une bibliothèque à compulsier des articles qui auraient rebuté une écrasante majorité de l'élite médicale française...

Galion avait donc attendu patiemment devant la morgue, et son ami s'était pointé vers une heure du matin, comme si c'était une heure normale pour commencer sa journée.

Au premier coup d'œil, son excentricité s'imposait dans toute sa splendeur. Avec ses cheveux blancs hirsutes et sa nonchalance glaciale, on aurait pu le prendre pour un de ces savants fous, tout droit sortis des films des années 1960. Mais cette extravagance qui le caractérisait si bien faisait également de lui un légiste de tout premier plan : c'était une véritable encyclopédie vivante de la médecine légale, à la mémoire sans faille. Si quelqu'un pouvait aider Galion, c'était bien lui.

— Thomas !

Encore cette voix. L'ex-flic de la Crim n'avait donc pas rêvé. Antoine l'appelait. Il se leva, prit une gorgée d'eau dans les sanitaires et alla à la rencontre de Zawachowski. Le grand homme avait pris son air sévère et l'attendait près d'une sorte de gros microscope. Il semblait perplexe.

— Antoine, vous m'avez appelé ?

— Oui. Je ne voulais pas quitter ce machin des yeux. Vous êtes sûr que ce n'est pas dangereux, au moins ?

— C'est vous le scientifique.

— C'est bien ce qui m'ennuie... Je n'aime pas la tournure que prend notre relation, mon cher Thomas.

— C'est-à-dire ?

— D'habitude, vous venez me trouver avec un problème, et mon immense savoir me permet de vous éclairer. Je peux ainsi continuer ma route en étant toujours persuadé d'être l'un des plus grands cerveaux de cette planète.

Galion ébaucha un sourire. L'humour plutôt particulier du docteur lui avait

toujours plu. Il devait bien être l'un des seuls, d'ailleurs, à apprécier ces étranges déclarations lâchées sans le moindre signe de décontraction. Le légiste poursuivit :

— La dernière fois, vous m'amenez une femme de quarante-trois ans qui en paraît vingt-cinq, et aujourd'hui, vous me reflez cette drôle de fiole. Ça me fait mal au cœur de vous le demander, mais qu'est-ce que c'est ? Où avez-vous dégoté ce truc ?

— Cher Antoine, je crois que je tiens enfin ma vengeance. Je vais vous faire payer toutes ces fois où vous m'avez fait tourner en rond avant de m'éclairer... Je vous dirai tout ce que vous voulez après, mais je veux d'abord savoir si les manuscrits et les courriers que je vous ai remis sont des vrais.

— Je ne sais pas s'ils sont authentiques, je ne suis pas historien. Ce que je peux vous affirmer, c'est que le papier et l'encre utilisés datent bien du seizième siècle. La coloration des pigments et la texture en...

— Merci, Antoine, je vais me contenter de vos conclusions. Parlez-moi maintenant de cette fiole et du sang.

— En ce qui concerne le sang, j'ai retrouvé une très grande quantité des antioxydants déjà identifiés dans le corps de la jeune femme décédée que vous m'aviez amenée il y a quelques mois. Mais à des taux qui défient l'imagination. Vous avez trouvé la source, c'est ça ?

Galion éluda, encourageant le médecin à poursuivre.

— Au sujet de la fiole, je n'ai rien à dire. Pour être franc, je n'ai jamais rien vu de semblable. Je ne suis évidemment pas expert en ce domaine, mais si on me demandait mon avis sur-le-champ, je serais prêt à jurer que vous avez découvert un métal inconnu.

Érasme n'a pas menti !

Galion raconta toute l'histoire à son ami en lui faisant promettre de n'en parler à personne. Il y avait eu suffisamment de morts...

— Puis-je téléphoner, demanda-t-il après avoir aidé Zawachowski à s'asseoir.

Qu'il était difficile, pour un scientifique, d'admettre qu'une civilisation extraterrestre ait pu construire les pyramides !

La deuxième étape consistait à vérifier les informations qu'Érasme lui avait données sur l'écriture ancienne. C'était un problème épineux, mais Galion avait une idée derrière la tête. Un de ses anciens collègues parisiens pourrait certainement l'aider.

Il sortit son calepin et composa le numéro de Nicolas Cabaret. C'était un as de l'informatique, qui avait même avoué une fois à Galion un soir de beuverie avoir une fâcheuse tendance à évoluer dans le monde du piratage. Restait à le convaincre de mettre ses ressources au service d'une bonne cause.

À la troisième sonnerie, on décrocha.

— Allo ? Nicolas ?

— Non, désolée, il est sous la douche, répondit une voix féminine.

— Vous êtes certainement Tania ?

— Euh..., non. Je m'appelle Katy.

Eh merde, se dit Galion. *J'aurais encore dû réfléchir avant de parler*. Il n'y avait pas deux mois, Nicolas lui avait pourtant parlé d'une certaine Tania, qui était selon lui la femme de sa vie... Il n'avait pas changé !

Lui évitant de douloureuses explications, Nicolas venait de prendre le combiné.

— Allo ?

— Salut, c'est Thomas...

Des éclats de voix lui parvenaient à l'autre bout du fil. Galion assistait en direct à la dispute qu'il venait de déclencher. Elle fut ponctuée par un violent claquement de porte (il fallait espérer que ce ne soit pas autre chose). L'informaticien reprit le téléphone.

— Bonjour, Thomas. Je crois que tu as légèrement gaffé.

— Ouais. Je suis vraiment navré.

— Ne le sois pas. C'était un plan de quelques semaines, tout au plus. Tu viens juste de le raccourcir à une nuit. J'en ai vu d'autres. Laisse-moi deviner : tu as encore besoin de mes lumières en informatique.

— Oui. Mais cette fois, c'est du sérieux.

— Sérieux comment ?

— Sérieux au point de devoir te rappeler ce dont tu m'avais parlé un soir, au club de billard...

— C'est bon. Inutile de poursuivre. Je m'en souviens très bien. Tu ne t'es pas mis dans la merde, au moins ?

— Bah, tu vois la piscine où on allait nager ? Tu la remplis d'excréments à ras bord, puis tu me mets au fond, mais bien au fond. J'en suis plutôt à ce point-là...

— Ne dis rien au téléphone. Tu es à Paris ?

— Oui.

— Tu te rappelles où j'habite ?

— Évidemment ! Comment oublier nos virées entre collègues ?...

— Alors, passe me prendre. Je t'attends.

— OK. Je serai chez toi dans trois quarts d'heure environ.

— À tout de suite...

15 octobre 2010 – 11 h – Paris

Nicolas grimpa dans le taxi de Galion et donna une adresse au chauffeur.

— Ah ! mon vieux... ça fait un bail. Je suis vachement content de te voir. Dis donc, tu ne devais pas me rappeler il y a quelques mois, après cette histoire de décodage de PDA ?

— Salut, Nico. Moi aussi, ça me fait plaisir de revoir ta sale tête. Pour le PDA, je suis désolé. Comme tu as dû le voir aux infos, j'ai été un peu débordé.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Un sacré coup de filet : Thomas Galion, l'ex-superflic, résout l'affaire des disparus de Las Penas del Hombre. Ça sonne bien... J'espère que tu as négocié ton retour en fanfare dans la police parisienne... Monsieur ! Arrêtez-nous ici, s'il vous plaît, demanda-t-il au chauffeur.

Les deux hommes descendirent, puis s'engouffrèrent dans une petite rue à sens unique.

— On va où ?

— Tu as bien fait allusion à mon côté sombre, non ? Si tu veux que j'utilise mes talents de pirate, il va me falloir du matos. Et je ne suis pas stupide au point de conserver ça chez moi. Je suis quand même flic ! Je te présente la caverne d'Ali Baba, déclara-t-il en faisant entrer Galion dans une vieille cave humide.

— J'ai déjà vu mieux, trancha Galion.

— Attends de voir la suite...

Derrière une lourde porte en acier, Nicolas dissimulait un studio d'une quarantaine de mètres carrés, parfaitement rénové, où s'amoncelaient des dizaines d'ordinateurs dans un état de démontage ou de montage (Galion n'aurait su le dire) plus ou moins avancé.

— Voici mon jardin secret... Lieu non répertorié, ligne téléphonique fixée sur le réseau comme une sangsue, à plus de trois cents mètres d'ici, grâce à un système wi-fi quasiment indétectable. En deux mots, le parfait petit nécessaire du pirate qui n'a pas envie de se faire choper. Mais parlons plutôt de toi. Tu bosses où, en ce moment ?

— En fait, je suis un peu en stand-by. Après cette affaire, j'ai décidé de prendre des vacances... Mais pour être franc, moins tu en sauras, mieux ça vaudra...

— Tu rigoles, là ?

— Je suis on ne peut plus sérieux, au contraire.

— Tu me casses un coup d'enfer, tu viens me demander de l'aide et tu voudrais me laisser sur la touche ? Je te rappelle que, moi aussi, je suis flic.

Alors, ton cinéma sur les risques que tu me fais courir, tu le gardes pour un autre. Chaque fois que j'interviens dans un squat pourri ou dans une cité, il est possible que je reste sur le carreau. C'est le métier qui veut ça.

Galion pesa le pour et le contre. D'une part, il avait besoin de Nicolas, et cet idiot était tellement têtue qu'il ne le lâcherait pas.

D'autre part, le discours de son ami était plutôt cohérent. Si la situation avait été inversée, lui aussi aurait voulu en savoir le plus possible pour l'aider.

Il se lança donc dans un résumé de ces dernières semaines : la mort de Maria, les décès suspects de ses collègues, son recrutement par une pseudo-cellule de la DGSE et, enfin, l'étrange voyage dans un monastère perdu au milieu de nulle part...

— Rien que ça ! T'es en train de me dire qu'en gros, ce mec prétend avoir cinq cent quarante-quatre piges, posséder une fiole en métal provenant d'une autre planète et détenir le secret d'une langue inconnue ? Tu ne crois pas que ça fait beaucoup pour un seul homme ? Ils t'ont fait fumer des trucs ou quoi ?

— J'ai déjà fait appel à Antoine Zawachowski en ce qui concerne la fiole et le sang...

— Et qu'est-ce qu'il en pense ?

— Au début, ça l'a fait beaucoup rire, un peu comme toi. Mais tu le connais... Il est curieux.

— Un peu comme moi...

— Un peu comme toi...

Galion lui détailla les conclusions de Zawachowski.

— Oh merde ! lâcha Nicolas. Si le vieux cinglé lui-même n'en a jamais entendu parler, c'est que ce doit être sacrément bizarre.

— Ouais. Et le mot est faible.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Je voudrais que tu fasses une analyse de cette écriture..., répondit Galion en tendant le manuscrit d'Hérodote à son ami. Je veux savoir si elle est répertoriée et s'il existe un moyen de la déchiffrer.

Nicolas se pencha sur le texte pendant de longues minutes, puis émit un sifflement.

— Ce n'est pas rien, ce que tu me demandes là... Je suppose que tu n'as pas le temps d'aller consulter les universitaires spécialisés dans le domaine ?

— Pas le moins du monde.

— Je connais peut-être quelques types qui pourraient nous renseigner.

Les mains agiles de l'informaticien se mirent au travail. Il cliquait, tapait, ouvrait des dizaines de fenêtres en même temps, à un rythme que Galion avait du mal à suivre.

Au bout de deux heures, Nicolas s'arrêta de pianoter.

— Verdict ? demanda Galion, qui n'avait pas osé l'interrompre jusqu'alors.

— Bon. Je dois dire que c'est plutôt intéressant. Premier point : ton écriture n'est pas référencée. Donc, soit c'est du pipeau complet, ce que l'on

ne peut exclure, soit c'est du très lourd, genre découverte archéologique de premier ordre. J'ai déjà plusieurs potes qui ont lâché toutes leurs machines dessus. Ils bavent rien qu'à l'idée de déchiffrer une langue inconnue... Second point : il semble qu'on ait levé un gros poisson. Une des reines de la piraterie semble s'intéresser à notre affaire. Elle s'appelle ISTYIA. En hommage à la déesse.

— La déesse ?

— Pfff... Inculte. ISTYIA, déesse du savoir et de la connaissance. J'ai déjà eu affaire à elle plusieurs fois. Elle est hyper réglo, mais on ne joue pas dans la même cour... Madame s'est déjà fait deux fois le site du Pentagone sans se faire pincer, ce qui relève de l'exploit le plus absolu !

— Et en quoi cela va-t-il nous faire progresser ?

— Si elle ne trouve pas, personne ne trouve. Tu auras donc ta réponse...

Galion passa le reste de la journée dans la planque de Nicolas, pendant que ce dernier se rendait tranquillement travailler au commissariat. C'était tout de même une situation particulière...

Quoique, à bien y réfléchir, les policiers n'étaient pas forcément les citoyens les plus respectueux de la loi. Du moins, pour certains. Galion se souvenait même qu'il avait bien failli briser la carrière de son premier supérieur hiérarchique avant de bosser à la Crim.

Il s'occupait alors d'une affaire de travail au noir et avait pisté un jeune Roumain jusqu'à la maison du commissaire. Quand on savait que la femme dudit commissaire était inspectrice du travail, il y avait de quoi se poser des questions... Malgré l'écœurement de Galion, l'affaire avait bien sûr été classée sans suite.

Vers quatre heures, un signal sonore vint tirer le policier assoupi de ses rêveries. Sur l'énorme écran vingt-six pouces s'affichaient quatre mots : « *Vous avez un message.* » Et dire qu'il allait devoir attendre le retour de Nicolas ! Pourvu qu'il ne reste pas coincé au boulot.

Moins de dix minutes plus tard, Nicolas fit irruption dans son antre, les bras chargés de plats chinois.

— J'ai pensé que tu aurais peut-être un peu faim...

— C'est le moins qu'on puisse dire, répondit Galion en se jetant sur la nourriture.

Entre deux bouchées, il mâchonna :

— Tu as reçu un message il y a dix minutes...

— Alors, voyons voir ça... Bingo !

— Quoi ?

— C'est un message d'ISTYIA ! Elle veut nous rencontrer IRL. Je n'aurais jamais cru ça possible un jour ! Rencontrer ISTYIA...

— IRL, ça veut dire quoi ?

— *In real life*. En personne, si tu préfères... C'est un privilège réservé à une minorité. En fait, je ne connais personne qui puisse se vanter de l'avoir croisée ailleurs que sur le Net.

— Écoute, je ne veux pas te causer d'ennuis. Tu commences à me filer les jetons avec cette ISTYIA. Es-tu certain qu'il n'y a pas de risque à nouer des relations avec elle ? J'ai déjà suffisamment de problèmes comme ça.

— Je crois que tu as besoin d'un petit exposé sur le monde de l'informatique underground. On peut identifier trois catégories principales de pirates. Je ne compte bien entendu pas tous les petits cons d'une quinzaine d'années qui s'amusent à piratouiller pour se prouver qu'ils en ont une paire. Non, je parle des vrais. La première catégorie, ce sont les sportifs. Des mecs à l'ego surdimensionné, qui font ça pour le fun. Peu importe le site, peu importe le contenu, l'essentiel, c'est de casser un code pour pouvoir s'en vanter après, quitte à se faire pincer lorsqu'il n'y a pas de gros risques de poursuite : ça fait toujours un peu plus de pub. Deuxième catégorie, il y a ceux que nous pourrions appeler les cybercriminels. Détournements de fonds, arnaques en tous genres, diffusion ça et là de petits virus bien vicieux pour booster la vente d'un antivirus, contre une belle rémunération en petites coupures... Si, si, ça existe. Enfin, la dernière catégorie est beaucoup plus restreinte. Des gens qui ne font pas ça uniquement pour se prouver qu'ils sont capables de pirater un site. Des gens qui ont une éthique. Je suis assez fier de t'annoncer que je commence à me faire un nom dans ce groupe. Pour faire simple, on essaie de rétablir un peu l'équilibre : on traque les lâcheurs de virus, on diffuse des infos volées sur des sites privés, qui auraient des conséquences désastreuses sur l'écologie ou la vie des citoyens... Ce genre de trucs. Pour faire un raccourci, nous sommes un peu les chevaliers Jedi du Net. Moi, je me vois bien en Obi-Wan Kenobi. Quant à ISTYIA, ce serait carrément maître Yoda...

— Va pour maître Yoda. J'espère qu'elle ne parle pas comme lui, parce que j'ai eu ma dose, ces derniers temps... A-t-elle précisé pourquoi elle veut nous rencontrer ?

— Un peu, mon neveu ! Elle est très intriguée par ton écriture mystérieuse. Selon elle, non seulement ce n'est pas falsifié, mais la structure est exceptionnellement impénétrable. Elle dit également qu'elle l'a étudiée avec des superordinateurs – je ne te parle pas du dernier modèle familial, mais de trucs dont tu ne peux même pas imaginer la puissance – et que ça ne ressemble à rien de répertorié... Elle veut nous aider à la déchiffrer, mais en contrepartie, elle exige de savoir où tu l'as dégotée.

— Je sais déjà comment la décrypter.

— Pardon ?

— J'ai dit que je savais comment la décrypter... Ce que je voulais savoir, c'était uniquement si l'homme dont je t'ai parlé ne m'avait pas menti.

Nicolas tira une tête de dix pieds de long.

— Tu aurais quand même pu me mettre au parfum ! Je lui réponds quoi, à ISTYIA, maintenant ? Tu te rends compte que t'es en train de me griller auprès d'un véritable mythe ?

— Je suis désolé. Mais de toute façon, je te vois mal au pieu avec la

version féminine de maître Yoda...

— Pauvre con ! rétorqua Nicolas en riant. ça fait quand même deux fois en peu de temps que tu me crées des ennuis. Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

— Érasme a dit la vérité. Je dois l'aider à récupérer la sphère.

— Et, donc, te frotter aux mecs qui t'ont engagé... Si je comprends bien, tu vas aller chercher des noises à une organisation qui a le bras presque aussi long que la DGSE, les principes moraux en moins...

— C'est bien ça.

— Et tu crois que je vais t'aider ?

— C'est à toi de me le dire. Tout ce que je sais, c'est que je dois trouver où ils planquent la sphère.

Nicolas soupira longuement.

— Un Jedi ne refuserait pas une telle mission ?

— Faut croire que non...

— Est-ce que tu as une adresse, un site, quelque chose comme ça ?

— J'ai un accès perso avec un code d'accès.

Galion lui donna la carte sur laquelle les infos étaient notées.

— Bon, c'est parti.

Le pianotage effréné reprit de plus belle pendant une quinzaine de minutes. À plusieurs reprises, le visage de l'informaticien s'éclaira. Ce devait être bon signe...

— Merde. Merde de merde, jura Nicolas. Ils sont malins.

— Traduction ?

— Je n'ai jamais piraté un site aussi vite. Et pour cause... C'est à peine s'il est protégé.

— Je ne vois pas en quoi ça pose un problème.

— Le site n'est pas protégé parce qu'il n'y a rien à récupérer ! Les messages doivent être effacés dès qu'ils arrivent après avoir été copiés sur une clé USB, ou un truc dans le genre. Ce n'est rien qu'une messagerie. Toutes les agences de renseignements, toutes les grandes sociétés procèdent de la sorte. Leurs données sensibles ne sont pas reliées à Internet... Le meilleur pirate au monde ne pourra jamais entrer dans un site auquel il n'a pas accès. Mais ça valait le coup d'essayer.

— Alors, c'est foutu ?

— Pas nécessairement.

— Je ne te suis pas.

— Il suffirait que quelqu'un place à proximité d'un des ordis connectés à leur réseau un petit capteur de ma création, et on pourrait alors envisager les choses sous un autre angle...

— Je n'étais pas censé revenir bosser avant deux semaines... ça fait cinq jours trop tôt.

— Le boss doit être calmé maintenant... Tu as déjà vu un patron qui serait contrarié de voir revenir un employé décidé à reprendre le travail avant

l'heure ?

— Non. Mais tu ne connais pas Nervion... En plus, je n'ai pas le souvenir d'avoir vu d'ordinateur dans les pièces auxquelles j'ai eu accès.

— Ils en ont forcément... Cette fois, la balle est dans ton camp...

16 octobre 2010 – Paris

Première étape : pénétrer dans l'antre de l'ennemi. Avant de tourner la clé qui lui permettait de descendre dans le centre névralgique de l'organisation de Nervion, Galion se regarda dans la glace et prit trois grandes inspirations. Rester détendu, faire comme si de rien n'était. Ça avait l'air facile, pourtant, dans les films.

Mais voilà. Le problème, c'est que ce n'était pas du cinéma. Au moindre faux pas, il ne doutait pas un instant du sort qu'on lui réserverait.

Tout à coup, il eut envie de se frapper le front contre le mur. Ça faisait quoi ? Deux secondes, trois, qu'il attendait de tourner la clé ? Il n'avait même pas pensé que l'ascenseur était sûrement relié à un système de surveillance ! *Espérons que personne n'a rien vu*, pria-t-il.

Dans le hall d'accueil, le vigile l'attendait avec un petit rictus. *Pourquoi sourit-il comme ça, cet abruti ? Est-ce qu'il sait ?* Galion se demanda s'il n'était pas en train de se jeter bêtement dans la gueule du loup. Il passa devant le poste de contrôle, essayant de livrer au gardien son sourire le plus niais, histoire de se mettre à son niveau, quand celui-ci le hêla :

— Hé ! Galion !

Subite poussée d'adrénaline, accélération cardiaque à cent quatre-vingts pulsations-minute, mais réponse parfaitement posée, comme si tout allait pour le mieux...

— Oui ?

— Vous savez, pour votre petit coup de flip, dans l'ascenseur, ça restera entre nous...

Il lui fit signe de s'approcher, puis chuchota :

— Moi non plus, j'l'aime pas trop, c'fumier de Nervion. Il m'a déjà traité pire qu'un clébard, alors, j'veus comprends.

En guise de conclusion, l'agent de sécurité lui fit un clin d'œil. Galion le lui rendit, à demi soulagé. Il s'en était sorti, mais il avait tout de même bien failli se faire choper. Il fallait qu'il soit plus vigilant.

Deuxième étape : négocier au mieux l'entrevue avec Nervion. Galion appuya sur l'interphone accolé à la porte de son bureau.

Avec un léger chuintement, la porte s'ouvrit sur le petit homme. *Allez, c'est parti*, s'encouragea-t-il.

— Ce n'est que maintenant que vous refaites surface ? aboya le chef de cellule.

Désarçonné dès la première réplique. Ça commençait en fanfare...

— Eh bien, c'est-à-dire que...

— Arrêtez de bredouiller, Galion. Sachez seulement que Mérolle et Bozec

se sont présentés devant moi en s'excusant moins de quarante-huit heures après notre entrevue. Et vous, vous arrivez au bout de dix jours, comme une fleur ! Les vacances ont été bonnes ? Je vous rappelle que nous menons une guerre contre les gardiens. Dois-je conclure de votre attitude que vous n'êtes plus motivé ?

— Non. Pas du tout. Je le suis plus que jamais, mentit Galion avec aplomb.

— Dans ce bureau, c'est « non, monsieur », ou « non, patron » !

— Mettons les choses au clair, Nervion. Je ne vous aime pas. C'est visiblement réciproque. Je suis ici pour venger Maria. Je ne suis ni un putain de militaire ni un des pions que vous contrôlez d'un claquement de doigts. Alors, oui, je serais ravi de me remettre au travail, et, non, je ne me mettrai pas à genoux devant vous pour obtenir ma réintégration.

Galion serra les mâchoires. N'en avait-il pas trop fait ? De toute façon, il était trop tard pour faire marche arrière, et les mots étaient sortis tout seuls.

Il jugea son interlocuteur. Visage rubicond, poings serrés et tête rentrée. *Un peu plus et il montrerait les dents*, se dit le policier. S'il n'avait pas été aussi dangereux, Nervion aurait presque pu être drôle.

— Reprenez votre boulot immédiatement !

— Bien, monsieur. À vos ordres, monsieur, lâcha Galion en quittant la pièce.

Le ton était donné. Restait maintenant à trouver où ils cachaient leurs ordinateurs. Galion déambula dans les couloirs le plus discrètement possible. Un étage plus bas, juste au-dessous du bureau de Nervion, il trouva ce qu'il cherchait : Salle des communications. Avec un joli système de sécurité bloquant l'ouverture de la porte.

Il n'avait pas d'alliés potentiels sur les lieux, ni de carte magnétique permettant d'accéder à ce qui l'intéressait... Il ne lui restait plus qu'à s'en procurer une.

— Galion, qu'est-ce que tu fous là ?

Galion sursauta. Bozec venait d'arriver juste derrière lui. Une réponse plausible, vite !

— Euh... Salut, Bozec. J'étais juste en train de me promener un peu, histoire de me calmer après ma rencontre avec le Bouledogge.

Elle gloussa.

— Ne t'inquiète pas, il aboie plus qu'il ne mord...

— Encore heureux.

— Alors, tu es de retour parmi nous ?

— Évidemment. Rien ne m'arrêtera avant que tous ces salauds de gardiens aient payé pour leurs crimes.

Elle parut convaincue. Pour la troisième fois de la matinée, Galion soupira en silence. Comment faisaient les agents doubles pour tenir des mois dans de telles situations ?

— Allez, amène-toi, dit-elle. Mérolle a trouvé un truc intéressant...

Galion la suivit et, déviation masculine oblige, ne put s'empêcher de

regarder ses jolies fesses. À ce moment précis, et dans l'état de tension psychologique où il se trouvait, il s'étonna d'une telle réaction.

Si l'espèce humaine avait évolué à grande vitesse ces derniers siècles, elle n'en gardait pas moins un côté animal encore très présent. *Ah ! l'instinct...*

Il se força à détourner le regard, mais une petite pièce de plastique orange attira son attention dans la poche arrière de la jeune femme. *Cette fois, c'est pour la bonne cause*, songea-t-il en fixant à nouveau le postérieur au galbe harmonieux.

Ils passèrent dans un long couloir tapissé de miroirs. Bozec dut sentir quelque chose, car elle se retourna et lui lança un regard courroucé.

— Dis donc, Galion, tu veux que je t'aide ? Mon cul, c'est propriété privée !

Agressive et vulgaire... Quoi de plus laid dans la bouche d'une femme ? se demanda-t-il.

— Excuse-moi. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

Elle fit mine d'être vexée, puis accéléra le pas. Quelle mauvaise foi ! Bien sûr, fixer le postérieur d'une dame n'était pas d'une grande classe. Bien sûr, cela pouvait être mal interprété. Mais après tout, si on le regardait, n'était-ce pas parce qu'il était joli ? Galion aurait juré que sous cet air révolté se cachait neuf fois sur dix une satisfaction intérieure. À quoi bon s'énervé, alors qu'il suffisait de dire merci ?

Ce que Bozec ne savait pas, c'était qu'il n'avait pas fait que mater son joli petit cul. Il avait obtenu une info de premier plan. Elle avait une carte d'accès à la salle des communications. Et pas dans un coffre-fort ! Non, simplement dans la poche de son jean.

Restait à mettre la main dessus. Vu la réaction de la jeune femme quelques instants auparavant, la méthode romantique ne constituait pas forcément la meilleure approche. Ce n'était pas demain la veille qu'il pourrait convaincre Bozec de se laisser tripoter les fesses.

La violence n'était pas non plus une option. À dire vrai, il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il allait procéder. Mais une telle occasion ne se présenterait peut-être pas deux fois.

En attendant l'illumination, il allait devoir poursuivre son petit couplet d'écorché vif assoiffé de vengeance. Bozec bifurqua en direction d'un bureau. Au milieu de la pièce, la grande carcasse de Mérolle était avachie dans une chaise de bureau. Ses yeux étaient rivés sur un écran, à moins de dix centimètres des cristaux LCD. Les images qui défilaient ressemblaient à des vidéos de contrôle d'aéroport. À l'arrivée de ses collègues, il leva la tête :

— Tiens, mais c'est notre ami Galion ! lança-t-il sur un ton dénué de chaleur. Tu as eu droit à ton petit recadrage chez le patron ?

— On peut dire ça comme ça...

— Dis donc, Mérolle, quand vas-tu te décider à t'acheter des lunettes ? T'es myope comme une taupe ou quoi ?

— J't'emmerde, Bozec, rétorqua-t-il sans la moindre trace d'ironie.

J'essaie de repérer les détails. Tu vois le drôle de type, avec le pardessus marron, je suis persuadé d'avoir déjà aperçu sa tronche quelque part.

— Peut-être un des amants de ta femme ?

Le mercenaire se leva d'un bond, prêt à en découdre. Galion crut bon de s'interposer.

— On se calme, tous les deux ! Vous ne croyez pas que le chef nous a suffisamment dans le nez, en ce moment ?

— J'y peux rien si ce vieux con n'encaisse pas la plaisanterie, renchérit Bozec. Et s'il n'a pas été foutu de garder sa femme à la maison...

Repoussant Galion d'une main, le grand quadragénaire se rua sur Bozec et plaqua ses deux grosses mains autour de son cou.

Méthodiquement, l'étau se resserra, et la jeune femme commença à changer de couleur. Elle se débattit violemment, mais Mérolle tenait bon. Galion se jeta sur lui, frappant de toutes ses forces au niveau des reins.

Au deuxième coup, la brute finit par fléchir. Mérolle posa un genou à terre et se tourna vers son agresseur. Galion crut qu'il allait devenir la cible de ce cinglé. *Qu'il vienne !* Le policier défendrait chèrement sa peau.

Mais Mérolle sembla reprendre ses esprits. Il grommela quelques excuses et retourna devant son écran, comme si l'incident qui venait de se dérouler n'avait jamais eu lieu.

— Espèce de sale connard, susurra Bozec avec le peu de voix qui lui restait. Tu me le paieras !

De larges marques rouges zébraient son cou. Elle sortit comme une furie en claquant la porte.

— Merde, Mérolle ! fit Galion. Mais qu'est-ce qui vous a pris ?

— Pas envie d'en parler, maugréa-t-il.

Galion était estomaqué. Comment des adultes pouvaient-ils se comporter ainsi ? Pour la première fois de la journée, il était presque heureux de ne pas se trouver avec de vrais agents de la DGSE. Le simple fait d'imaginer que les services secrets français soient remplis de tels énergumènes suffisait à lui donner le vertige. Mais ce n'était pas le cas. Du moins, il l'espérait.

En se baissant pour redresser une chaise renversée lors de la bagarre, son regard s'arrêta sur un objet qui avait glissé sous une armoire de rangement.

La carte magnétique ! Elle avait dû tomber de la poche de Bozec ! C'était une chance inespérée. Il jeta un œil en direction de Mérolle. RAS. Prestement, il ramassa la carte et la glissa dans sa veste.

Prétextant un besoin de prendre l'air, il laissa la brute se griller le peu de neurones qui lui restaient à tenter de retrouver l'identité de l'homme au pardessus. Ses anges gardiens ne lui prêtaient plus attention. C'était l'occasion rêvée. Comme disait sa grand-mère : « Il faut battre le fer quand il est chaud. »

16 octobre 2010 – 19 h – bureau de Nervion

— Alors ? s'enquit le Bouledogue.

— ça a marché comme sur des roulettes..., répondit Mérolle en ricanant.

— Vous auriez dû voir sa tronche quand Mérolle s'est jeté sur moi ! compléta Bozec en se frottant le cou. D'ailleurs, tu n'y es pas allé de main morte, gros bourrin.

— Fallait que ça fasse vrai.

— Trêve de politesses, coupa Nervion. Vous êtes certaine qu'il ne s'est pas aperçu que vous aviez volontairement égaré votre carte d'accès ?

— Écoutez, chef, je suis une pro. Il n'y a vu que du feu. D'ailleurs, dès qu'il est ressorti de la salle des communications, on a couru voir le p'tit génie. Il nous a confirmé que notre cher policier de campagne était allé directement rapporter ses trouvailles à son pote, l'informaticien de la PJ. Il a bien sûr essayé de vérifier qu'il n'était pas suivi. Pauv' garçon... S'il savait que le sang qui coule dans ses veines nous donne sa position comme une pustule au milieu de la figure.

— Belle image, Bozec. Toujours aussi raffinée.

— Merci, patron. Mais vous savez, je m'entraîne...

— Laissons-le croire qu'il a réussi, enchaîna Nervion. Je veux que vous le suiviez de loin. En théorie, il devrait tenter de dérober la fausse sphère demain ou après-demain. Ensuite, le grand maître ne pourra pas résister. Ils ne prendront pas le risque de passer la douane avec l'objet. Il viendra donc en personne, et nous serons là pour l'accueillir...

3 jours plus tard

19 octobre 2010 – 22 h – Nantes

La grosse berline bleu foncé s'immobilisa en silence à une centaine de mètres de la cible. Nicolas, Paul Navare et Galion échangèrent une dernière poignée de main avant de passer à l'action. Il allait falloir jouer serré, mais leur allié assis sur la banquette arrière les avait rassurés. Tout était sous contrôle.

Ils ouvrirent simultanément leur portière, puis se cachèrent le visage d'une cagoule noire. Une dernière vérification de leurs armes soporifiques, et la petite troupe se dirigea au pas de course vers l'entrepôt.

Il était situé dans le quartier de l'île de Nantes, immense friche industrielle que la municipalité avait pour projet de faire revivre.

À grand renfort d'investissements et de projets artistiques, la zone était en pleine mutation.

Mais le travail était colossal, et cela prendrait du temps. Certains vestiges du port qu'avait été jadis ce passage obligé vers l'océan restaient tristes et déserts. D'immenses hangars à l'abandon se succédaient, entourés d'herbe folle et de vieux bidons que personne n'avait eu le courage d'enlever. La ribambelle de carreaux brisés ne faisait rien pour atténuer cette atmosphère funeste, accentuée par la nuit sans lune.

Pourtant, à moins de cinquante mètres de là, un des entrepôts semblait avoir échappé à la décrépitude ambiante.

Les peintures étaient en bon état, les fenêtres, parfaites, et la clôture de deux mètres qui l'entourait était récente. Deux maîtres-chiens sillonnaient les alentours du site avec la régularité d'une horloge suisse.

— Numéro un, en place, murmura Galion dans l'émetteur qu'il portait près de la bouche.

— OK pour numéro deux, ajouta Paul dans la foulée.

— C'est bon pour moi aussi, conclut Nicolas.

Une voix caverneuse leur répondit.

— Alors, que la fête commence, dans cinq, quatre, trois, deux, un...

Quand la lumière des lampadaires s'éteignit subitement, les deux maîtres-chiens, de part et d'autre du bâtiment, eurent le même réflexe : ils levèrent la tête. En un clin d'œil, Paul et Galion pressèrent la détente de leur arme et envoyèrent vigiles et quadrupèdes au pays des rêves pour de longues heures.

Pendant ce temps, Nicolas avait escaladé la clôture et s'était précipité vers la porte d'entrée. Le sas s'ouvrit sur deux gardes qui se ruèrent au secours de leurs camarades qu'ils avaient vus chuter sous les tirs des deux policiers. Ils ne virent pas Nicolas, qui leur logea à chacun une fléchette tranquillisante

dans la cuisine.

Avant que le sas ne se referme, Nicolas était sur les lieux. La période critique de l'assaut était passée. Seule cette porte ne pouvait être contrôlée par le système informatique ultrasophistiqué de l'entrepôt. Il fallait nécessairement qu'elle soit ouverte de l'intérieur. Quant au reste, il n'y avait plus qu'à suivre les instructions du chef d'orchestre.

Galion et Paul rejoignirent Nicolas, et les trois anciens collègues reprirent leur progression. La voix provenant de la berline les guidait pas à pas.

— Attention, messieurs, nous avons deux cibles dans la pièce sur votre droite. Les deux types sont planqués derrière une sorte de table. Ils vous ont entendu... Et arrivent vers vous... Ils ouvrent...

Les trois amis se mirent en position. Plop, plop, plop... Les chuintements étouffés n'auraient même pas réveillé un insomniaque, mais ces deux gardes-là étaient quittes pour une bonne sieste, assortie au réveil d'un sévère mal de crâne. C'était tout de même plus amusant que le bain de sang qui avait conduit à la mort de Marstof.

— Objectif situé au bout du couloir. Je désactive tous les systèmes de sécurité... OK. Mon programme ne nous donne que cinq minutes avant que l'alarme ne se déclenche. Je vous rappelle que si vous êtes encore dedans à ce moment-là, je ne pourrai rien faire pour empêcher la fermeture automatique du site. A priori, je ne vois plus de garde à l'horizon.

— C'est parti ! cria Paul.

On aurait dit un gamin. Il fallait bien reconnaître que ce genre d'activités lui manquait. Son affectation dans un bureau sordide à la suite de l'affaire ayant entraîné la radiation de Galion ne lui offrait pas souvent la possibilité de se défouler.

Moins de dix minutes plus tard, la berline repartait avec quatre hommes à bord et un objet sphérique, recouvert d'une bâche faite d'une matière indéfinissable.

Dans l'entrepôt, Galion avait ouvert, histoire d'être sûr... Son étonnement avait été si grand qu'il en avait presque oublié que le temps s'égrenait dangereusement. Bien que la description de Léonard de Vinci fût assez fidèle, l'effet visuel surpassait de très loin les mots. La sphère d'ombre était magnifiquement obscure !

Quelques instants plus tôt – Paris

Nervion faisait les cent pas dans la salle de commandement tactique. Sur d'immenses écrans, il pouvait visionner tout ce qui concernait l'opération en cours. Mais aujourd'hui, elle ne se déroulait pas comme prévu. La situation avait commencé à déraiper quarante-huit heures auparavant. Le dispositif de pistage utilisé sur Galion avait subitement recommencé à déconner.

Mais cette fois, ce n'était pas une histoire de foutu satellite géostationnaire. Les deux petits merdeux d'informaticiens lui avaient servi bêgaïement sur bêgaïement. En résumé, ils ne savaient pas pourquoi le système merdait. Mais il merdait.

Le lendemain de l'altercation arrangée entre Mérolle et Bozec, Galion ne s'était pas présenté au boulot. Ce qui signifiait que le piège fonctionnait.

Mais pour on ne sait quelle raison, il avait retardé le vol de la fausse sphère et s'était rendu à Los Angeles, aux États-Unis. Sans s'affoler, le Bouledogue avait donc envoyé deux équipes à ses troussees, leur ordonnant de ne surtout pas entrer en contact visuel avec lui. Ne pas être vu signifiait dans ce cas ne pas voir, mais Nervion s'en foutait ; il savait où était le flicaillon au millimètre près. Et puis tout s'était mis à débloquer. Soudainement, Galion avait disparu des écrans. C'était comme s'il s'était volatilisé. Les avait-il démasqués ? Nervion n'y croyait pas. Il aurait fallu un compteur Geiger d'une grande précision pour détecter l'irradiation de Galion. Alors, quoi ? Une panne ? Les techniciens juraient que non. Que tous les tests étaient négatifs. Le système était OK.

— BALMOOOOONT ! hurla Nervion.

— Pas la peine de crier, monsieur, je suis juste à côté de vous, répondit le jeune informaticien myope.

— Avez-vous du nouveau ?

— Rien de plus, monsieur. Depuis son arrivée à Orly, nous ne l'avons retrouvé que par intermittence. Sa dernière apparition remonte à deux bonnes heures. Il était du côté du Mans, à deux cents kilomètres au sud-ouest de Paris.

— Balmont ?

— Oui, monsieur ?

— Vous m'avez déjà servi ces conneries il y a vingt minutes ! Alors, contentez-vous de me dire non, si vous n'êtes pas foutu de réparer votre bordel.

— Bien, patron.

— Monsieur Nervion ! s'exclama le second technicien.

Il était aussi gras et rond que l'autre était efflanqué. *Il a dû passer trop de*

temps à bouffer des pizzas avachi devant son écran..., songea Nervion. Il avait du mal à concevoir qu'un homme puisse se laisser aller ainsi.

— Que se passe-t-il ? grommela le Bouledogue.

— Oh merde !

— Mais accouchez, bon Dieu !

— Galion est à nouveau sur nos écrans. Il est à l'entrepôt de Nantes...

— Quoi ? Mais comment est-ce possible ? Envoyez toutes les équipes là-bas ! cria-t-il.

— Elles sont en route, mais même en hélico, il leur faudra encore près d'une demi-heure avant d'arriver sur zone.

— Est-ce qu'il y a un moyen de savoir ce qu'ils font ?

— Oui, monsieur. Je nous branche sur le réseau de vidéosurveillance de l'entrepôt.

Nervion assista en direct à la débâcle de ses troupes.

— Mais je croyais que ce système de sécurité était inviolable ! brailla-t-il dans l'oreille du grand bigleux...

— Aucun système n'est inviolable, murmura ce dernier. Mais je ne connais personne au monde qui pourrait faire ça sans que nos programmes d'alerte nous aient au moins informés.

— Et c'est pourtant ce qui est en train de se produire !

— Oui. C'est impensable.

L'informaticien s'assit lourdement sur une chaise. Il n'aurait pas été plus étonné si une météorite était tombée dans son jardin. Quelqu'un avait réussi à contourner son logiciel de défense. Même la CIA n'avait pas un système de protection informatique aussi sophistiqué !

— Vous êtes virés ! meugla Nervion. Vous êtes tous virés !

— Monsieur ? demanda doucement le petit grassouillet sans tenir compte de la dernière remarque de son employeur.

— Quoi encore ?

— Eh bien, nous avons à nouveau perdu la trace de Galion.

Nervion tentait de se contenir. Comment son plan si prometteur avait-il pu dégénérer de la sorte ? Et pourquoi le système fonctionnait-il par intermittence ?

Il aurait donné cher pour savoir comment Galion avait pu réussir un tel coup. Parce qu'à n'en pas douter, le dysfonctionnement du dispositif de pistage ne devait rien au hasard. Les deux bigleux de la salle informatique avaient beau être des larves, ils touchaient leur bille dans leur domaine. Et s'ils disaient qu'il n'y avait pas de panne, c'est qu'il n'y en avait pas.

Ce petit flic de campagne était décidément plein de ressources. Nervion commençait à comprendre pourquoi il avait réussi à boucler l'affaire des Pyrénées : sous son air inoffensif, Galion cachait une pugnacité et une volonté rares.

Il aurait fait une bonne recrue, s'il avait été moins naïf.

48 heures plus tôt – repère de Nicolas Cabaret

— C'est bon, j'ai fait sauter les dernières protections. Nous sommes entrés ! Mais il y a un truc qui me chiffonne...

— Quoi ? demanda Galion.

— Je suis presque sûr d'avoir raté un détail important.

— ça fait presque vingt-quatre heures que tu n'as pas dormi... C'est un peu normal que tu sois désorienté.

— Écoute, Thomas. Je t'ai déjà dit que j'étais plutôt bon. Mais seulement plutôt bon. J'ai mis une journée à percer leur système, mais je n'ai pas de gros matos, ni de programmes d'attaque de haut vol. Je n'aurais pas dû y arriver.

— Érasme nous a affirmé qu'ils n'étaient pas de la DGSE. Il est normal que leur protection informatique soit moins puissante...

— Peut-être. Mais il t'a dit également que ces types étaient pleins de thunes. De quoi embaucher un bon hacker à plein temps pour verrouiller leur réseau... Enfin, t'as sans doute raison. Je dois être parano, soupira-t-il en s'affalant sur un pouf qui traînait dans un coin. Je suis complètement HS.

Nicolas grimaça. Alors qu'il tentait de s'installer plus confortablement, quelque chose le gêna. Une lueur de compréhension passa fugitivement dans ses prunelles quand il comprit qu'il s'agissait seulement d'une pile de courrier. Il l'avait ramené la veille de son domicile, pensant l'ouvrir quand il en aurait le temps... Il entreprit de décacheter la demi-douzaine d'enveloppes.

— Une facture... Encore une facture... Une ex qui veut se marier avec moi...

— Encore une ? plaisanta Galion.

— Hé ! Attends une seconde.

— Quoi ?

— Juste un doute, un tout petit doute...

Nicolas tenait à la main la douloureuse envoyée chaque fin de mois par son fournisseur d'accès Internet.

— Qu'est-ce que cette facture a à voir avec notre affaire ? demanda Galion.

Mais Nicolas ne l'entendait plus. Il se remit à l'ouvrage derrière l'écran, se laissant porter par son idée et farfouillant dans les entrailles de ce qu'il avait réussi à récupérer sur le réseau de la fausse cellule de la DGSE.

— Ah ! les petits fumiers... J'en étais sûr.

Il se tourna vers Galion :

— Ils nous ont bien baisés.

— Tu ne pourrais pas être plus clair ? Je sais que tu es fatigué, mais j'aimerais bien comprendre.

— J'ai accès facilement aux factures des fournisseurs d'accès. Un petit challenge que je tente régulièrement pour ne pas trop rouiller. J'ai comparé la facture Internet correspondant à l'adresse que tu m'as indiquée avec le débit du réseau que j'ai craqué. Et ça ne colle pas. Mais alors pas du tout. Le détail, qui me titillait, depuis tout à l'heure, c'était que j'avais trouvé leur bande passante ridicule pour une organisation aussi importante. Et pour cause. Ce réseau n'est qu'un deuxième leurre, destiné à te piéger ! Tu es grillé, mon vieux !

— Comment ça, grillé ? Mais comment auraient-ils su ?

— Ils t'ont peut-être suivi... J'en sais rien, moi. La seule chose dont je suis sûr, c'est que nous avons découvert uniquement ce qu'ils voulaient bien nous montrer. Ils savaient que tu allais tenter de t'introduire dans leur système. Je suis quasiment persuadé que ta sphère n'est pas à l'endroit indiqué sur leur site. Le réseau que j'ai piraté utilise une bande passante vingt fois plus faible que ce qu'on leur facture tous les mois... En partant de chez le fournisseur, je peux sûrement retrouver la trace du site principal. Quant à le pirater, c'est une autre affaire.

— Ce serait trop te demander de t'y mettre maintenant ?

Nicolas souffla longuement.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour sauver le monde !

Au bout d'une heure, le verdict tomba.

— Je n'ai réussi qu'à détecter le type de cryptage qu'ils utilisent. C'est balaise... Bien trop pour moi. Il faudrait un superordinateur. Et même avec ça, il me semble avoir lu quelque part qu'il était impossible de pirater ce type de clé sans se faire tracer automatiquement. C'est mort. À moins que...

— À moins que ?

— À moins que tu ne sois prêt à révéler à ISTYIA d'où tu tiens ton écriture...

— On a le choix ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce que tu attends ?

Trois heures plus tard, les deux compères montaient dans un avion en direction de Los Angeles. Nicolas dormit pendant toute la durée du vol. Ce ne fut pas le cas de Galion. Il n'arrêtait pas de penser à l'accélération subite des événements. Il espérait que cette ISTYIA pourrait les aider. Son ami semblait convaincu, mais comment pouvait-on faire confiance à quelqu'un que l'on n'avait jamais vu ? Parfois, les mystères des échanges sur le Net lui échappaient.

À leur arrivée au pays de l'Oncle Sam, ils eurent droit aux multiples fouilles, questionnaires et regards mauvais en vigueur depuis le 11 septembre 2001.

En un sens, Galion comprenait, bien que tout ce cirque lui parût un peu excessif.

Ce qui l'irritait le plus, c'était le côté cow-boy de certains flics. Il trouvait

ça tellement ridicule ! De toute façon, il devait reconnaître qu'il avait un a priori négatif au sujet des Américains : comment ne pas ressentir une certaine animosité pour un peuple qui avait donné deux mandats présidentiels à un crétin comme George W. Bush ?

Mais, à bien y réfléchir, ce ressentiment était injustifié. En pensant à tous ceux qui n'avaient pas voté pour lui, Galion ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine pitié. Et puis, ils avaient fini par se réveiller. L'arrivée d'Obama, sans être miraculeuse, redonnait un peu de crédibilité à ce pays.

L'attitude du chauffeur de taxi ne contribua en rien à faire remonter les Américains dans l'estime de Galion. C'était un petit homme replet et bougon qui déposa sans ménagement leurs bagages dans le coffre de sa voiture. Il leur demanda alors leur destination. Galion s'exécuta.

— *Sorry ? Can you repeat ?*

Le Français répéta, un peu vexé. Son anglais n'était pourtant pas si mauvais...

Le chauffeur de taxi les dévisagea avec des yeux ronds, et ajouta :

— *You are crazy ! Crazy French !*

Puis, il jeta leurs valises par terre, remonta dans son taxi et démarra dans un nuage de gaz d'échappement.

— Sympa, l'accueil, s'étonna Nicolas. Je n'ai pas rêvé. Il nous a bien traités de tarés de Français ?

— Ouais. Et dire que je croyais que nous étions les seuls à être mal embouchés avec les touristes étrangers...

— Que veux-tu... Le monde change. Il semblerait que nous ayons perdu le monopole. Pour ça comme pour le reste, d'ailleurs...

— Faut croire, répliqua Galion en hélant un autre taxi.

La deuxième tentative fut plus fructueuse. Le conducteur, un grand black au crâne aussi lisse qu'une boule de billard, leur fit répéter trois fois l'adresse avant de les faire monter.

Il les prévint que le quartier n'était pas très fréquentable, mais il accepta finalement de les conduire à l'adresse indiquée. Il semblait lui aussi trouver ces deux petits Blancs venus de Paris un peu dingues.

À peine débarqués, Nicolas et Galion eurent la désagréable impression d'être tombés au milieu d'un champ de bataille. Tout n'était qu'amoncellement de détritrus, d'immeubles pourris et de carcasses de voitures calcinées. Le taxi qui repartit dans un crissement de pneus ne fit qu'ajouter à leur malaise. On devait avoir à peu près la même impression quand on se retrouvait dans la jungle, entouré de bêtes sauvages et d'une végétation inextricable. Ils avaient rendez-vous sur le *playground*, autrement dit, le terrain de basket.

Il n'y avait que cent mètres à parcourir. Galion observa les alentours. Une petite boule se mit en place au niveau de son estomac. Il avait déjà éprouvé cette sensation quand il patrouillait en banlieue parisienne. Ce sentiment de pénétrer dans un lieu où les lois ne s'appliquent pas de la même manière, de

faire une incursion en territoire ennemi.

Ils progressèrent lentement, sentant le poids des regards hostiles peser sur leurs épaules. Ils se sentaient un peu trop... blancs. Une bande de jeunes se dirigea vers eux. Les prédateurs de la jungle urbaine étaient en quête de chair fraîche. Ça commençait à sentir le roussi. En un rien de temps, ils furent encerclés. Avant que la situation ne devienne vraiment compliquée, un grand échalas en tenue de basket se fraya rudement un passage au milieu des adolescents et fit signe aux deux Français de le suivre. Ils ne se le firent pas dire deux fois.

— Ouf, on a vraiment eu chaud, cette fois, murmura Galion.

— Je commençais à me demander si ISTYIA ne m'avait pas posé un lapin.

Le basketteur leur désigna une table, qui bordait le terrain. Une belle Afro-Américaine les fixait avec intensité. De part et d'autre de la jeune femme, deux énormes blacks bodybuildés semblaient monter la garde. Galion croisa le regard de celui de gauche : il avait l'air plutôt civilisé. Peut-être même un peu trop pour un simple homme de main. Cela aurait mérité un examen plus approfondi, mais Nicolas détourna son attention.

— Tu as vu cette fille ? chuchota-t-il. Je t'avais dit que c'était la femme de ma vie..., déclara-t-il.

— J'ai surtout remarqué ses deux petits frères qui veillent sur elle.

— Je sens que je vais bien m'entendre avec eux.

— ça vaudrait mieux...

— Après tout, ils deviendront peut-être mes beaux-frères.

— Frères, pourquoi pas. Beaux, ça se discute. Des costauds-frères, ce serait plus approprié.

— Très drôle, conclut Nicolas alors qu'ils n'étaient plus qu'à un mètre du trio.

La jeune femme leur fit signe de s'asseoir.

— Bonjour, messieurs, dit-elle dans un français parfait. Lequel de vous deux est Don Juan ?

— Don Juan ? demanda Galion.

— C'est moi, affirma Nicolas sans prêter attention au regard interloqué de son ami.

— Quel drôle de pseudo ! Je vous voyais... plus grand. Mais le murmure de vos exploits sur la toile est parvenu jusqu'à moi. Je vous félicite pour vos progrès et je suis fier de faire votre connaissance.

— Pas autant que moi, répondit timidement Nicolas.

Elle se tourna vers Galion.

— Et vous devez être Thomas Galion ? C'est à vous que je dois cette écriture particulièrement intéressante...

— En effet. Et je crois qu'en échange de votre aide, vous souhaitez obtenir plus d'informations à son sujet...

— Cela me semble un marché correct, étant donné le genre de service que vous demandez... Mais avant de décider quoi que ce soit, nous avons un

problème à régler. Savez-vous que vous avez été suivis ?

— Suivis ? demandèrent de concert les deux amis.

— Je suis par nature plutôt discrète... Et bon nombre de personnes mal intentionnées seraient ravies de mettre la main sur moi. J'espère que vous n'essayez pas de me faire tomber dans un piège ?

— Je peux vous jurer que nous n'avons parlé à personne de cette rencontre, affirma Nicolas. Je vous respecte trop pour tenter quoi que ce soit de ce genre...

— Nous verrons. J'ai mis au point un logiciel de détection de filature. Depuis l'aéroport, ce *software* a calculé la probabilité qu'un véhicule ait parcouru le même itinéraire que le vôtre. Une voiture verte stationne à environ trois cents mètres d'ici, moteur tournant, et il semblerait qu'elle vous ait suivi d'un peu trop près depuis le début. Ils sont trop loin pour vous avoir gardés en visuel. L'un de vous deux doit donc être équipé d'un système qui leur permet de vous suivre à la trace.

Galion était perplexe. Il ne connaissait rien à toutes ces technologies, et il était possible que Bozec ou Mérolle ait caché dans ses vêtements un tel dispositif. Il se mordit la lèvre, se demandant comment il avait pu être aussi naïf.

La grande femme aux yeux d'un vert éclatant reprit :

— Si vous êtes de bonne foi, vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que nous vous scannions ?

— Pas le moindre, rétorqua Galion.

Le colosse de droite sortit un appareil qui ressemblait à une minuscule antenne télé et le passa autour des deux hommes. À la fin de l'examen, il secoua la tête.

— *Nothing*, conclut-il.

— Bizarre. Très bizarre, répéta la jeune femme. Peu importe. Suivez-moi dans la voiture. Tout l'habitacle est recouvert d'une membrane que j'ai conçue moi-même et qui neutralise toutes les transmissions connues à ce jour. Autant dire que filé ou pas filé, vos poursuivants n'ont pas l'ombre d'une chance de nous écouter ou de nous pister, quel que soit leur matériel de surveillance...

À une vingtaine de mètres, la voiture attendait.

— La vache ! s'exclama Nicolas. C'est bien une Ferrari Enzo ?

— Oui, c'est cela. Douze cylindres en V, cinq mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit centimètres cubes. C'est plutôt agréable à conduire, répondit la jeune femme en s'installant au volant.

— Et en plus, c'est elle qui conduit, souffla Nicolas à Galion. Un vrai fantôme...

Le garde du corps au regard intelligent semblait décidé à prendre place à côté de la jeune femme, et les deux amis durent se contorsionner pour s'incruster à l'arrière.

— Vachement moins cool, vu d'ici, railla Nicolas.

— En théorie, Don Juan doit être capable de prendre toutes sortes de positions, n'est-ce pas ? lui répondit la jeune femme.

— Si j'osais...

— Mais tu n'oseras pas, coupa Galion, qui sentait son ami perdre pied.

Il n'avait que trop l'habitude de ses réparties hasardeuses. Nicolas n'eut pas l'occasion de répondre, car il fut cloué au siège par un démarrage sportif. Il dut se cramponner de toutes ses forces au siège avant.

— Pourquoi partons-nous si vite ? demanda Galion.

Le géant noir se chargea de le lui expliquer. Lui aussi parlait français.

— Les hommes qui vous collent aux basques ne vont certainement pas vous laisser vous évaporer sans rien tenter. S'ils veulent nous suivre, il faudra déjà qu'ils traversent le quartier, et je leur souhaite bien du courage... Mais en admettant qu'ils arrivent à passer, nous préférierions être loin.

La puissante Ferrari rugit de plus belle. Galion s'accrocha. Passer de 0 à 100 kilomètres-heure en 3,65 secondes était une chose qui lui arrivait rarement avec sa bonne vieille 307. Mais il appréciait la sensation.

Ce qu'il goûtait moins, en revanche, c'était de frôler les voitures entre lesquelles la jeune femme avait entrepris de slalomer dangereusement. Après quelques minutes, elle s'engagea dans un tunnel, puis freina brusquement près d'un véhicule en panne.

Voilà que madame la cyberpirate va jouer les dépanneuses, songea Galion. Elle a failli nous tuer et maintenant elle décide de perdre un temps précieux. Curieuse philosophie...

— Descendez, ordonna la jeune femme. Vite !

Galion se tourna vers Nicolas. Que se passait-il encore ? Chaque fois que le policier avait l'impression d'avancer, une mauvaise surprise l'attendait. Ils décidèrent néanmoins d'obtempérer.

Quand le grand garde du corps et les deux hommes eurent réussi à s'extirper de la voiture de sport, le géant claqua la portière et eut juste le temps de reculer d'un pas avant que le bolide reparte en trombe, laissant sur l'asphalte deux traces de caoutchouc brûlé.

Galion fit un pas de côté, jaugeant le mastodonte. Deux mètres, cent trente kilos au minimum, et certainement armé. C'était plutôt mal engagé. Mais l'homme n'avait pas l'air agressif.

— Allez, montez, leur intima-t-il en claquant le capot de la voiture en panne.

— Holà, doucement, rétorqua Nicolas. C'est quoi, ce plan ? On part avec ISTYIA, puis elle nous largue avec vous au milieu de nulle part... Et vous croyez que nous allons vous suivre ?

— Qui vous dit que vous avez parlé à ISTYIA ? Je suis ISTYIA.

La tête de Nicolas suffit à détendre l'atmosphère. Galion et la montagne de muscles éclatèrent de rire.

— Je suis désolé, cher monsieur Cabaret, de ne pas correspondre à vos attentes... Mais si cela peut vous consoler, je ne suis pas marié. Quant à la

jeune femme que vous avez prise pour moi, elle est partie faire un tour dans le centre de la ville, histoire de désorienter un peu plus vos amis... La Ferrari Enzo, c'est sympa, mais pour passer inaperçu, on a vu mieux.

18 octobre 2010 – J-1 avant l'assaut – Los Angeles

— Bienvenue dans mon usine, lâcha ISTYIA alors que la voiture s'engouffrait dans le parking souterrain d'une entreprise de la Silicon Valley. Infocorp est le résultat de nombreuses journées de travail harassantes, passées à développer « des milliers de logiciels qui vous rendent la vie plus facile ». Joli slogan, non ?

— Infocorp, murmura Galion. Ça me dit quelque chose...

— C'est une énorme boîte, implantée dans le monde entier, souffla Nicolas.

— Nous sommes deuxièmes derrière le monstre de notre ami Bill Gates... Pas mal, pour une entreprise qui, il y a dix ans encore, végétait.

— Alors, vous seriez Romain Bardet, c'est bien ça ? Ce jeune Canadien qui a inventé Impulse, le superantivirus ?

— Tout juste, cher Don Juan.

— Je ne vous voyais pas comme ça.

Le géant leur offrit son plus beau sourire et soupira.

— C'est l'histoire de ma vie : l'éternel couplet va retentir à nouveau... Comment un gros balaise, black de surcroît, peut-il avoir un cerveau ?

— Non, se défendit Nicolas. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire...

— Je sais, rétorqua Romain Bardet, alias ISTYIA, en riant. Je vous connais. Je me suis renseigné sur vous deux... Mais j'aime bien mettre les gens mal à l'aise. À peu près autant que je déteste voir ma photo dans la presse. Ce qui explique que ma tête ne vous dise rien.

— Mais comment pouvez-vous être à la tête d'une telle entreprise et continuer à pratiquer vos activités, disons, moins légales, intervint Galion.

— Ah ! vaste question... Le jour, je gagne de l'argent, essayant de profiter de mes connaissances pour faire vivre ma famille et pour financer la fondation d'aide aux personnes en difficulté que j'ai mise sur pied. La nuit, je ne suis plus le même. Je redeviens l'enfant que j'ai été. Quant à ce pseudo, ISTYIA, il sonnait bien et permettait de mieux brouiller les pistes... Vous allez certainement trouver ça idiot, mais quand j'étais petit, j'ai toujours rêvé d'être Superman ou Batman, ce genre de trucs.

— Si on avait trouvé ça idiot, on ferait un autre job, coupa Galion. Parce que je peux vous assurer que nous, on ne fait pas ça pour le fric...

— Un point pour vous. Mon physique hors normes m'a toujours conféré un rôle de médiateur, sinon de justicier. Et vous savez ce que ça m'a rapporté ? Des emmerdes, toujours des emmerdes... Un jour, j'ai découvert l'informatique. Et je me suis rendu compte que j'étais bon. Enfin, un domaine où l'on ne me jugeait pas par rapport à ma taille ou mes muscles, mais par

rapport à des lignes de codes, des chiffres, des lettres... Pas de visage. Avec l'arrivée d'Internet, mon isolement relatif s'est encore accru. Malgré ma force physique, c'était derrière un ordi, à des centaines de kilomètres d'eux, que je pouvais le mieux aider les gens... Et tous les soirs, ISTYIA œuvre pour que le monde soit un peu moins pourri.

— Belle histoire, conclut Galion. Mais qu'est-ce qui vous pousse à nous aider ?

Romain Bardet ne répondit pas immédiatement, car il garait la voiture. Une fois les trois hommes descendus, la conversation reprit :

— Pourquoi je vous aide ? Un, parce que vous m'avez été recommandé par votre ami ici présent, qui, malgré une certaine modestie, contribue également à faire sortir au grand jour un certain nombre d'affaires un peu troubles qui auraient nécessairement causé le malheur de pauvres gens. Deux, tout simplement par curiosité... Je suis passionné d'archéologie, en particulier de tout ce qui touche de près ou de loin aux codes, langues anciennes, etc. Allez savoir pourquoi ! Et je n'ai jamais rien vu qui ressemble aux feuillets que vous m'avez transmis... Alors, en échange de mon aide, je vous demande juste une chose : toute la vérité concernant votre histoire... Mais il est encore temps pour vous de faire demi-tour.

Les couloirs se succédaient, presque tous identiques, au point que Galion n'était plus très sûr de pouvoir retrouver son chemin. Alors, faire demi-tour ? Au sens propre comme au sens figuré, rien ne lui semblait plus stupide.

Néanmoins, tout en calquant ses pas sur les deux pirates, il se demandait s'il pouvait faire confiance à cet homme qui se faisait appeler ISTYIA. Son instinct, qui le trompait rarement, le poussait à se lancer. Quelques mois auparavant, il n'aurait pas hésité une seconde, mais aujourd'hui, c'était différent. Il avait été berné par Nervion sans se douter un instant que le type le manipulait. Alors, à ses yeux, l'instinct était devenu une émotion à prendre avec une certaine réserve. Il observa le géant avec attention.

Quelles autres options avait-il ? S'il voulait aider Érasme, il serait bien obligé de courir le risque. Seule une crainte diffuse le retenait encore : et si ce géant avait eu connaissance de la sphère par un autre moyen ? Et si ses intentions n'étaient pas aussi nobles que ce qu'elles paraissaient ? Les bons Samaritains existaient-ils encore ? *Mais oui, couillon*, lui souffla une petite voix. *Tu es bien là, toi... Et tu fais encore partie de ce monde. Pour l'instant...*

La voix grave d'ISTYIA le tira de ses réflexions :

— Regardez cette fine pellicule sur les vitres. Toute l'usine est équipée de ma fameuse membrane antipiratage industriel. Aucune info n'entre ni ne sort de mon entreprise par le biais d'ondes, quelle que soit leur fonction ou leur origine...

— Donc, pas de télé ni de téléphones portables ? s'enquit Nicolas. Mais ce n'est pas une usine, c'est une prison !

— Vous n'imaginez pas à quel point la concurrence est rude dans notre

domaine. Et il n'y a rien de plus déplaisant que de constater la sortie d'un logiciel quasi identique au vôtre deux semaines avant sa finalisation. Il arrive parfois que plusieurs mois de travail partent ainsi à la poubelle en un clin d'œil. La plupart de mes concurrents en sont réduits à utiliser des salles entièrement entourées de plomb pour stocker leurs données sensibles... Ils paieraient cher pour obtenir ma formule, mais c'est mon petit secret. Un parmi tant d'autres... Mais je dois vous ennuyer avec mes histoires... Nous voici devant la porte de mes appartements privés, qui sont conçus pour optimiser mon efficacité nocturne.

ISTYIA positionna son œil face à un capteur biométrique, et les portes s'ouvrirent sur une grande salle remplie de drôles de placards. On aurait dit une enfilade de frigos high-tech. Galion s'empressa de le faire remarquer à son hôte :

— Vous comptez ouvrir un magasin d'électroménagers ?

Cette fois, ce furent Nicolas et ISTYIA qui éclatèrent de rire.

— Mon cher Thomas, tu as devant toi un superordinateur ! expliqua Nicolas. La puissance de calcul de ce genre de petites bêtes n'est en rien comparable avec mon bricolage personnel. Autant dire que tu as sous les yeux mon rêve le plus fou.

— C'est assez bien résumé, renchérit ISTYIA. Tenez, ajouta-t-il en leur tendant à chacun des vêtements neufs. Déshabillez-vous entièrement et mettez ça. J'ai toute confiance dans mon système de brouillage, mais deux précautions valent mieux qu'une. Si un capteur se cache dans vos affaires, il finira en fumée.

— Merde, souffla Nicolas en retirant ses vêtements. J'avais sorti ma plus belle chemise pour l'occasion...

— J'en étais sûr ! J'étais persuadé que nous ne pouvions être la seule espèce intelligente dans l'Univers. Et vous m'assurez que les preuves dont vous m'avez parlé sont authentiques ?

Galion acquiesça. Il venait de dévoiler tout ce qu'il savait au géant noir.

— Accepteriez-vous de me confier un échantillon de ce métal inconnu dont vous m'avez parlé ?

— Si vous nous aidez, cela ne devrait pas poser de problème.

— Bien sûr que je vais vous aider. J'ai déjà commencé à réfléchir à la manière de procéder. Lorsque Don Juan m'a transmis l'adresse du site qui vous intéresse, j'ai commencé mes recherches. Je me suis dit que ça nous ferait gagner du temps.

— Et quelles sont vos impressions ? demanda Galion.

— C'est du costaud. Pas de la petite protection à deux balles. Ils utilisent un système de codage très pointu, sans faille connue, qui dispose de trois points forts.

« Primo, leur réseau est équipé d'une triple alimentation, qui leur permet une autonomie de plusieurs semaines en cas de panne de courant. On oublie la possibilité de contourner le système en le déconnectant, ne serait-ce qu'une

poignée de secondes.

« Secundo, pour faire sauter le code, il s'agit tout d'abord de trouver la porte : or ils sont équipés d'un réseau conçu comme un labyrinthe qui rend la détection de cette porte extrêmement difficile. On ne sait pas où attaquer, et le simple fait de le découvrir prend du temps et laisse le champ libre à leurs traceurs. Ce sont de petits programmes qui rôdent dans les couloirs du labyrinthe et qui pistent tout intrus jusque chez lui. Si notre attaque est détectée, ces sales bêtes ne nous lâcheront pas.

« Tertio, en admettant que nous trouvions cette porte, découvrir le code d'accès de manière aléatoire n'est pas envisageable, même avec un superordinateur. Il existe des milliards de combinaisons possibles. La seule solution est d'introduire dans le système des programmes autonomes conçus spécifiquement pour s'attaquer à ce genre de code.

— Et c'est un problème ?

— Dans la mesure où le temps nécessaire à mes petites entités pour faire leur job entraînerait une détection quasi certaine, oui. Je n'ai pas franchement envie de voir débarquer ce Nervion dans mon usine... Ce ne serait plus du piratage, mais du suicide.

— Il m'avait semblé voir dans des films qu'on pouvait passer par plusieurs relais satellites pour brouiller les pistes...

— En effet. Il y a quinze ans, ça aurait pu fonctionner. Mais avec la puissance de calcul dont ils disposent, cela ne retardera notre localisation que d'environ deux dixièmes de seconde.

— Donc, vous n'avez pas de solution.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai seulement dit que ça semblait impossible, nuance...

— J'ai un peu de mal à vous suivre...

— Je fais partie, sans fausse modestie, du club très fermé des gens pour lesquels rien n'est tout à fait impossible.

— Alors, expliquez-moi comment vous allez vous y prendre.

Nicolas était aussi aux aguets. Il se sentait un peu comme un gamin fan de magie à qui David Copperfield se proposait de dévoiler tous ses secrets.

— J'avoue que je suis également curieux..., ajouta-t-il.

— Pensez-vous que je puisse battre un champion de kung-fu à mains nues ?

— Je ne vois pas bien le rapport, lâcha Galion en fronçant les sourcils.

— Répondez à la question, s'il vous plaît.

— Je suppose que non. Enfin, je ne sais pas... Vous êtes baraqué. Je suppose que si vous arrivez à l'attraper...

— Mais c'est bien le problème : je serais au sol avant même d'avoir pu mettre la main sur lui. Je n'aurais pas l'ombre d'une chance, parce que la puissance brute n'a jamais rien pu faire contre l'intelligence, si tant est que le rapport de forces ne soit pas trop défavorable au départ.

« Pour s'attaquer au site de Nervion, la technique classique consisterait à

envoyer une nuée de programmes à l'assaut de leur système de défense. Ces entités ont été conçues en s'appuyant sur le principe de l'évolution de Darwin : seuls les plus forts survivent. J'ai adapté ce concept à mes petits protégés. Ils attaquent, constatent l'efficacité ou non de leurs actions, puis agissent en fonction de leur bilan. S'ils ont échoué, ils se suicident ; s'ils ont réussi, ils se reproduisent, transmettant à leurs descendants la solution au problème déjà éprouvé. Ainsi, en quelques générations, c'est-à-dire en quelques dixièmes de seconde, ces chers petits progressent, devenant de plus en plus efficaces. Et je dispose de certains modèles qui mutent si vite qu'ils pourraient sans doute atteindre leur but.

« Mais les envoyer ainsi consisterait à utiliser la méthode brutale. Les petits traceurs ennemis, bien que beaucoup moins évolués, finiraient par nous retrouver, prouvant une fois encore que l'intelligence peut avoir raison de la puissance pure.

— J'ai bien compris : ce serait trop long, et nous serions détectés. Alors, où est la parade ?

— Je n'ai pas la puissance technologique pour contourner leur système. Par contre, je dispose de toute l'astuce nécessaire. Je vais me contenter de spammer leur site. Cela consiste à envoyer des milliers de publicités bidon – ma préférence va à celles relatives aux sites pornographiques, car j'adore imaginer la tête de mes adversaires face à ce genre d'images – de façon à saturer leur capacité de réception. De multiples exemples ont été constatés ces dernières années sur le Net.

— Sauf votre respect, intervint Nicolas, en quoi cette plaisanterie de gamin attardé va-t-elle nous aider ?

— À l'heure actuelle, il n'existe qu'un unique logiciel réellement performant pour lutter contre le type de spam que je vais utiliser. Ce logiciel s'appelle « No Spam 2 » et est édité par une entreprise du nom d'Infocorp. Ça ne vous rappelle rien ?

— C'est un de vos logiciels !

— Tout à fait. Si nos adversaires connaissent bien la partie, No Spam 2 est déjà ou sera installé sur leur réseau en moins d'une demi-heure. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que j'ai caché à l'intérieur du code source de ce programme un virus d'une dangerosité inégalée à ce jour. C'est ce que l'on appelle un troyen, en référence au cheval de Troie. Il pénètre le système de façon détournée, et, une fois arrivé à bon port, il n'y a plus qu'à l'activer...

— Ils vont donc eux-mêmes introduire le programme qui les perdra ?

— En gros, c'est le principe.

— Pardonnez mon ignorance, poursuit Galion, mais d'après ce que vous dites, cela nous permettra simplement d'accéder à leur système... En quoi cela change-t-il le problème relatif au temps nécessaire pour le piratage ?

— Pour un novice, vous êtes plutôt perspicace... Vous avez raison. Ça ne diminue pas la contrainte temporelle. Sauf que les petites entités que j'ai décrites tout à l'heure sont cachées dans le troyen intégré au logiciel et se

trouvent ainsi tout près de leur cible. C'est là que réside l'astuce : elles vont être libérées par intermittence, sur un laps de temps très court, trop court pour permettre une quelconque détection. Cette opération sera répétée à l'infini jusqu'à ce que mes petits se soient reproduits suffisamment, contournant à chaque sortie un problème de plus, avant de retourner se cacher. Et puis il arrivera un moment où il n'y aura plus d'obstacle, et nous aurons un accès complet aux données du site, le tout sans courir le moindre risque.

— C'est absolument génial ! s'exclama Nicolas. Machiavélique, mais aussi tellement simple.

— Une chose complexe ne devient simple que parce que nous la rendons simple...

— C'est vrai, concéda Nicolas. Mais ne craignez-vous pas que l'on s'aperçoive un jour de la supercherie ? En découvrant le virus que vous avez caché dans votre programme ?

— C'est une possibilité. Faible, très faible même. D'une part, personne n'imaginerait qu'un pirate se cache derrière une société telle que la nôtre. D'autre part, j'ai passé cinq ans à cacher ce virus : pour éviter qu'il n'attire l'attention, j'ai morcelé son code source de telle manière qu'on pourrait au pire détecter d'infimes erreurs de programmation sans pour autant imaginer qu'elles ont un rôle précis. Seule la renommée d'Infocorp en prendrait un coup... Risque acceptable quand on sait le bénéfice que je pourrai en tirer au profit de milliers de gens, tels que vous, par exemple...

— En effet, admit Galion. Eh bien..., qu'attendons-nous ?

Romain Bardet, alias ISTYIA, se mit au travail. En l'observant, Galion se demanda comment ces énormes mains aux doigts télescopiques pouvaient taper sur les bonnes touches, mais apparemment, le géant avait écarté cet obstacle en développant une agilité digne d'un pianiste.

Après plusieurs heures, un sourire d'une blancheur éclatante éclaira ses traits sombres. On aurait dit qu'un phare venait de s'illuminer au milieu d'une tempête.

— ISTYIA a encore frappé ! s'écria-t-il.

Galion se précipita près de l'ordinateur.

— Nous avons l'adresse de l'endroit où Nervion a stocké la sphère. Elle se trouve dans un entrepôt à Nantes, en France. En prime, ils ont tellement confiance en leur protection informatique que je peux avoir un accès presque total au système de sécurité de l'entrepôt en question.

— Bravo, monsieur Bardet. Je ne sais comment vous remercier...

— Tout simplement en acceptant mon aide pour votre opération de récupération de l'objet. Je trouve ça terriblement excitant !

Pendant un instant, Galion pesa le pour et le contre. Ce léger doute le reprenait : *Et s'il nous doublait, une fois la sphère récupérée ?* D'un autre côté, s'il avait voulu se débarrasser d'eux, il lui aurait suffi de quelques hommes planqués à l'entrée de son usine : ne disposait-il pas de l'adresse du site de Nervion avant même leur arrivée ?

ISTYIA ferait sans nul doute un allié de premier ordre. Galion lui tendit la main, scellant leur accord. Sa main fut presque engloutie par l'énorme pogne, mais fort heureusement, le pirate n'avait pas mis en route la fonction broyeur.

Restait à s'organiser. Là encore, ISTDIA fut d'une aide précieuse. Il proposa son avion privé pour regagner la France au plus vite. Il y voyait un double avantage. Tout d'abord un gain de temps non négligeable, et la possibilité de continuer à travailler sous la protection de ses sacro-saintes membranes anti-espionnage.

Il leur avait effectivement fait part de son inquiétude concernant la filature dont ils avaient été victimes à leur arrivée à Los Angeles. L'avion était protégé et permettait d'embarquer la voiture qu'ils avaient utilisée pour accéder à l'usine. Ainsi, ils ne courraient aucun risque.

Avant le décollage, Galion contacta Paul Navare et laissa un message à l'intention d'Érasme en suivant la procédure que ce dernier lui avait communiquée.

C'est ainsi que les trois hommes retournèrent à Paris, où les attendait Paul. Durant le vol, ils avaient mis au point une stratégie d'attaque de l'entrepôt. Tout était sous contrôle...

Hormis un léger détail : chaque fois qu'il sortait de la voiture, pour faire le plein ou aller aux toilettes, Galion quittait la protection installée par ISTDIA et réapparaissait immédiatement sur les écrans de Nervion.

20 octobre 2010 – Paris

Galion aurait préféré quitter la capitale au plus vite, mais Nicolas lui avait assuré que sa planque était sûre. De surcroît, il était plus facile pour Érasme de les rejoindre via Paris et ses deux grands aéroports.

Par respect pour Érasme, Galion n'avait pas encore tenté de déchiffrer la sphère. Les quatre hommes qui avaient participé à sa récupération attendaient donc patiemment. Pendant plusieurs heures, ils étaient restés à observer l'étrange objet, qui avait contraint Nicolas à allumer toutes les lumières.

La pièce sans fenêtres, plutôt sombre à la base, s'était presque transformée en tombeau lorsque Galion avait retiré la bâche protectrice qui l'entourait.

Ensuite, Nicolas avait entrepris de montrer son matériel à ISTYIA, et leur discussion était devenue tellement incompréhensible que Galion et Paul avaient décroché rapidement. Ils se contentaient d'un repos bien mérité avant l'arrivée du vieux sage.

Quand Érasme pénétra dans la pièce surchauffée, quelques heures plus tard, une dizaine de sphères n'auraient pas suffi à absorber la lumière qui émanait de sa personne. Ses yeux irradiaient littéralement. Durant un long moment, il resta sans voix devant cet objet qu'il cherchait depuis cinq siècles, puis il se tourna vers Galion.

— Merci, mon Dieu ! Je ne pourrai jamais assez vous remercier, monsieur Galion... J'ai prié, des heures entières, mais je n'osais espérer que vous y arriveriez. L'avez-vous traduite ?

— Non. Nous vous attendions.

— C'est très noble de votre part, ajouta-t-il en dévisageant les trois personnes qui lui étaient inconnues.

Galion, qui avait suivi son regard, fit les présentations, puis précisa :

— ça n'a pas été une partie de plaisir, comme vous pouvez vous en douter. Sans ces trois hommes, la sphère serait toujours entre les mains de Nervion.

Érasme acquiesça, plein de gratitude, puis se dirigea fébrilement vers la boule d'ombre. Il sortit un poignard à lame courbe, puis entailla l'intérieur d'une de ses mains. Les gouttes de sang se perdirent en silence dans l'obscurité. Presque aussitôt, la sphère s'illumina, augmentant d'éclat à mesure que la spirale se remplissait de sang. Cela correspondait exactement à la description de Léonard de Vinci...

Puis les pétales se déployèrent, révélant aux yeux pleins de curiosité d'ISTYIA la même écriture qu'il avait pu étudier sur le mail envoyé par Nicolas.

Érasme semblait être capable de déchiffrer la langue sans aucune aide, et Galion ne manqua pas de le lui faire remarquer.

— Vous savez lire cette écriture sans le manuel d'Hérodote ?

— En cinq cents ans, on a le temps d'apprendre pas mal de choses..., répondit le vieil homme sans lever les yeux du texte.

Il passa rapidement sur les parties qu'il connaissait déjà, puis s'immobilisa sur le sixième et dernier pétale, posant soudain son doigt tremblant sur les caractères étranges.

Lentement, son index glissa à mesure qu'il prononçait les mots à voix haute :

— *« Notre second présent sera d'un autre ordre. Une fois les douze élus sélectionnés, votre civilisation aura besoin d'une source d'énergie inépuisable. Le maniement de cette énergie étant délicat... »*

Érasme marqua une pause. Ses mains tremblaient.

— La traduction de Léonard s'arrêtait ici, précisa-t-il avant de poursuivre. *« Nous avons conçu un système de protection qui ne permettra sa découverte qu'à une civilisation technologiquement évoluée.*

« Deux conduits de pierre de vingt centimètres sur vingt ont été creusés dans la Grande Pyramide. Ils sont obstrués par une porte. Quand l'astre roi de votre monde franchira ces portes, l'accès à l'énergie suprême apparaîtra.

« Seul un immortel sera en mesure de pénétrer dans la salle de contrôle. La sphère est la clé qui permettra de ranimer le pouvoir des pierres.

« À l'intérieur de la chambre de confinement, l'énergie disponible sera infinie. À vous de trouver le moyen de l'exploiter. La matière fossile utilisée vous est inconnue. Elle ne peut être stabilisée qu'à l'intérieur de la chambre. Si vous tentez de l'extraire, un système d'autodestruction se déclenchera pour protéger votre espèce d'une extinction inévitable.

« Nous souhaitons avoir contribué à votre développement. Ne nous oubliez pas. Aidez-nous en retour.

« La porte est en dedans. »

— « La porte est en dedans » ? Pourquoi cette phrase conclut-elle les six pétales de la sphère ? demanda Galion, qui s'était déjà posé la question lors de la lecture du reste du texte.

— Jusqu'à présent, je n'en étais pas sûr... Mais c'est maintenant évident, répondit Érasme. Cela fait référence à la Grande Pyramide : la porte se trouve à l'intérieur.

— Ainsi, ils auraient conçu la pyramide de Khéops pour l'utiliser comme une sorte de coffre-fort résistant à l'érosion et aux changements climatiques éventuels, déclara le policier.

— En effet. Mais je dois avouer que je m'en doutais... Comme vous le savez, j'ai effectué des recherches approfondies sur la pyramide. Il ne me manquait plus que quelques détails, que la sphère vient de nous livrer.

— Vous vous en doutiez ? Et vous ne m'en avez rien dit ? s'insurgea Galion.

— Calmez-vous, mon ami. Comme vous me l'avez si bien fait comprendre il y a quelques jours, seuls les faits comptent, et je ne savais pas à ce moment

avec certitude dans quel camp vous étiez.

— Maintenant, vous le savez ! Vous me devez, non, pardon, vous nous devez une explication.

Érasme leva les mains en signe d'apaisement.

— Je partage votre avis. Je vous ai déjà dit que l'écriture de nos bienfaiteurs, ainsi que j'aime les nommer, a été découverte au sommet des pyramides. Notre discussion sur les mensurations incroyables de ces monuments vous a certainement éclairé sur le fait qu'ils en étaient bien les concepteurs. Je me suis donc naturellement intéressé à l'égyptologie. Et, voyez-vous, au cours d'une des nombreuses soirées passées à compulsier des ouvrages sur le sujet, une question toute simple m'est venue à l'esprit : à quoi servent les pyramides ?

— À enterrer les pharaons, risqua Nicolas.

— Non. Comme pourrait vous le dire votre ami Thomas, on n'a jamais retrouvé la moindre momie dans ces bâtiments.

— À honorer les dieux ou comme lieu de prière... Un peu comme les cathédrales en Europe..., s'essaya ISTYIA.

— Encore peu plausible. Pourquoi créer un lieu aussi gigantesque sans que les fidèles puissent prendre place à l'intérieur. Je vois mal des milliers de personnes griller au soleil en psalmodiant des odes à leurs divinités.

Tout le monde opina. Le raisonnement semblait logique.

— Alors, quelle est leur fonction ? trancha Paul, qui commençait à trouver le temps un peu long.

— On ne leur a pas trouvé la moindre utilité ! Aucun monument de cette taille n'a jamais été construit sur terre, et tous ceux qui peuvent prétendre le concurrencer ont été érigés dans un but précis... J'en suis donc venu à la conclusion que son utilité devait nous échapper. Je me suis alors mis à étudier la Grande Pyramide sous toutes les coutures. Sans succès. Je trouvais sidérant qu'on se soit donné autant de mal à bâtir un édifice si inutile. J'étais presque résigné, lorsqu'en mars 1993, un chercheur du nom de Gantenbrink me souffla la réponse...

— Je crois m'en souvenir, intervint ISTYIA. Je n'ai pas tilté tout à l'heure, mais ça me revient maintenant. Ce chercheur a découvert les fameux boyaux dont parle la sphère...

— C'est exact.

— Et il a envoyé un robot équipé d'une caméra miniature dans l'un des conduits. Mais ça n'a pas marché comme il le souhaitait. Non seulement le tunnel était extrêmement long, mais il montait vers le cœur de la pyramide, et le robot a dû être modifié plusieurs fois. ça leur a coûté une petite fortune. Finalement, le chercheur a réussi à atteindre le bout du boyau, pour se retrouver face à une sorte de porte de pierre. Je me souviens aussi que le conservateur des Antiquités égyptiennes était tout excité. Il croyait que les chercheurs avaient mis au jour l'entrée d'une chambre secrète. Mais nous n'en avons plus entendu parler par la suite...

— Tout juste ! confirma Érasme. Vous avez une très bonne mémoire. Le responsable du site de Sakarah, monsieur Zahi Taleb, avait été enthousiasmé par cette découverte. Il avait fait maintes déclarations à la presse. Et puis je suis allé le trouver. Je craignais le pire si des scientifiques imprudents tombaient par hasard sur cette énergie si puissante. La partie manquante de la traduction pouvait contenir des instructions pour éviter une catastrophe... Et je ne m'étais d'ailleurs pas trompé !

— Vous voulez nous faire croire qu'il a accepté de stopper les fouilles comme ça, d'un claquement de doigts ? s'enquit Galion.

— Bien sûr que non ! Au début, il ne voulait même pas entendre parler de moi. Quand j'ai finalement réussi à l'approcher et que je lui ai débarrassé toute la vérité, il m'a pris pour un fou. Alors, je lui ai confié la fiole... Celle-là même que monsieur Galion a fait analyser. Zahi Taleb est un homme intelligent, qui sait ce que protéger un patrimoine veut dire... Quand il a compris que je disais la vérité, il a immédiatement accepté de retarder le plus possible les recherches sur le mystérieux couloir. La version officielle changea subitement : de la découverte possible d'une chambre secrète, nous passâmes à la mise en lumière d'un simple conduit de ventilation, dans lequel les ouvriers avaient oublié une cale. Depuis ce jour, le conservateur sert invariablement cette histoire à tous les curieux...

— Si je résume, reprit Galion, à en croire votre traduction, seul un immortel en possession de la sphère est susceptible d'accéder à l'énergie suprême ?

— Apparemment, oui.

— Il n'y a donc aucune inquiétude à nourrir sur la possibilité que Nervion s'en empare un jour, d'autant que la sphère n'est plus entre ses mains...

— Toujours vrai, reconnut Érasme.

— Alors, votre mission est accomplie, conclut Galion.

— Pas tout à fait.

— Excusez-moi, mais je ne vous suis plus.

— Je crois détenir la réponse qu'attendent nos bienfaiteurs, concernant les origines de la vie, et je souhaiterais pouvoir la leur communiquer.

— Rien que ça ? Et par quel procédé ? Ne le prenez pas mal, mais j'ai rarement croisé leurs vaisseaux spatiaux en allant faire mes courses. Quant à votre réponse, je serais curieux de la connaître...

Ignorant cette dernière remarque, Érasme ferma les yeux et ajouta :

— Peut-être que cette fameuse salle de contrôle contient un moyen de les rejoindre...

21 octobre 2010 – à bord d'un avion en partance pour l'Égypte

Malgré un mauvais pressentiment, Galion avait finalement accepté d'accompagner Érasme en Égypte pour l'aider à entrer en contact avec les créateurs de la sphère. Il s'était néanmoins opposé farouchement à ce que ses amis soient du voyage. Il en avait perdu suffisamment, ces derniers temps.

A priori, les deux voyageurs ne risquaient pas grand-chose. Les faux papiers fournis par l'immortel semblaient de bonne facture, et Nervion, bien que certainement très en colère, n'irait sûrement pas les chercher en Égypte. Érasme avait appelé Zahi Taleb, qui les attendait avec impatience. Mais Galion imaginait mal comment les extraterrestres auraient pu laisser un moyen de les joindre. Et pourquoi pas une radio avec un gros bouton rouge ? Le voyage risquait fort de se solder par un échec.

Quant à cette fameuse énergie suprême, Galion estimait avoir largement fait sa part. Que le grand maître s'occupe de ce problème. Après tout, c'était sa mission. Galion n'aspirait plus qu'à une chose : retrouver une vie normale. Mais il restait une ombre au tableau : Nervion. Cet homme n'était pas du genre à oublier le vol de la sphère.

Galion essayait donc d'imaginer une solution pour le mettre hors d'état de nuire. Il avait évidemment songé à dénoncer le Bouledogue à la DGSE, mais cela suffirait-il ?

— Mon ami ?

Se déconnectant de ses réflexions, le policier se tourna vers Érasme qui, dans l'Airbus A 320 qui les conduisait au Caire, se tenait sur le siège voisin. L'immortel avait revêtu pour l'occasion un costume gris qui lui donnait l'air d'un homme d'affaires. C'était un peu dépayasant quand on avait l'habitude de le voir en robe rouge, mais on s'y faisait.

— Vous souhaitez toujours connaître la réponse que je compte donner à nos bienfaiteurs ?

— Plus que jamais, même si j'envisage mal que vous en ayez trouvé une qui me convienne...

— Avant tout, et contrairement à ce que vous semblez penser, je suis persuadé qu'ils ont eu raison de nous faire confiance. Malgré leur avance technologique et scientifique incalculable, nous avons une chose qu'ils n'ont pas.

Galion fronça les sourcils.

— Nous avons encore la possibilité de choisir..., poursuivit Érasme.

— De choisir quoi ?

— De choisir notre voie. Les constructeurs des pyramides ont fait de la rationalité et de la science un mode de vie, où la recherche de ce qui reste

inconnu figure en tête des priorités. Et, corrigez-moi si je me trompe, mais il ne me semble pas que leur discours soit empreint de gaieté et de confiance en l'avenir. Les mots qu'ils utilisent révèlent un besoin presque maladif de percer le mystère des origines. Sans faire de la psychologie de bas étage, ils ont l'air...

— ... désespérés ?

— Oui, c'est tout à fait mon impression, déclara l'homme sans âge.

— Et en quoi ce désespoir nous rend-il si précieux pour eux ? Nous n'avons pas l'ombre d'une chance de leur expliquer d'où vient la vie.

— Je suis d'accord avec vous. Sur le plan scientifique, nous ne pourrions certainement jamais rivaliser avec eux. Pas avant des millénaires, en tout cas. Mais notre force, c'est d'avoir un point de vue différent. À l'échelle planétaire, notre civilisation est encore jeune. Combien de milliers d'années ont-ils mis pour atteindre un tel niveau technologique ? Pour nous, il est encore temps de minimiser cette croyance aveugle dans la science...

— Dans quel but ? La science porte tous les espoirs d'un monde meilleur, rétorqua le policier.

— Vous en êtes sûr ? Ne croyez-vous pas que nous en voyons actuellement les limites : qu'a fait la science dans la seconde partie du vingtième siècle pour réellement rendre les gens plus heureux ?

— Eh bien, elle a apporté le confort à des millions de gens et en a sauvé d'autres millions grâce à la médecine...

— Oui, au prix d'une économie déshumanisée qui ne recule devant rien, améliorant la vie d'une minorité au détriment des autres. Soyons pragmatiques : la Terre se réchauffe sous l'effet de l'utilisation effrénée de nos technologies polluantes. Nous sauvons des gens grâce à la médecine, mais nous faisons apparaître de nouvelles maladies plus destructrices encore. Pire, en faisant reculer ces maladies, nous avons laissé la population mondiale se développer au point de ne bientôt plus pouvoir nourrir tout le monde. Même pour nous, Occidentaux privilégiés, il n'est pas rare de constater les limites du système : entre les problèmes sociaux toujours grandissants et l'augmentation exponentielle des cancers ces dernières années, croyez-vous que le monde riche se porte si bien ?

— Je suis persuadé que le pessimisme n'est pas la meilleure manière d'envisager les choses... Je ne prétends pas que tout est parfait, loin de là, mais le tableau que vous dressez n'est pas objectif !

— Peut-être avez-vous raison. Mon grand âge me confère un certain cynisme. Mais ce que je sais, pour avoir assisté aux changements survenus durant les cinq derniers siècles, c'est que les progrès de l'homme restent très fragiles. À tout moment, en Iran, en Corée du Nord, voire en Chine, le moindre incident pourrait déclencher une catastrophe mondiale. Mais il est vrai qu'il y a toujours de l'espoir. Celui de voir disparaître la maladie et la famine, celui de voir reculer l'extrémisme, grâce à l'accession au pouvoir de nombreux hommes responsables et humanistes, déclara cyniquement Érasme.

— Et pourquoi pas ? La démocratie a bien triomphé dans de nombreuses parties du globe. Il est tout à fait envisageable qu'elle se répande... Qui plus est, je suis un peu surpris de vous découvrir si défaitiste, alors que vous avez en mains la possibilité de rendre le monde plus juste.

Pour la première fois depuis leur rencontre, ce fut au tour d'Érasme d'être désarçonné.

— Comment ça ? Que voulez-vous dire ? questionna le vieil homme.

— Je veux simplement dire que vous détenez le secret d'une énergie nouvelle, certainement non polluante. La plupart des conflits mondiaux tournent autour de l'exploitation des ressources, en particulier énergétiques. L'utilisation raisonnée de l'énergie inépuisable dont parle la sphère pourrait tout changer !

Érasme se fendit d'un sourire indéchiffrable.

— C'est pour ça que je vous apprécie tant, monsieur Galion. Votre dévouement et votre compassion pour autrui sont devenus des qualités rares chez un homme. Mais vous êtes aussi d'une naïveté effrayante... Pensez-vous que le gouvernement égyptien distribuera gracieusement cette énergie ? Je ne nous crois pas encore capables de gérer un tel pouvoir. Et je suis convaincu que les créateurs de la sphère se sont égarés. Leur quête désespérée des origines les obsède à tel point qu'ils ont perdu de vue la question essentielle : qu'est-ce que la vie ? Et je ne pense pas que leur science, si évoluée soit-elle, permette de répondre à cette question.

Galion commençait à ouvrir la bouche pour poursuivre le débat quand une voix sortit des haut-parleurs.

— Nous arrivons au Caire. Température extérieure : vingt-six degrés. Nous vous prions d'attacher vos ceintures pour l'atterrissage.

Quelques heures plus tard – Sakarah – Égypte

— Mon cher Zahi, quel plaisir de vous revoir ! s'écria Érasme.

— Mais le plaisir est pour moi, répondit l'archéologue.

Les deux hommes échangèrent une accolade chaleureuse avant d'entrer dans le vif du sujet.

— Alors, ça y est ? C'est le grand jour ? s'enquit l'Égyptien.

— Il me semble. Nous avons en tout cas mis la main sur les informations qui nous manquaient. Je vous présente Thomas Galion, qui a grandement contribué à notre réussite.

Galion salua le conservateur des Antiquités égyptiennes. L'individu lui accorda à peine un coup d'œil avant d'enchaîner :

— Mes meilleurs hommes nous attendent sur place... Les plus discrets, comme vous me l'avez conseillé.

— Alors, en route ! s'exclama Érasme.

À l'arrière de la jeep, Galion ne pouvait s'empêcher de jeter des regards furtifs aux alentours. Mais le désert semblait vide. À l'horizon, il découvrit les pyramides pour la première fois. Elles n'étaient pas au programme de son précédent et funeste voyage au pays des pharaons. Leurs imposantes silhouettes forçaient le respect, écrasant les petits êtres qui venaient à leur rencontre de leur masse considérable.

C'était stupide, mais quand l'ombre de la Grande Pyramide les enveloppa, Galion eut presque l'impression de sentir les tonnes de roches peser au-dessus de sa tête, telle une gigantesque épée de Damoclès.

En un crissement de freins désagréable, le véhicule s'immobilisa dans le sable, et les trois hommes descendirent. Devant la pyramide, quatre soldats, une arme automatique en bandoulière, montaient la garde. Ils paraissaient décontractés et rappelaient vaguement à Galion le style des militaires qui l'avaient fouillé à maintes reprises lors des visites de temples effectuées quelques semaines plus tôt.

Ces hommes étaient si mal entraînés qu'il suffisait d'être blond pour pouvoir passer dix kilos d'explosifs sous leur nez sans être inquiété. Ils devaient se dire qu'un touriste n'irait pas faire sauter ses compatriotes. Galion espéra que les gardes choisis par Taleb étaient d'une autre trempe, mais à première vue, ce n'était pas le cas. À l'arrivée de leur patron, ils se redressèrent légèrement, mais continuèrent de tirer avec nonchalance sur leurs cigarettes bon marché.

Taleb précéda Érasme et Galion à l'intérieur du monument. Malgré l'immensité du lieu, seules trois petites salles avaient été mises au jour dans la Grande Pyramide. On y accédait par de longs couloirs saturés d'humidité, et

la progression était parfois difficile. Entre deux inspirations, Galion apostropha l'Égyptien :

— D'où vient cette moiteur ? C'est plutôt étrange, non ?

— Cet endroit est visité chaque année par des milliers de touristes... Comme vous, ils respirent. À chaque passage, ils laissent quelques grammes d'eau, qui s'accumulent dans les galeries. Ce phénomène commence même à nous inquiéter, car il fragilise la roche... Qui aurait cru qu'un monument de cette taille puisse souffrir de la simple respiration de ses visiteurs ?

Le policier acquiesça. C'était surprenant, en effet.

Après une montée conséquente, les trois hommes atteignirent enfin leur but : la salle qui avait été baptisée « chambre du Roi ». C'était dans cette pièce qu'avaient été découverts les fameux conduits de pierre...

Pour une raison indéterminée, Galion ne pouvait s'empêcher de penser que quelque chose ne collait pas. L'attitude de Taleb n'était pas naturelle. Le moindre de ses gestes sonnait faux. Le policier tenta de contenir son inquiétude et prit un soin particulier à observer tout ce qui l'entourait avec une précision chirurgicale. Si ça tournait mal, il aurait au moins quelques repères...

— J'ai déjà installé tout le matériel, déclara l'Égyptien. Le robot a coûté une fortune, mais grâce à vous, ce problème a été vite réglé. J'ai hâte de vous montrer ce qui se cache au cœur de la pyramide.

Sans un mot, Galion et Érasme le suivirent, puis s'installèrent derrière l'écran vidéo. Taleb commença à manœuvrer l'engin qui était censé atteindre le bout du conduit. Il s'agissait d'une machine assez longue, munie de chenilles en haut et en bas, de façon à pouvoir s'agripper sur deux côtés de l'étroit boyau. Un câble électrique était relié à l'arrière, et une foule de capteurs et de caméras se disputaient les places d'honneur à l'avant. En y regardant de plus près, Galion découvrit une mèche d'environ trois centimètres de diamètre.

— Alors, comme ça, votre jouet fait aussi perceuse ?

Taleb le dévisagea avec une certaine animosité. Il ne fallait visiblement pas manquer de respect à son petit protégé mécanique.

— C'est une merveille de technologie, cher monsieur. Je vous prierai de lui témoigner un peu plus de considération !

Le robot entama son ascension. Au bout d'une trentaine de mètres, il rencontra une marche et sembla ne plus être en mesure d'avancer. Galion grimaça.

Bien que plutôt hostile à la tentative d'Érasme de pénétrer dans le sanctuaire des extraterrestres, il devait reconnaître qu'il s'était laissé prendre au jeu.

— Ne vous inquiétez pas, les rassura l'Égyptien. J'ai déjà été confronté à ce problème...

Le robot sortit de ses entrailles une petite rampe inclinée, qu'il déposa devant la marche. Après avoir reculé légèrement, il gravit ainsi l'obstacle sans

difficulté. Lentement, mais sûrement, l'engin poursuivait sa progression inexorable, perçant l'obscurité sépulcrale de son miniprojecteur. La caméra retransmettait en temps réel le cheminement de la machine.

Puis, ce fut la porte.

— Mais ? Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Érasme. La porte a été percée d'un trou !

Il se retourna vivement vers Zahi Taleb, qui haussa les épaules.

— Écoutez..., commença-t-il avec un certain embarras.

— Ne me dites pas que vous êtes responsable de ça ?

L'archéologue égyptien soupira.

— Je ne sais comment vous le dire, mais... en un mot, je n'ai aucune idée de la manière dont vous avez récupéré le morceau de métal que vous m'avez confié. Peut-être l'avez-vous trouvé sur une météorite ou un truc de ce genre, mais vous avez vraiment cru me faire avaler que la pyramide de Khéops avait été érigée par des petits hommes verts ? Dites-lui, vous, que c'est une folie, ajouta le conservateur à l'intention de Galion.

Devant le silence de mort qui était tombé sur la pièce comme une chape de plomb, l'Égyptien poursuivait :

— Ce conduit n'a jamais présenté un grand intérêt ; alors, pendant plusieurs années, j'ai joué le jeu. Vos donations extrêmement généreuses étaient une aubaine pour nos services. Ne m'en veuillez pas, cher Érasme, je n'ai fait que mon travail...

— Vous n'êtes qu'un crétin avide de découvertes, cracha l'immortel. Vous ne savez pas ce que vous auriez pu déclencher.

— Et c'est reparti ! s'exclama Taleb. Encore ces délires séniles ! Si vous saviez le nombre de pseudo-intellectuels complètement allumés qui ont une théorie abracadabrante sur la Grande Pyramide... Votre hypothèse était l'une des plus inhabituelles, je dois en convenir. Et votre compte en banque a certainement contribué à l'intérêt que je vous ai porté. Mais...

Galion, qui avait jusqu'alors assisté aux explications du conservateur des Antiquités égyptiennes sans mot dire, décida d'intervenir.

— C'est bon. On a compris votre position. Dites-nous ce que vous avez trouvé.

— En septembre 2002, nous avons foré en secret la porte de pierre, puis nous avons introduit une caméra en fibre optique. Et là... Pas de miracle ! C'est pour cette raison que j'ai décidé de vous permettre de le voir de vos yeux, cher Érasme. Vous vous êtes trompé. Il n'y a rien derrière la porte. Rien qu'une autre porte, qui conduit sûrement à une troisième... La configuration de ce couloir confirme en tous points ce que les égyptologues savent de cette période : des tunnels étaient creusés dans la roche et représentaient symboliquement le chemin que l'âme du pharaon devait parcourir pour rejoindre les cieux... Au sud, Râ, le dieu-soleil, et au nord Horus, le dieu-faucon. Chaque conduit était obstrué par trois ou quatre portes pour accroître le côté magique du départ du pharaon. Fin de l'énigme. Adieu les petits

bâtisseurs martiens. Regardez vous-même !

Galion s'empara du panneau de contrôle et fit décrire un cercle à la caméra que l'Égyptien avait fait passer de l'autre côté de la porte.

— Il y a bien une autre porte, confirma le policier.

— « *Deux conduits de pierre de vingt centimètres sur vingt ont été creusés dans la Grande Pyramide. Ils ont été scellés. Quand l'astre roi de votre monde franchira ces portes, l'accès à l'énergie suprême apparaîtra* », récita l'immortel.

Il lança un regard lourd de sens au Français.

— Vous pensez qu'il faut... ? fit Galion.

— Je le pense, en effet, répondit le vieil homme.

— De quoi parlez-vous ? La démonstration est pourtant claire, renchérit Taleb, qui semblait avoir de plus en plus de mal à croire que ces deux hommes étaient sains d'esprit. Je vais maintenant vous demander de sortir, à moins que vous ne souhaitiez que je fasse appel aux gardes ?

Galion se tourna lentement vers l'Égyptien. Il lui servit son regard de méchant flic, celui qu'il réservait de coutume aux pires rebus de la société. Il n'en fallut pas plus à l'archéologue égyptien pour partir en courant en direction de la sortie.

Mais le policier fut plus rapide et lui barra le chemin tout en sortant un automatique qu'il avait dissimulé sous son tee-shirt.

— Monsieur Taleb... Parlons peu, mais parlons bien. Nous ne vous ferons aucun mal. Quoi que vous pensiez, nous ne sommes pas fous. Du moins, pas autant que vous le croyez. Nous avons juste besoin d'effectuer quelques opérations archéologiques bénignes dans votre pyramide. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Que..., qu'entendez-vous par bénignes ?

— Oh !... Quelques prélèvements, un ou deux petits forages... Rien de bien méchant. Pour notre sécurité à tous, je vais cependant devoir vous attacher. Mettez-vous à genoux, les mains au-dessus de la tête.

Une fois l'archéologue emmaillotté comme une momie, Galion et Érasme firent le point.

— J'espère que vous ne vous êtes pas planté, lâcha Galion. Parce que, sinon, on est sacrément dans la merde, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous doutez, mon ami ?

— Je ne doute de rien. Je suis simplement en train de me demander comment nous allons faire pour percer le tunnel jusqu'à la surface de la pyramide...

— Avez-vous remarqué la structure de la porte ?

— Non, pas vraiment...

— Elle ne fait pas partie des blocs. Elle a simplement été glissée à cet endroit. Si mon intuition est bonne, il nous suffira d'utiliser le bras mécanique du robot pour la faire coulisser.

— Je vous trouve bien optimiste, tout à coup... Et si elle ne bouge pas ?

— Alors, nous aurons un sérieux problème...

Mais la porte bougea. Ainsi que la suivante. Les forages succédèrent aux déplacements des portes, jusqu'à ce que le couloir soit à nouveau totalement dégagé. Le robot parcourut plusieurs dizaines de mètres, puis se heurta à nouveau à la roche.

Lentement, la mèche commença à ronger le matériau taillé. Une fine poussière obstruait le capteur vidéo, et les deux hommes ne voyaient plus rien.

— Espérons que la paroi n'est pas trop épaisse..., pria Galion.

Puis la lumière surgit dans le tunnel. Ce n'était qu'un minuscule rayon, mais, indéniablement, le conduit avait abouti à l'air libre.

— Vous croyez que ça suffira ? demanda-t-il.

Érasme, toujours aussi impassible, acquiesça.

— Attaquons-nous au second tunnel avant que les gardes se demandent pourquoi nous sommes si longs, conseilla-t-il.

C'est ainsi que le robot fut installé dans le second conduit avant d'entamer son ascension. Le passage était moins rectiligne, et la progression fut beaucoup plus difficile. Galion ne cessait de jeter des coups d'œil vers l'entrée, craignant chaque instant l'arrivée des militaires. Étrangement, cette situation ne semblait pas préoccuper outre mesure l'immortel. *Quel sang-froid !* se dit Galion. *J'aimerais bien être aussi confiant que lui.*

Après une longue bataille avec la pierre, le soleil entra enfin dans le second boyau. Galion allait éponger la sueur qui perlait sur son front avec son poignet quand une puissante vibration fit trembler la cathédrale de pierre. L'écran de contrôle vidéo se noircit, et, moins d'un dixième de seconde plus tard, une lumière intense jaillit des tunnels. Les deux hommes, dont les pupilles s'étaient adaptées à l'ambiance tamisée qui régnait dans la chambre du Roi, durent fermer les yeux face à cette extraordinaire explosion de photons.

Sous l'effet du double rayon d'énergie, la roche se mit à fondre. C'était inconcevable. Le sol semblait bouillir, et les deux hommes durent reculer pour pouvoir supporter la chaleur. Le phénomène dura une petite minute, puis, aussi subitement qu'il était apparu, le faisceau énergétique s'évapora littéralement.

Si le trou béant qui s'ouvrait dans la pièce n'avait pas été là, Galion aurait pu se demander si tout ceci était bien arrivé. Il jeta un regard à Taleb, qui le dévisageait avec horreur... Une telle expression ne pouvait que confirmer que l'événement n'avait rien d'imaginaire.

Ou alors, les trois hommes qui se tenaient dans la pièce étaient bons à enfermer.

Galion s'approcha du trou. Il s'agissait d'un conduit carré, creusé verticalement dans l'axe exact du boyau où les deux rayons avaient convergé quelques instants auparavant. Un homme pouvait facilement s'y introduire, mais la pente était raide... Comment allaient-ils s'y prendre ?

Érasme vint se placer derrière le policier et lui posa une main chaleureuse sur l'épaule. Puis Galion sentit un léger picotement. Un insecte ? Il tenta de

chasser l'intrus avec sa main, mais elle refusa de bouger. *Merde, mais qu'est-ce qui m'arrive ?* se demanda-t-il. Il était bien debout, il n'avait mal nulle part, mais il était totalement paralysé !

Quelques sons lui parvinrent. Il voulut prévenir Érasme. Les gardes arrivaient ! Mais pas la moindre syllabe ne sortait de sa bouche.

Puis, Érasme vint se placer en face de lui. Son regard était étrange. Mais ce n'était pas aussi étrange que la vision qui s'imposait maintenant aux yeux fixes du policier. Le visage de Xang, le moine rencontré dans le métro parisien, venait d'apparaître à côté de celui de l'immortel. Érasme sortit une enveloppe de l'intérieur de son veston et la glissa dans la poche de Galion.

— Désolé, mon ami.

Désolé ? Il était désolé ? Mais qu'est-ce que c'était que ce bordel ? Galion ne comprenait plus rien.

Xang s'approcha de lui, lui attacha les mains dans le dos avec une paire de menottes et lui confisqua le revolver qui était caché sous son tee-shirt. Il retira ensuite l'aiguille plantée par Érasme dans le dos du policier. Galion éprouva une sensation bizarre, retrouvant progressivement l'usage de ses membres. Pendant ce temps, trois autres moines firent leur apparition dans la petite pièce.

— Érasme ! Expliquez-moi à quoi rime cette mascarade ! explosa Galion.

Mais l'immortel ne se donna pas la peine de répondre. Sans même un regard pour le policier, il ordonna d'un signe de tête qu'on l'évacue de la chambre du Roi.

C'est ainsi, encadré par quatre moines endimanchés, et l'esprit bourdonnant de questions, que Galion fut accompagné à la sortie de la pyramide.

Il s'était attendu à tout sauf à ça.

Et dire qu'il s'était donné corps et âme pour aider le vieil homme !

21 octobre 2010 – Sakarah – Égypte

Quand Galion émergea hors de la pyramide, sentant à nouveau la chaleur du soleil sur sa peau, ce fut pour découvrir que les quatre militaires avaient disparu.

— Allez, avancez..., demanda Xang en le poussant légèrement. Il le conduisit à une vingtaine de mètres de l'entrée principale, puis le fit asseoir. Il s'installa ensuite à côté de lui, tandis que les autres moines retournaient à l'intérieur de la pyramide.

— Pourriez-vous me donner quelques explications ? fit Galion. Je pense que j'ai au moins le droit de savoir...

Xang se tourna vers lui. Ses traits anormalement tirés révélaient un certain trouble. Une pointe de tristesse, peut-être ? Apparemment, il cherchait ses mots. Un son allait enfin franchir le seuil de sa bouche, quand Galion reçut sur le visage une pluie de liquide chaud. Par pur réflexe, il détourna la tête et ferma les yeux. Le liquide coulait lentement sur ses joues, et il dut battre plusieurs fois des paupières pour être sûr de bien appréhender l'horreur de la situation. *Du sang ! Du sang partout...*

C'était comme si un étau avait enserré sa tête, l'obligeant à fixer avec incrédulité ce qui restait de Xang. Pendant un moment, l'homme resta debout, puis il s'écroula comme une masse, soulevant un léger nuage de sable.

Le crâne du moine, à demi arraché par le coup de feu, n'était plus qu'une bouillie de chairs sanguinolentes. Des résidus de matière cérébrale s'étaient répandus sur plusieurs mètres.

Contre toute attente, Xang cligna des yeux une dernière fois avant de les fermer définitivement.

D'abord paralysé par le choc, l'esprit de Galion se remit à fonctionner d'un coup. Quelqu'un avait tiré sur le moine ! Lui aussi était en danger ! Il se jeta au sol et se dandina comme un serpent pour essayer de se mettre à couvert. Le bloc de pierre, là-bas, ferait certainement l'affaire. En tout état de cause, ça ne ferait que reculer l'échéance... Que pourrait-il faire, les mains attachées et sans arme, face à ces mystérieux tireurs ?

Plaqué contre la roche, il disposait d'un bon poste d'observation sur l'entrée de la pyramide. Il vit sortir les trois autres moines, qui transportaient la « momie » du conservateur des Antiquités égyptiennes.

— Attention ! Planquez-vous ! cria-t-il.

Mais c'était déjà trop tard. Les hommes s'écroulèrent les uns après les autres, et même le pauvre Égyptien sans défense fut criblé de balles. Une véritable boucherie !

Certainement attiré par le vacarme, Érasme arriva en trombe et stoppa net

lorsqu'il aperçut les cadavres. Galion distingua alors la silhouette bien reconnaissable de Mérolle, qui braqua son arme sur l'immortel.

Dans le même temps, une ombre s'allongeait au-dessus du policier. Il ne fut pas étonné de reconnaître Barzetti, le connard bodybuildé avec qui il avait eu maille à partir lors du briefing précédant le raid chez Marstof.

Le colosse l'empoigna par les cheveux et entreprit de le traîner jusqu'à l'entrée de la pyramide. Galion étouffa un cri. Il serrait les dents. La prise de Barzetti n'était pas idéale, et le mercenaire dut se résigner à tirer son prisonnier par les pieds.

Après cet intermède rugueux, Galion se retrouva aux côtés d'Érasme, face à un trio d'enfoirés de la pire espèce.

Il se releva péniblement. Son dos le brûlait atrocement. *Ne pas ployer face à ces salopards...* C'était la seule chose qui comptait, désormais.

Entouré de ses deux molosses décérébrés, Nervion le toisait d'un air triomphant.

— Comment allez-vous, Galion ? Encore en vacances ? Vous êtes pire qu'un prof ! Et vous, cher grand maître, si vous saviez depuis combien de temps je cherche à vous rencontrer..., ajouta-t-il en regardant Érasme. Je vois que vous aviez décidé de vous passer des services de votre protégé... Quelle cruelle désillusion pour le naïf petit policier ! Tout le monde s'est servi de lui.

Barzetti, tout en ricanant, s'approcha de Galion. Il était si près que lorsque sa grosse bouche se mit en action, une nuée de postillons s'abattit sur le prisonnier.

— Tu vois : t'es pas à la hauteur. Fallait pas venir nous chercher des poux... Je t'avais pourtant...

Avec une vivacité insoupçonnée, Galion lui décocha un formidable coup de tête, faisant éclater sa cloison nasale comme une tomate trop mûre. Des flots de sang s'éparpillèrent sur le sable immaculé, et Mérolle eut le plus grand mal à contenir la colère du mastodonte.

— Désolé, s'excusa Galion, je n'ai jamais pu blairer les sales cons.

Quelques applaudissements retentirent. Nervion, qui s'était jusqu'alors contenté d'observer la scène en souriant, reprit la parole.

— Je vous félicite pour cet accès de bravoure. C'est très... cinématographique. Inutile, mais d'un grand style. Mais si ça ne vous ennuie pas, j'ai quelques questions...

— ça tombe bien, parce que moi aussi, embraya le policier. Comment nous avez-vous retrouvés ?

Nervion éclata de rire.

— Vous avez vraiment cru que vous seriez capable de vous opposer à moi ? Je reconnais que votre petite opération commando pour récupérer la sphère m'a pris au dépourvu. Je vous avais sous-estimé. Mais un vrai professionnel garde toujours un coup d'avance.

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement que, depuis le début, nous vous pistons par satellite.

— Mais je me suis débarrassé de tous mes vêtements avant de reprendre l'avion pour la France !

— Qui parle de vêtements ? La technologie que nous utilisons est beaucoup plus sophistiquée. Lors d'un vulgaire repas au restaurant, nous vous avons versé un isotope radioactif dans votre verre. Une fois ingurgitée, la substance chimique s'est répandue dans votre organisme. Et vous vous êtes transformé en parfaite balise satellite. Il nous suffisait de brancher nos jouets pour pouvoir vous suivre un peu partout : à Los Angeles, chez votre ami Nicolas Cabaret, ou encore chez ce légiste étrange..., Zawa je ne sais plus quoi... Ne faites pas cette tête. Tout ceci vous dépasse, bien que vous nous ayez donné du fil à retordre. Je serais d'ailleurs curieux de savoir comment vous avez réussi à nous fausser compagnie plusieurs fois, et ce, malgré notre couverture satellite...

Galion se remémora les explications d'ISTYIA. Ainsi, la fameuse membrane inventée par l'informaticien avait fonctionné.

Nervion avait dû s'arracher quelques touffes de cheveux à essayer de comprendre pourquoi sa cible disparaissait de ses écrans. Il décida de tenir le Bouledogue dans l'ignorance. Moins il en saurait...

Après quelques secondes, Nervion enchaîna :

— Pas très loquace, hein ? Mais je suis certain que le grand maître a un tas de choses à me raconter, ajouta-t-il en se tournant vers Érasme. J'attends avec impatience les résultats de la traduction, lâcha-t-il d'une voix qui était subitement devenue glaciale.

— Vous ne les aurez jamais !

— Peu probable. Mais en fait, en ai-je encore besoin ? Vous m'avez ouvert la voie... Si j'ai bien compris, je n'ai plus qu'à me servir...

Érasme étouffa un petit rire.

— Allez-y... Je vous en prie, rétorqua-t-il sans se départir de son expression amusée.

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire. Mais vous allez m'accompagner et me dire tout ce que vous savez.

— Je vous ai déjà dit que...

Nervion dégaina son arme et la pointa sur Galion, qui explosa :

— Espèce de fumier ! Vous n'allez tout de même pas m'infliger ça une deuxième fois ?

— Ah non ?

Une puissante détonation brisa le silence. Son écho se perdit dans le dédale de couloirs de la Grande Pyramide.

Galion posa une main sur sa cuisse. Il contenait avec peine le flot de liquide tiède qui avait jailli de la plaie.

— Putain, fait chier, souffla-t-il avant de s'écrouler.

— Dois-je poursuivre ? demanda Nervion en réarmant son pistolet.

Érasme se rembrunit, puis prit un air résigné.

— Ne lui faites plus de mal..., murmura-t-il.

— Pardon ? Je ne vous ai pas bien entendu.

— J'ai dit : ne lui faites plus de mal. Je vais coopérer.

Un rictus victorieux illumina la face inquiétante du Bouledogue.

— Mérolle, faites entrer notre invité. Je vous rejoins dans quelques instants.

L'ancien du GIGN fit passer Érasme devant et l'aiguillonna de la pointe du canon de son fusil d'assaut.

— Allez, papy, l'encouragea-t-il.

Érasme s'engagea dans le ventre du monument d'un pas traînant.

Au même instant, Barzetti sortit un énorme couteau de combat de son fourreau. Avec sa main libre, il épongea le sang qui continuait de jaillir de son nez, couvrant son tee-shirt d'auréoles écarlates.

— Maintenant, je m'occupe du flicaillon..., grommela-t-il.

— Non.

Avec au fond des yeux la même lueur d'incompréhension, Galion et la brute épaisse se tournèrent vers Nervion.

— J'ai bien entendu ? articula avec peine Barzetti.

— J'ai dit non, confirma Nervion. Laisse-le. Il n'est rien. Il ne constitue pas un danger pour nous. Je veux qu'il vive et soit témoin de ma réussite. Dans quelques heures, je deviendrai si puissant que les insectes insignifiants dans son genre ne pourront que se prosterner devant moi ! Et il comprendra alors à quel point il avait été présomptueux de penser rivaliser avec un homme tel que moi !

— Vous êtes cinglé ! cracha Galion.

— Ne poussez pas votre chance trop loin, répondit Nervion en lui assénant un puissant coup de botte dans la mâchoire.

Le visage collé à la poussière du désert, Galion observa la silhouette du petit homme se fondre au cœur de la pyramide, suivie de près par un Barzetti qui ne décollerait pas.

Des secours, se dit Galion. *Il faut que j'aille chercher des secours...* Dans l'espoir de tomber sur une patrouille, il entreprit tant bien que mal de se traîner le plus loin possible de la pyramide.

Une large trace rouge serpentait dans le sillage du policier, qui perdit connaissance au bout d'une trentaine de mètres.

21 octobre 2010 – Sakarah – Égypte

La descente dans le conduit creusé par l'éclair lumineux demanda quelques connaissances d'alpinisme, mais les hommes de Nervion étaient aguerris à ce genre de pratiques. En moins de temps qu'il n'en fallut pour le dire, ils avaient déjà fixé les cordes et enfilé leurs baudriers.

Prudemment, les quatre hommes plongèrent dans le boyau encore chaud. Mérolle passa sa main gantée sur la pierre tiède.

— La vache ! C'est impressionnant ! On ne sent aucune aspérité.

— Il semble que nous ayons atteint le bout ! s'écria Barzetti, qui avait ouvert la voie. Je distingue une sorte de caveau carré d'environ deux mètres de hauteur et de quatre mètres de côté.

— Une chambre secrète, ne put s'empêcher de susurrer Érasme.

Quand tous furent réunis dans la petite pièce, Nervion désigna un pan de mur sur lequel on discernait les contours d'une porte.

— Barzetti, à toi de jouer.

Le colosse s'approcha de la porte. En balayant sa surface avec le faisceau de sa lampe de poche, il crut distinguer une sorte de poignée. Sa grosse main saisit l'excroissance qu'il venait de découvrir...

— Aie ! cria-t-il. Cette merde m'a piqué !

— Tu débloques, intervint Mérolle. Il doit simplement y avoir un bout de métal qui dépasse... Attends, je vais essayer.

Avant que Mérolle n'ait pu esquisser un geste, Barzetti commença à trembler. Puis le tremblement s'intensifia et se mua en véritables convulsions. Un homme d'un tel gabarit qui se secouait en tous sens dans un si petit espace avait quelque chose de terrifiant.

Mérolle tenta de contenir les spasmes de son ami.

— Oh ! mon vieux ! Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Tout à coup, la peau de Barzetti devint flasque. Ses joues se mirent à pendre, révélant la blancheur inquiétante de ses globes oculaires, et son menton se replia en trois vaguelettes répugnantes.

La peau se déchira, mettant à nu les os du front massif du mercenaire. Épouvanté, Mérolle lâcha son camarade et se colla contre la paroi de pierre, le plus loin possible du corps qui se liquéfiait devant lui. Bientôt, Barzetti ne fut plus qu'une flaque à demi solide d'organes en décomposition.

Nervion, qui avait suivi la métamorphose sans pouvoir en détacher les yeux, reprit ses esprits. Il décocha un violent coup de poing à Érasme et lui plaqua son arme sur la tempe.

— Espèce de sale fumier ! La porte était piégée, et tu le savais !

Érasme garda le silence.

- Mais réponds ! Réponds ou je te fais sauter le caisson !
- Seul un gardien est en mesure de l'ouvrir, haleta l'immortel.
- Pourquoi ne nous as-tu rien dit ?
- Vous n'avez rien demandé.

Rouge de colère, Nervion frappa à nouveau. Pendant un instant, il eut presque envie de répandre la cervelle du grand maître sur les murs, mais il se força à respirer doucement et finit par se calmer. Sans ce vieux fou, il n'arriverait jamais à ouvrir cette foutue porte.

Le Bouledogue aperçut une goutte de sueur rouler sur le front de son prisonnier. *Il est mort de trouille*, songea-t-il.

— Écoutez... Rengainez votre arme. Je vous dirai ce que vous voulez savoir... Mais je vous en prie, ne me tuez pas, balbutia Érasme.

Nervion fronça les sourcils. Que le vieil homme soit terrorisé, passe encore, mais qu'il ait une peur bleue de la mort, voilà qui était plutôt inattendu de la part de quelqu'un qui apprenait à ses disciples à mourir pour le protéger. Quel manque de classe !...

Mais après tout, quand on avait vécu si longtemps, il était compréhensible d'appréhender avec une certaine inquiétude un avenir constitué d'une caisse en bois de deux mètres de long.

Cet épisode pathétique lui confirmait toutefois une chose : il était vraiment le seul à avoir des couilles dans cette pièce.

L'immortel se releva péniblement et saisit la poignée. Il grimaça quand la piqûre se fit sentir, mais cela se révéla payant. La lourde porte de pierre glissa lentement, révélant un long couloir qui se perdait dans les profondeurs. Une lumière surnaturelle éclairait le corridor. Nervion eut beau chercher, il ne trouva pas la source de cet éclat bleuté. Il poussa le grand maître vers l'abîme et lui emboîta le pas.

Au bout du couloir, le trio déboucha dans une grande salle aux murs étranges. Ils semblaient faits de métal, mais, en fonction de l'endroit où l'on se trouvait, la texture changeait de couleur.

Le même éclairage bleu permettait aux visiteurs de voir sans recourir à leurs lampes.

Au centre de la pièce trônait une sorte de piédestal muni d'un enchâssement sphérique. Nervion interpella son homme de main.

— Mérolle ! Sors la sphère. Je crois que nous venons de trouver à quoi elle sert...

Mérolle détacha le sac qu'il portait sur son dos et exécuta les ordres de son patron. Il vit à peine Érasme se laisser tomber contre un mur et glisser jusqu'à reposer sur son séant. Nervion ignore également le vieil homme, et, sans la moindre précaution, déposa la sphère d'ombre au centre de l'autel.

Des grondements sourds se firent entendre, alors qu'un des murs changeait de couleur. D'un gris terne, il passa au pourpre avant de devenir totalement translucide. De l'autre côté de la paroi, une machinerie complexe se mit en branle, révélant une sphère environ cinq fois plus grande que celle qui venait

d'être utilisée. Du même noir profond, elle s'illumina avant d'éclore en six larges pétales.

Au centre de la fleur métallique géante qui venait de se matérialiser reposaient trois petites pierres irrégulières, de la taille d'une demi-balle de golf. Elles étaient d'une couleur indéfinissable, variable. Tantôt bleues, tantôt d'un noir absolu, elles se mettaient parfois à virer vers un jaune éblouissant.

Une sorte d'aura se dégageait de ces galets polychromes. Cela ressemblait un peu au voile de chaleur qui modifiait parfois la perception du réel. Une sorte de flou étrange, insaisissable.

— Patron, mon capteur se met à s'affoler ! s'écria joyeusement Mérolle. Vu l'énergie qui émane de ce truc, on devrait déjà être pulvérisés, ainsi que la ville du Caire, ou plus précisément ainsi que tout ce qui se trouve à moins de cent kilomètres à la ronde. Mon compteur ne peut même pas émettre une hypothèse quant à la puissance dégagée.

— Phénoménal. Je savais que ma patience serait récompensée. Est-ce qu'on peut y accéder ?

Mérolle s'avança prudemment et posa une main sur le mur quasi invisible. Il retira vivement ses doigts.

— Oh ! la vache !

— Qu'y a-t-il ? demanda Nervion.

— Mes..., mes doigts ont traversé.

Le Bouledogue s'élança et, sans se poser de questions, franchit l'étrange paroi. Ne jamais donner l'impression à ses subordonnés qu'on n'a pas le courage...

Avec un sourire victorieux, il s'approcha des pierres. Puis, il les déposa au creux de sa main et serra le poing. Il attendit quelques secondes. Il était vivant. Il ne lui restait plus qu'à mettre sa trouvaille en lieu sûr.

Avec l'arrogance d'un chef de guerre qui vient d'écraser l'ennemi, il retraversa le mur translucide, puis lança un regard dédaigneux à Érasme.

— Regarde, vieux fou ! Grâce à toi, personne ne me résistera !

Mais Érasme ne répondit pas.

Mérolle se pencha vers lui. Le vieil homme était prostré.

— Mais..., mais... je ne comprends pas..., lâcha-t-il.

— Quoi, encore ? aboya Nervion.

— Il est mort, monsieur !

Nervion regarda le grand maître avec plus d'attention. Il avait les yeux fermés, le visage paisible. Il semblait presque heureux. Peut-être avait-il subi avec un certain retard les effets du poison qui protégeait la porte d'entrée.

Érasme avait suivi avec un certain amusement les découvertes successives de Nervion. *Imbécile*, pensa-t-il. *Tu es si prévisible...*

Il avait observé avec détachement le petit homme assoiffé de pouvoir activer l'énergie suprême. Il savait que la cupidité l'emporterait sur la raison. Et alors...

Alors, il adviendrait ce qui devait advenir : l'énergie serait perdue à tout

jamais. Le bien qu'elle aurait pu apporter disparaîtrait avec elle. Mais elle ne représenterait plus un danger pour l'espèce humaine.

Quant à lui... Cinq cent quarante-quatre ans, n'était-ce pas un âge suffisant ? Il n'avait qu'un seul regret : celui de n'avoir pas pu offrir aux créateurs de cette pièce le fruit de ses réflexions. Peut-être cela aurait-il pu les aider ?

Nervion pénétra à l'intérieur de la chambre de confinement. Ses petites mains perfides se refermèrent sur le don des bâtisseurs de la pyramide. Érasme se demanda combien de temps cela prendrait avant que tout explose. Il ferma les yeux, visionnant en accéléré tous les moments intenses de sa vie. Alors, c'était ça que l'on ressentait juste avant de faire le grand saut ? Il se sentait plutôt bien, fier de son passage sur terre.

Puis une image occulta toutes les autres. Il se retrouva trente-deux ans en arrière, le jour où il avait appris la mort de l'abbé Gillard. Il avait trouvé ça curieux.

Un immortel qui succombe à une attaque... Alors, il s'était rendu sur les lieux. À l'endroit précis où l'abbé s'était écroulé.

Devant l'entrée de la chapelle de Tréhorenteuc, juste au-dessus du seuil, Érasme avait été frappé par une inscription : l'abbé avait fait graver la phrase qui concluait chaque pétale de la sphère : La porte est en dedans.

D'après les témoins, ces cinq mots avaient été les derniers prononcés par Gillard avant de sombrer dans le coma. Le lendemain, le petit homme s'était éteint.

Érasme était perplexe. La foule de souvenirs qui l'avaient envahi était constituée de moments uniques, intenses... Alors, pourquoi cet épisode insignifiant de sa vie s'imposait-il à lui avec tant de force ? ça n'avait été ni un moment de joie ni un moment de grande peine. Il ne s'était jamais vraiment entendu avec ce petit ecclésiastique taciturne, souvent perdu dans ses pensées...

Puis, subitement, alors que Nervion retraversait le miroir d'une mortelle transparence, le grand maître comprit. Il comprit à quel point il s'était trompé !

LA PORTE EST EN DEDANS ! Mais quel idiot ! Cette phrase ne renvoyait pas à l'intérieur de la pyramide, comme il l'avait cru, mais à l'intérieur de l'esprit humain...

Durant toutes ces années, il avait porté en lui, dans les méandres de son esprit, le moyen de rejoindre ceux qui lui avaient donné l'immortalité ! Et ce vieux fou d'abbé Gillard l'avait compris avant lui ! Voilà pourquoi il était mort de cette façon étrange : son esprit avait quitté son corps pour partir à la rencontre des créateurs de la sphère !

Érasme se laissa aspirer par cette spirale de compréhension, quittant à son tour son enveloppe corporelle pour entamer son plus long voyage.

Pendant un moment, son esprit s'attarda, contemplant son corps apaisé, blotti contre un mur qui bientôt ne serait plus. Un dernier regard vers Nervion.

Imbécile. Tu es si prévisible...

Puis, il s'éleva hors de la pièce et remonta le boyau de pierre. Une violente déflagration l'accompagna, inondant les couloirs d'une chaleur si intense que les murs se mirent à fondre. Bien qu'insensible au pouvoir qui châtiât les inconscients ayant eu l'audace d'extraire les pierres énergétiques de leur cocon, l'âme d'Érasme prit de la vitesse et sortit en trombe par le petit couloir taillé dans la pyramide grâce au robot.

Lorsqu'il émergea à l'air libre, ce fut pour être pris dans une pluie de roches incandescentes. Tel un volcan en éruption, la pyramide explosa littéralement, vomissant ses flots de débris calcinés à plusieurs kilomètres à la ronde.

Instinctivement, l'immortel suivit la progression d'un énorme bloc, qui allait s'abattre sur... Thomas Galion.

— NOOOONN ! hurla-t-il.

Mais il n'avait plus de cordes vocales. Ni de corps d'ailleurs.

Brisant le torrent de sable qui inondait les cieux, les millions de particules composant l'âme d'Érasme se ruèrent à l'assaut du bloc de pierre... et le firent dévier légèrement.

Il s'écrasa à moins de trois mètres du policier. L'immortel s'immobilisa. Il discerna un mouvement furtif. Galion était en vie...

Mais il n'eut pas l'occasion de poursuivre ses observations. Une force mystérieuse l'attirait. De plus en plus fort. De plus en plus vite. Bientôt, les vestiges de la pyramide s'estompèrent, puis la Terre ne fut plus qu'un minuscule point bleu...

Et cette énorme boule de feu ? Était-ce le soleil ?

J'arrive, mes amies ! clama-t-il à l'intention des étoiles qui croisaient son chemin.

Épilogue

21 octobre 2010 – Sakarah – Égypte

Un bruit monstrueux sortit Galion de sa léthargie. Il ouvrit les yeux et vit arriver sur lui un immense bloc de pierre... Il se recroquevilla, baissant instinctivement la tête en prévision du choc, mais le bloc s'écrasa à moins de trois mètres sur sa droite.

Durant un court instant, il avait eu la nette impression que le monolithe avait changé de direction au dernier moment.

Puis, il ne distingua plus rien. Il eut juste le temps de fermer les yeux avant que le gigantesque nuage de poussière ne l'enveloppe. Le sable avait littéralement englouti le site qui, quelques instants auparavant, offrait encore une vue dégagée sur plusieurs kilomètres de désert.

Une pluie de particules rocheuses tomba encore pendant plusieurs secondes. L'obscurité créée par le brouillard de sable s'alliait à un air irrespirable, créant une atmosphère apocalyptique.

Galion se rappela alors la traduction. C'était peut-être la fin du monde... *Réfléchis ! s'admonesta-t-il. Une explosion effaçant l'espèce humaine de la planète ne t'aurait sûrement pas épargné !* Il devait plutôt s'agir du système d'autodestruction...

La brume minérale se dissipa progressivement, causant un moment d'effroi au policier. La pyramide de Khéops n'était plus ! Il n'en restait qu'un chaos de roches éclatées, réparties sur des centaines de mètres. Seul son socle dépassait encore légèrement des débris, laissant deviner son emplacement initial.

En jetant quelques regards hébétés autour de lui, Galion constata qu'il se trouvait au beau milieu du plus grand cimetière de monolithes de tous les temps.

Il prit deux grandes inspirations d'air vicié et tenta maladroitement de s'asseoir, réveillant la douleur lancinante qui rayonnait dans toute sa jambe.

— Nom de Dieu ! finit-il par articuler péniblement. Mais que s'est-il passé ?

Quelqu'un avait dû essayer de sortir la source d'énergie de sa chambre de confinement... À bout de forces, Galion se traîna encore sur quelques mètres pour s'adosser au bloc qui avait bien failli l'aplatir comme une crêpe. Il ne lui restait plus qu'à attendre les secours, qui n'allaient certainement pas tarder étant donné l'ampleur de la catastrophe.

Il repensa aux événements qui venaient de se dérouler. Encore une fois, il avait été entraîné dans un tourbillon sans avoir la moindre chance de sortir la tête de l'eau. Pourquoi Érasme avait-il tenté de l'éloigner de la pyramide ? Il pensa alors à cette lettre que l'immortel lui avait glissée dans la poche juste

avant que Nervion ne sorte de nulle part.

Il se contorsionna pour faire passer ses jambes entre ses bras attachés et ne put retenir un cri de douleur lorsqu'il plia sa jambe blessée. Des larmes coulèrent sur son visage, laissant une traînée claire sur ses joues poussiéreuses. Maladroïtement, il sortit l'enveloppe. Avec difficulté, ses doigts tremblants se glissèrent à la rencontre du dernier message d'Érasme.

Cher Thomas,

Je crois vous devoir quelques explications. Votre aide m'a été précieuse, et je vous remercie du fond du cœur. Nous n'avons pas eu l'occasion de terminer notre discussion dans l'avion, mais elle m'a permis de confirmer mon intuition.

Vous ne m'auriez pas laissé remplir ma mission.

D'une part, sachez que je respecte les arguments que vous m'avez opposés. Et, pour aller encore plus loin, je pense que c'est grâce à des hommes tels que vous que l'espoir en l'avenir de la race humaine reste permis. Cependant, je suis convaincu que les connaissances de nos bienfaiteurs nous sont parvenues bien trop tôt. Révélée au monde, l'énergie inépuisable ne pourrait que générer des convoitises, qui aboutiraient à coup sûr à un conflit de grande envergure.

C'est pourquoi j'ai décidé de la détruire.

Vous comprenez maintenant pourquoi je vous ai fait accompagner loin de la pyramide.

D'autre part, j'espère réellement pouvoir transmettre aux créateurs de la sphère mon raisonnement concernant leur quête. Comme j'ai commencé à vous le dire dans l'avion, je crois qu'ils se trompent. Ils n'ont pas trouvé, car ils ne cherchent pas au bon endroit... Pourquoi se demander d'où vient la vie ? La vraie question est de comprendre ce qu'est la vie !

Vous êtes-vous déjà demandé ce qui la rend si précieuse ? Un de ses mystères tient sans doute dans le paradoxe entre son côté éphémère et son éternel recommencement. Un jour, peut-être, vous serez père. Et vous comprendrez... L'amour d'un enfant vous procure une joie simple et accessible, mais intense. Et cette intensité ne vaut que parce qu'elle est éphémère. Elle correspond à un moment pris dans la vie de deux êtres. Un simple sourire, un regard partagé, et on est envahi par ce sentiment si puissant : celui d'exister ! La valeur de ce moment tient au fait qu'il ne pourra jamais se reproduire à l'identique. Et, sans le spectre de la mort, il perdrait sans doute une grande partie de son intérêt.

M'être essayé à l'immortalité m'a permis de comprendre pourquoi nos amis se sont égarés. Au fil de leurs progrès technologiques, je suis persuadé qu'ils ont perdu goût à la vie. Il leur a alors fallu combler ce vide. Aveuglément, ils l'ont remplacé par une soif de connaissances qui ne connut qu'un obstacle insurmontable : celui des origines. En faisant

avancer la science, en repoussant toujours les limites en vue de découvrir la provenance de la vie, ils étaient en train de la perdre. Ils ont vaincu la mort, mais ils ont tué la vie.

Je voudrais tellement les aider à le comprendre !

Je sais beaucoup de choses, mais je ne sais rien. Peut-être les aiderai-je, peut-être pas. Mais une chose est certaine. Leur quête éperdue ne fait que confirmer ce qui a toujours été présent en moi. Plus que jamais, je crois.

En Dieu ? Peut-être. Ou en autre chose. Mais ce dont je suis persuadé, c'est que, si l'homme arrête de croire, alors, il veut savoir. Et il en oublie qu'il possède le savoir essentiel : il sait vivre.

Alors, à choisir entre savoir et être, je préfère être. Tout simplement. Même si ce chemin me conduit à mon dernier voyage.

Votre ami,

Érasme

Galion reposa la lettre sur le sable et leva les yeux vers le ciel.

Le destin l'avait épargné.

Il y avait sûrement une raison...

FIN

Notes de l'auteur

1

La phrase « La porte est en dedans » orne la pierre surplombant la porte d'entrée de la chapelle de Tréhorenteuc, près de la forêt de Brocéliande. Nul ne sait exactement à quoi l'abbé Gillard (qui a rénové cette église) faisait allusion en faisant forger cette inscription. L'abbé mourut le 15 juillet 1979 et emporta son secret dans la tombe.

Le château du Clos-Lucé, rebaptisé de nos jours « Parc Leonardo da Vinci », fut bien la dernière demeure du génie italien. L'existence d'un souterrain reliant ce château à celui d'Amboise, où résidait François Ier, a été prouvée par des archéologues. Les hypothèses les plus crédibles portent à croire que Léonard de Vinci et le roi se rencontraient souvent, grâce à ce passage secret, pour échanger de longues discussions.

L'écriture est née il y a six mille ans environ, dans deux contrées voisines, la Mésopotamie et l'Égypte, de manière presque simultanée, mais différenciée. Si les hiéroglyphes égyptiens et les pictogrammes sumériens sont tous les deux formés de petites images, celles-ci sont totalement propres à leur région.

L'écriture de la sphère, elle, constitue une pure invention...

2

Au sujet de la Grande Pyramide, je souhaiterais apporter quelques précisions.

La hauteur de la pyramide est bien estimée à 146,6 mètres, soit à peu de choses près le 100 millionième de la distance Terre-Soleil. Le périmètre de la pyramide exprimé en pouces est effectivement d'environ 36 525 pouces, ce qui représente le nombre exact de jours de 1 année terrestre multiplié par 100.

La coudée sacrée, utilisée pour la construction de la pyramide selon les dires du professeur Piazzi Smith en 1880, est bien de 0,635 mètre, soit le 10 millionième du rayon terrestre. La construction de la Grande Pyramide a bien nécessité 2 500 000 blocs de pierre, pesant entre 2,5 et 10 tonnes.

Lorsque Napoléon a découvert le monument, il a déclaré qu'avec la quantité de pierres utilisée, il aurait été possible de construire un mur de trois mètres de haut faisant le tour de la France.

De récents calculs ont démontré qu'il se trompait. Comme je l'ai signalé dans le livre, la hauteur d'un tel mur n'atteindrait en réalité que 1,5 mètre.

Toutes ces données sont terriblement excitantes... On est vite tenté d'en conclure... un tas de choses.

Néanmoins, pour ne pas être taxé de mauvaise foi et pour tenter d'apporter un éclairage plus « scientifique » à tout ceci, quelques points doivent impérativement être évoqués.

Du fait de la taille considérable du monument, la plupart des mesures citées ici ne peuvent être qu'approximatives, bien que très proches de la réalité... Par exemple, en fonction de la mesure retenue pour évaluer la longueur d'un pouce, le périmètre de la pyramide peut tout à coup varier de quelques dizaines d'entre eux...

La coudée sacrée mesurée par le professeur Piazzi Smith ne correspond à aucune autre coudée découverte par les archéologues. De là à conclure que sa découverte ait été légèrement inspirée du rayon terrestre, il n'y a qu'un pas...

3

En 1992, on demanda à Rudolph Gantenbrink de débloquent un conduit de ventilation dans la Grande Pyramide. À la surprise générale, Gantenbrink découvrit que certains des conduits étaient courbes et, surtout, que l'un d'entre eux se terminait par une porte en pierre calcaire, munie de deux poignées en cuivre. Suite à cette découverte, le docteur Zahi Hawass, conservateur des Antiquités égyptiennes, fit plusieurs déclarations.

En 1993, soit très peu de temps après la découverte, ses mots furent les suivants : *« La découverte de la porte avec les deux poignées constitue à mon opinion la découverte de l'année 93 en Égypte. Le robot est entré, et soudain il s'est retrouvé face à une porte. [...] Et sur cette porte, on peut voir deux poignées de cuivre. Ce qui signifie qu'il y a quelque chose derrière la porte. [...] Que pourrait cacher cette porte ? Des trésors du temps de Khéops ? Des papyrus qui peuvent beaucoup nous apprendre sur la signification religieuse de la construction de la pyramide, ou, qui sait, peut-être un indice sur la religion de l'Égypte antique ? »*

En 2001, l'opinion du docteur Hawass avait visiblement changé : *« Il n'y a aucun mystère caché derrière la porte secrète à l'intérieur de la pyramide. Il n'y a rien derrière. Je pense qu'il s'agit juste d'une cale dont les Égyptiens se sont servis pour aplanir les parois du conduit. Et lorsqu'ils abandonnèrent la chambre mortuaire inachevée, ils abandonnèrent aussi la cale dans le conduit. »*

Quels sont les éléments qui ont motivé ce très net changement de point de vue ? Cela reste un mystère. Toujours est-il que, pendant près de dix ans, le gouvernement égyptien a tout simplement interdit la poursuite de recherches sur le sujet.

Ce n'est qu'en septembre 2002 que la fameuse porte fut enfin percée à l'aide d'un robot. Une caméra miniature démontra qu'une seconde porte obstruait le passage vingt centimètres plus loin... Suite à ces observations, le docteur Zahi Hawass déclara que les *« conduits n'étaient rien d'autre que des passages creusés dans la roche pour permettre à l'âme du pharaon de rejoindre les dieux »*. Les portes successives matérialiseraient la difficulté de ce voyage, conférant au pharaon un statut magique, car ces portes ne peuvent l'arrêter.

Ces constants revirements jettent un certain trouble sur les recherches menées... Pourquoi avoir attendu dix ans pour forer la porte ? Se peut-il que

des fouilles secrètes aient été menées ? Nul ne le sait.

4

À l'heure actuelle, il reste encore tout à fait plausible de découvrir une autre chambre secrète dans la Grande Pyramide. Deux groupes de chercheurs affirment être sur le point d'y parvenir.

Le premier est constitué de deux professionnels de la construction, messieurs Dormion et Verd'hurt, qui ont utilisé un géoradar pour sonder les entrailles de la pyramide. Ils ont mis en évidence l'existence d'un couloir, qui pourrait mener à une chambre secrète. Mais leurs conclusions sont contestées, et le gouvernement égyptien refuse de les laisser poursuivre leurs travaux.

Le second groupe est composé de deux égyptologues français, **Jacques Bardot et Francine Darmon**, qui proposent une nouvelle option. Au terme d'une analyse multicritère mobilisant les techniques scientifiques les plus sophistiquées, une chambre inconnue abritant peut-être la sépulture de Khéops se situerait, selon eux, au-dessus et en contre-haut de celle de la reine. Affaire à suivre...

Quant au reste du roman, il va de soi que tout est issu de mon imagination. Mais regardez bien autour de vous... N'avez-vous jamais eu l'impression que l'un de vos voisins, de vos amis, ne vieillissait pas aussi vite que vous ?

David MOITET

Remerciements

Je tiens à remercier mes " beta-lecteurs", qui m'aident sans faillir à améliorer les premières versions de mes textes. Vos conseils sont précieux ! Un clin d'œil particulier à Virginie, Erwan, Sylvie, Mireille.

Toute ma gratitude à Frédéric et à City Editions, pour m'avoir permis de poursuivre ma belle aventure dans le monde de l'édition.

Et pour finir, un grand merci à vous, chers lecteurs, de continuer à voyager en ma compagnie. Votre soutien me procure une motivation infinie...

Chez le même éditeur



Memoria

François-Xavier Cerniac

Observée. Traquée. Isolée... Depuis son réveil à l'hôpital, Claire a basculé dans un véritable cauchemar. Elle se rappelle juste avoir aperçu une silhouette menaçante dans son appartement avant de s'écrouler.

Aujourd'hui, en découvrant les bandages autour de ses poignets tailladés, la jeune femme soupçonne que la mort de son père, neurochirurgien, a été maquillée en suicide. Claire est-elle poursuivie par le même tueur ? Que cherche-t-il ? Et comment se défendre contre un ennemi parfaitement invisible ?

Au fil des jours, les morts s'accumulent et des enfants sont atteints par un mal étrange. Claire n'a pas d'autre choix que de se plonger dans un douloureux passé. Et au bout du chemin, se trouve la vérité. Terrifiante.

Le nouveau thriller de F.-X. Cerniac, prix VSD du polar 2011.

ISBN : 978-2-8246-0270-7

www.city-editions.com